

Christopher
Pike

V la Vampire

FLEU
VE
NOIR

· SANG NOIR ·

Vla **vampire**

Tome 2

SANG NOIR

Par

CHRISTOPHER PIKE



FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

Je marche dans les rues sombres et menaçantes des territoires des gangs de Los Angeles. Une jeune femme apparemment fragile, avec de longs cheveux blonds soyeux et des yeux d'un bleu magnétique, qui se promène dans des allées sordides, et sur des trottoirs où la puissance des jeunes mâles se mesure au sang versé par leurs armes alors qu'ils n'ont même pas l'âge d'avoir le permis de conduire. Je me trouve près d'une de ces cités hostiles dans lesquelles on entre plus facilement qu'on n'en sort. Grâce à mes sens supernaturels, je sais que je suis encerclée de gens qui n'hésiteraient pas une seule seconde à me trancher la carotide, mais je ne ressens aucune peur, surtout dans la nuit obscure : je ne suis pas humaine. Moi, Alisa Perne, vivant au XX^e siècle, Sita des temps anciens. J'ai cinq mille ans, et je suis l'une des deux derniers vampires vivant sur cette terre.

Mais ne sommes-nous réellement que deux ?

Il se passe des choses horribles dans les banlieues de Los Angeles, et je me pose des questions. Le mois dernier, le Los Angeles Times a rapporté une série de crimes atroces qui me donnent à penser que Ray et moi ne sommes pas les seuls à posséder ce sang particulier qui nous immunise contre la vieillesse et la plupart des maladies dont les humains sont affligés. Les victimes de ces meurtres ont été éviscérées, décapitées, et même, dans certains cas, à en croire la presse, saignées à blanc. C'est cette dernière information qui a provoqué ma venue à Los Angeles. J'aime le sang, d'accord, mais je n'ai vraiment pas envie de tomber sur d'autres vampires. Je sais de quoi sont capables ceux de ma race, et je sais que dès que le secret de la procréation est trahi, nous pouvons nous reproduire très rapidement. Aucun des vampires que je risque de croiser cette nuit ne reverra la lueur de l'aube, ou, devrais-je plutôt dire, celle de la lune qui se lève. Je ne

raffole pas du soleil, bien que je sois tout à fait capable d'en supporter les rayons.

La lune ronde est haute dans le ciel, et je m'engage sur Exposition Avenue en direction du nord, tout près de l'endroit où a été commis le dernier meurtre – une fille de seize ans qu'on a retrouvée sous un buisson, les deux bras arrachés. Il est tard, bien après minuit, et quoique que nous soyons à la mi-décembre, la température avoisine les six degrés au-dessus de zéro. A Los Angeles, l'hiver est une partie de rigolade. Je porte un pantalon en cuir noir, un T-shirt court, noir lui aussi, qui dénude mon ventre plat. Mes bottines noires ne font pratiquement aucun bruit lorsque je me déplace sur les trottoirs défoncés. J'ai relevé mes cheveux sous une casquette noire. Il faut préciser que j'adore cette couleur, au moins autant que le rouge, et que je suis consciente de ma beauté. Je sens contre ma cheville droite l'acier froid de la lame de vingt centimètres que j'ai cachée sous mon pantalon, et qui est ma seule arme. De nombreuses voitures de police patrouillent par cette belle nuit d'hiver. L'une d'elles me dépasse sur la gauche, et je baisse la tête, m'efforçant d'avoir l'air d'habiter le quartier. Je ne porte pas d'arme à feu sur moi, justement parce que j'ai peur d'être arrêtée et fouillée. Ce n'est pourtant pas pour ma vie que je crains, mais pour celle des policiers : toute une équipe de flics ne réussirait pas à m'arrêter. Et un jeune vampire ne ferait pas le poids non plus. Or, il faut qu'il, ou elle, soit bien jeune pour tuer avec autant de témérité.

Mais qui peut bien être ce jeune vampire ? Et qui donc l'a créé ?

Autant de questions dérangeantes.

Cent mètres plus loin, trois jeunes mâles m'attendent. Je traverse la chaussée, mais ils font mine de vouloir m'intercepter. L'un d'entre eux est grand et mince, l'autre, petit et trapu. Le troisième a le visage d'un ange, un ange déchu qui aurait grandi derrière les portes de l'enfer. De toute évidence, c'est lui, le chef de la petite bande. Quand il se rend compte que j'essaie de leur échapper, il sourit, et fait jouer ses biceps musculeux, comme pour bien montrer qu'il est le patron. Sous son blouson vert et maculé de taches, il cache une arme. Les

deux autres n'en ont pas. Tandis que je m'arrête pour réfléchir, les trois types se mettent à courir vers moi. Bien sûr, je pourrais m'enfuir, et même s'ils s'entraînaient pour participer aux Jeux olympiques, ils ne me rattraperaient jamais. Mais je n'aime pas renoncer à une bonne bagarre, et il se trouve justement que j'ai une petite soif. Je sais déjà que le sourire du chef de la bande s'évanouira lorsqu'il sentira son sang passer de sa carotide à ma bouche. Je décide donc de les attendre. Quelques secondes plus tard, ils m'ont rejointe.

— Salut, bébé, me dit le chef tandis qu'ils m'encerclent maladroitement. Qu'est-ce que tu fais dans le coin, toute seule ? T'es perdue ?

Je ne me démonte pas.

— Non. Je me promène, c'est tout. Et vous ?

Les trois types échangent des coups d'œil complices. Leur attitude ne présage rien de bon.

— C'est quoi, ton nom ? demande le chef de la petite bande.

— Alisa. Et toi ?

Convaincu d'être beau comme un dieu, il sourit.

— Moi, c'est Paul. Hé, t'es canon, comme fille. Alisa, tu sais ? Et je sais reconnaître une jolie femme quand j'en vois une.

— Je n'en doute pas, Paul. Et le danger, tu le reconnais ?

Les gars se mettent à glousser. Ils me trouvent drôle. Tout en riant, Paul se frappe la cuisse du plat de la main.

— Serais-tu en train de nous dire que tu es dangereuse, Alisa ? rigole-t-il. Tu me fais plutôt l'impression d'être une petite fêtarde. Mes potes et moi, justement, on va à une soirée. Tu veux venir ? Ça va être chaud.

Je réfléchis.

— Il n'y a que vous trois qui alliez à cette fête ?

Paul semble apprécier mon sens de la répartie.

— Ça se pourrait. Mais tu n'as peut-être besoin de personne d'autre.

Il fait un pas dans ma direction. Son haleine empest l'alcool – la bière – et dans la poche intérieure de son blouson, près de son arme, il y a un paquet de Marlboro. Faussement gentil, il pose sa main droite sur mon épaule gauche, et son sourire se change en rictus.

— Mais peut-être que tout ce qu'il te faut, ma petite, c'est moi. Hein, qu'est-ce que tu en penses ? T'as envie de faire la fête avec moi ?

Je le regarde droit dans les yeux.

— Non.

Il cligne soudain des paupières. Quand je laisse libre cours à la puissance de mon regard, celui-ci peut brûler les pupilles des mortels. Mais je me suis retenue, et Paul n'a pas peur, il est simplement intrigué. Il continue à me tenir par l'épaule.

— Vaudrait mieux que tu ne dises pas non, chérie. J'ai horreur de ce mot.

— Vraiment ?

Il jette un coup d'œil en direction de ses amis, puis il hoche la tête en me regardant d'un air grave.

— Tu n'as pas l'air d'être du coin. Sache qu'ici, il y a deux façons de faire la fête : soit tu souris, soit tu hurles. Tu piges, Alisa ?

Je me décide à sourire.

— Tu vas me violer, Paul ?

Il hausse les épaules.

— C'est comme tu veux, ma biche.

Il sort son arme de la poche intérieure de son blouson, un Smith & Wesson .45 qu'il a probablement eu pour son dernier anniversaire. Il pose le canon du revolver sur mon menton.

— Et ça dépend de Colleen.

— Tu appelles ton arme Colleen ?

Très sérieusement, il hoche la tête.

— C'est une grande dame. Elle ne m'a jamais laissé tomber.

Mon sourire s'élargit.

— Paul, tu es un authentique débile. Tu ne pourras pas me violer, et si tu as envie de vivre jusqu'à Noël, tu ferais mieux de t'ôter cette idée de la tête. Ton joli plan est tombé à l'eau.

Mon audace le surprend et le met en rage, mais il se hâte de sourire, parce que ses potes le regardent et qu'il se doit de garder son sang-froid. Il enfonce le canon de l'arme dans la chair de mon cou, dans l'espoir de me forcer à baisser la tête. Naturellement, je ne bouge pas d'un millimètre, ce qui le trouble tout autant que mon ton dégagé.

— Dis-moi un peu ce qui m’empêcherait de te violer tout de suite ? s’énervait-il. Explique-moi, Alisa, avant que je fasse sauter ta fichue cervelle.

— Parce que moi aussi, je suis armée, Paul.

Il cligne des yeux – mon propre regard est en train de lui griller les neurones.

— Quel genre d’arme ?

— Un poignard. Un poignard particulièrement bien aiguisé. Tu veux le voir ?

Reculant d’un pas, il lâche mon épaule, et pointe le canon de son revolver sur mon nombril.

— Montre-le-moi, m’ordonne-t-il.

Plantée devant lui, je lève la jambe droite. Je suis aussi stable qu’une statue antique.

— Le poignard est sous mon pantalon. Prends-le, et nous pourrions peut-être disputer un petit duel.

Tel un étalon, jetant à ses potes un coup d’œil lubrique, Paul enfle prudemment la main sous la jambe de mon pantalon. Il ne semble pas se rendre compte qu’il est très près de se faire arracher la tête par mon pied droit. Mais j’éprouve quelque compassion à son égard, et je n’aime pas étancher ma soif dans le caniveau – je risquerais de salir mes vêtements. Les yeux écarquillés, Paul sent le poignard sous ses doigts, et arrache le lien de cuir qui le maintenait plaqué contre mon mollet. D’un geste tendre, il le montre à ses amis. Moi, j’attends, sans cacher mon impatience.

— Rends-le-moi, dis-je enfin. Si c’est toi qui as les deux armes, le duel est impossible.

Paul n’en croit pas ses oreilles. Mon insolence le fatigue, et je commence à en avoir marre aussi.

— Tu parles trop, espèce de garce. Pourquoi devrais-je te rendre ce poignard ? Tu pourrais me planter pendant que je m’occupe de toi.

Je hoche la tête.

— Oh, je vais te planter, tu peux en être certain. Que tes potes et toi parcouriez les rues comme des tigres affamés, ça m’est complètement égal. Ce monde est une jungle, et seuls les forts survivent. Je comprends ça, et bien mieux que tu ne peux

seulement l'imaginer. Mais même dans la jungle, il y a des règles. Ne prends pas ce dont tu n'as pas besoin, et si tu le fais, comporte-toi en mec réglo. Mais toi, Paul, tu n'es pas réglo. Tu as pris mon poignard, et je veux que tu me le rendes. Si tu ne me le donnes pas immédiatement, tu vas souffrir, et ce sera très désagréable. (Je tends la main, et d'une voix plus sombre encore que mon étrange destinée, j'ajoute :) Extrêmement désagréable.

Il est furieux ; ses joues s'empourprent. Il n'a rien d'un fauve, et s'il connaissait réellement la jungle urbaine, il saurait reconnaître un serpent venimeux quand il en a un sous le nez. Non, c'est un trouillard. Plutôt que de me rendre le poignard, il tente de lacérer la paume que je lui présente. Evidemment, il la rate, ma main n'étant déjà plus là où elle se trouvait la seconde précédente. Tout en la retirant, en même temps, j'ai balancé mon pied gauche dans son arme. Je frappe le revolver, sans toucher sa main, et je vois quelque chose qui échappe aux trois autres – l'arme atterrit sur le toit d'un immeuble de trois étages. Les copains de Paul reculent, mais lui continue à chercher son revolver. Il essaie d'articuler quelques mots, en vain.

— Hein ? finit-il par bredouiller.

Tendant le bras, je l'agrippe par les cheveux et je l'attire vers moi, tandis que de la main droite, j'attrape le poignard. Il sent à présent mon regard sur lui, qui le brûle à la façon d'un rayon de soleil à travers une loupe. Sous mes doigts, son bras tremble, et pour la première fois de sa vie, il comprend qu'il y a dans la jungle plusieurs sortes d'animaux différents. Je me penche vers son oreille.

— Je sais que tu as déjà tué, Paul, chuchotai-je. Pas de problèmes – moi aussi, j'ai tué, et pas qu'une fois. Je suis beaucoup plus vieille que je n'en ai l'air, et comme tu as pu t'en apercevoir, je suis aussi beaucoup plus forte que toi, et je vais te tuer. Mais avant, je tiens à te demander si tu as un dernier souhait à exprimer. Dépêche-toi, je suis pressée.

Il détourne la tête, mais son regard est prisonnier du mien. Il essaie de se libérer, et se rend compte que nous sommes soudés l'un à l'autre. La sueur ruisselle sur son visage, comme ont dû ruisseler les larmes versées par les familles de ses

victimes. Ses deux partenaires s'écartent soigneusement. La lèvre inférieure de Paul est agitée d'un tremblement.

— Qui... qui es-tu ? bégaye-t-il.

Je souris.

— Tu l'as dit tout à l'heure : je suis une fêtarde. (Mon sourire disparaît.) Pas de dernier souhait ? Tant pis. Dis adieu à l'existence, et salue le diable de ma part. Dis-lui que je viendrai bientôt te rejoindre chez lui.

Une mauvaise plaisanterie, dans le seul but de tourmenter une victime dont je me moque éperdument, qui contient pourtant une parcelle de vérité. Attirant Paul tout près de moi, je ressens dans ma poitrine comme une vague de douleur. C'est le souvenir de la blessure provoquée par un pal au cours de la nuit où Yaksha a péri, une blessure qui n'a jamais vraiment guéri. Depuis cette nuit-là, il y a six semaines, la douleur ne m'a jamais laissée en paix, et je commence à croire qu'elle ne disparaîtra jamais. Une angoisse intense m'étreint dans les moments où je m'y attends le moins, en vagues féroces qui déferlent comme de la lave en fusion. Prise de nausées, je me penche en avant, et je ferme les yeux. Au cours des cinquante siècles de mon existence, j'ai reçu plus d'une centaine de blessures sérieuses, et je me demande pourquoi celle-ci persiste à me tourmenter... Franchement, vivre en permanence dans la douleur, c'est vivre comme un damné.

Pourtant, en créant Ray, je n'ai pas désobéi à Krishna – pas réellement, du moins j'essaie de m'en convaincre.

Même Yaksha pensait que le Seigneur me conservait encore sa grâce.

— Oh, Seigneur... murmurai-je en plaquant contre moi le corps gorgé de sang de Paul, comme s'il s'agissait d'un pansement susceptible de soigner mon invisible cicatrice. J'ai l'impression que je vais m'évanouir, mais alors que je ne supporte plus la douleur de plus en plus violente, j'entends soudain des pas, au loin. Des pas rapides, les foulées puissantes d'un immortel. Le choc d'une telle révélation me fait l'impression d'une douche glacée s'abattant soudain sur le feu de mes souffrances : un autre vampire se trouve à proximité ! Je me redresse d'un bond, j'ouvre les yeux. Les potes de Paul, à

cent cinquante mètres de là, reculent toujours. Quant à Paul, il me fixe comme s'il regardait son propre cercueil.

— Je n'avais pas l'intention de te faire du mal, Alisa, grommelle-t-il.

Je prends une profonde inspiration, le sang dans mes veines martèle mes tempes.

— C'est faux, répliquai-je en lui plantant mon poignard dans la cuisse, juste au-dessus du genou.

La lame s'enfonce proprement dans la chair, et son extrémité sanguinolente réapparaît de l'autre côté. Une expression horrifiée se lit alors sur le visage de Paul, mais je n'ai plus le temps d'écouter ses boniments. Il me faut à présent attraper un gibier bien plus gros. Je le lâche, et il tombe à la renverse, comme une poubelle qu'on écarte d'un coup de pied. Tournant les talons, je me mets à courir en direction de l'immortel, et je laisse mon poignard à Paul, histoire qu'il puisse s'amuser un peu.

L'intrus est quelque part à trois cents mètres de là, sur les toits, bondissant d'immeuble en immeuble. En deux longs pas qui me portent deux étages plus haut, je saute à mon tour au sommet d'un bâtiment, raccourcissant de moitié la distance qui me sépare de lui. Je me faufile entre les cheminées décrépies et les conduits d'aération, et j'aperçois furtivement ma proie – un noir américain d'une vingtaine d'années, à la musculature impressionnante. Mais la force d'un vampire n'a pas grand-chose à voir avec la puissance de ses muscles. Son pouvoir dépend de la pureté de son sang, de l'intensité de son âme, et de la durée de son existence. Moi, qui fus créée à l'aube des âges civilisés par Yaksha, le tout premier vampire, je suis exceptionnellement forte. Il me suffirait de bondir, et je sais que je pourrais coincer l'autre vampire en quelques secondes. Pourtant, je m'abstiens : je préfère attendre de savoir où l'autre va m'entraîner.

Que ma proie soit un vampire, je n'en doute pas. Chacun de ses gestes trahit sa nature récente de suceur de sang. Il y a aussi ce parfum très subtil qu'émettent les vampires, une odeur discrète de venin : l'âme qui court devant moi pue comme un énorme serpent noir. L'odeur n'est pas particulièrement

déplaisante, mais elle est capable d'asphyxier la plupart des mortels. Moi-même, je m'en suis souvent servie par le passé, sur des amants ou des ennemis, indifféremment. Mais je doute que ce jeune homme soit conscient d'un tel pouvoir.

En tout cas, il est conscient de ma présence, c'est sûr. Il ne fait pas mine de vouloir attaquer, et continue à courir – il a peur. Je réfléchis aux implications de cette peur. Comment connaît-il la puissance qui est la mienne ? Qui l'a mis au courant ? Toutes les questions que je me pose tournent autour de la même chose : qui l'a créé ? Mon seul espoir, c'est qu'il soit en train de courir vers son créateur pour réclamer son aide. La douleur qui irradiait dans ma poitrine a disparu, mais j'ai encore soif, j'ai encore très envie de le prendre en chasse. Pour un vampire, le sang d'un autre vampire peut être une friandise particulièrement délectable. Un peu comme un steak saignant assaisonné à la perfection. Sans aucune appréhension, j'avance. Peu m'importe qu'il ait des complices. S'il le faut, je les détruirai tous, l'un après l'autre, puis, les veines et le ventre pleins, je m'en retournerai en Oregon dans mon jet privé avant même que le soleil ne se soit levé. L'espace d'une seconde, je me demande comment Ray se débrouille sans moi. Il a eu beaucoup de mal à s'adapter à son nouveau statut de vampire, et je sais que sans moi, il ne s'alimentera pas.

J'entends soudain la fourgonnette d'un marchand de glaces ambulant qui passe à proximité.

Au milieu de la nuit. Bizarre.

Parvenue au bout de la rangée d'immeubles, ma proie, d'un bond, saute sur la chaussée en contrebas, manquant perdre l'équilibre lorsqu'il touche le sol. Je pourrais en profiter pour me jeter sur lui et lui briser la colonne vertébrale, mais je le laisse poursuivre sa course. Je sais maintenant où il va – Exposition Park, où sont réunis les musées de Los Angeles, le Mémorial Sports Arena, et le Mémorial Coliseum. Son ultime destination, je crois, c'est justement le Coliseum, où se sont tenus les Jeux olympiques de 1984. Il fonce à travers le parking désert, telle l'autruche du dessin animé. Heureusement qu'aucun mortel n'assiste à la poursuite : le Coyote, c'est moi, mais nous ne sommes pas dans un programme de télé. Je vais le

choper, et quand j'en aurai fini avec lui, il n'en restera pas grand-chose.

La haute palissade qui entoure le Coliseum a déjà été forcée, et je ralentis l'allure. Rapidement, je reconsidère la situation, et l'audace dont je fais preuve. Certes, je peux aisément affronter cinq ou six vampires tels que celui que je pourchasse, mais certainement pas une douzaine, et encore moins une centaine. Combien sont-ils, je n'en sais rien... Le Coliseum pourrait fort bien devenir pour moi ce qu'il était dans la Rome antique. Mais j'ai le cœur d'un gladiateur, et sans m'arrêter, je pénètre prudemment dans l'enceinte du stade.

Il n'y a que deux minutes que je suis à l'intérieur de la structure, et déjà, je sens l'odeur du sang. Un instant plus tard, je découvre le corps déchiqueté d'un gardien. Sur sa gorge béante, des mouches bourdonnent : il est mort depuis plusieurs heures. Ma proie a disparu de mon champ de vision, mais je suis tous ses déplacements à l'oreille. Je suis exactement au premier niveau du stade, dissimulée par la pénombre. L'autre est déjà sur la piste, remontant à fond les couloirs. Comme les ondes d'un radar invisible, mes capacités auditives se dilatent dans l'espace. Parfaitement immobile, j'écoute. Il y a trois autres âmes dans le Coliseum, et aucune n'est humaine. Je localise les traces des trois silhouettes : elles se rejoignent à l'extrémité nord du bâtiment, échangent quelques mots, puis disparaissent de ma vue derrière l'angle du mur. Je doute qu'ils sachent où je me trouve précisément, mais leur plan est limpide. Ils ont l'intention de m'encercler, et de me tomber dessus de tous les côtés à la fois. Et je n'ai pas l'intention de les décevoir.

Quittant ma cachette, j'emprunte en courant un passage souterrain, pour ressortir sur la piste dont l'herbe luit au clair de lune d'un éclat quasiment radioactif, comme après une explosion nucléaire. J'aperçois les trois vampires au moment précis où ils me repèrent. Je me précipite vers la ligne de départ du cent mètres, tandis qu'ils s'immobilisent. Laissons-les venir à moi. J'ai besoin d'un peu de temps pour les observer et découvrir s'ils sont armés. Une balle dans la tête ou un coup de poignard en plein cœur pourraient me tuer, bien que le pieu qui m'a défoncé la cage thoracique, il y a six semaines, n'y soit pas

parvenu. Comme j'y pense, la douleur se réveille, mais je la chasse aussitôt. Mon unique problème, à présent, ce sont ces quatre individus.

La lune est pratiquement à la verticale au-dessus de ma tête. Trois des vampires continuent à avancer ; le quatrième, posté derrière le mur nord du bâtiment, ne bouge pas, et m'observe. C'est le seul blanc, grand, mince, avec des mains qui ressemblent aux os fossilisés d'un squelette. De loin, malgré les reflets argentés de la lumière ambiante, je remarque le vert étonnant de ses yeux, et les veinules écarlates qui tissent autour de ses pupilles brillantes une toile d'araignée sanglante. Lui, c'est le chef, et le sourire arrogant sur son visage vérolé reflète son assurance. Il a trente ans, peut-être, mais il ne vieillira pas, parce que je crois que je ne lui en laisserais pas le temps. C'est lui que j'ai envie d'interroger, c'est lui que j'ai envie de boire. Je pense au gardien, à la fille dont parlaient les journaux du matin. Je vais le tuer, lentement, et je vais aimer ça.

Aucun d'entre eux ne semble porter d'arme, et je déplore de n'en avoir aucune, regrettant la perte de mon poignard, que je peux lancer à quatre cents mètres avec une précision mortelle. Nous sommes à la mi-décembre, comme je l'ai déjà précisé, mais il y a pourtant, aux abords des pistes, tout un assortiment de matériel sportif. Le responsable a dû oublier de ranger tout ça. J'aperçois un javelot. Sous le regard attentif du chef de la bande, je me dirige nonchalamment vers le matériel. Mais il est malin, cet homme glacial, horrible, et il a compris ce que je vais faire. D'un geste de la main, il fait signe à ses complices de déclencher l'attaque.

Trois silhouettes sombres dévalent les marches, et en quelques secondes, bondissent sur les pistes qui tournent autour du stade. Mais j'ai le temps de me ruer sur le javelot et de le brandir à bout de bras. Dommage qu'il n'y en ait qu'un. Je lève l'autre main en direction du chef de la bande, qui se tient toujours à bonne distance.

— Je voudrais discuter, lançai-je. Mais je suis tout à fait capable de me défendre.

Deux cents mètres plus loin, le sourire du chef s'agrandit, illuminant son visage. Ses potes sourient, eux aussi, mais sans

faire preuve de la même assurance. Ils savent que je suis un vampire. Tels les jeunes immortels imbéciles qu'ils sont, ils regardent le javelot et se demandent ce que je compte en faire. Tout en faisant face au chef, je garde un œil sur eux.

— On a toujours tort de décider de mourir jeune, dis-je.

Passant la main dans son dos, l'homme tire alors de sa poche arrière un couteau. J'aperçois distinctement le bout de la lame, rouge de sang, mais je ne me m'inquiète pas : à cette distance, il ne risque pas de me toucher. Mon adresse au couteau est le produit de centaines d'années d'entraînement. Pourtant, l'autre paraît savoir se servir de son arme, qu'il pèse dans sa paume ouverte. Le jeune homme que j'ai suivi dans le Coliseum est juste devant, entre son chef et moi. Nous sommes à une contre cinq, mais j'ai les moyens de changer la donne. Trop vite pour des yeux de mortel, je lance le javelot sur le jeune homme. Il évalue trop tard ma force et mon adresse, et il essaie d'esquiver, en vain. La pointe du javelot se fiche dans son torse, traversant la cage thoracique. J'entends l'explosion sanglante de son cœur. Un râle d'agonie s'échappe de ses lèvres, et il tombe à la renverse, le javelot traversant sa poitrine.

J'entends une lame qui siffle à mes oreilles.

Trop tard, je me rends compte des talents de tireur du chef de la bande.

Je me déporte sur la gauche, assez vite pour éviter de recevoir la lame en plein cœur, mais pas suffisamment pour lui échapper complètement, et elle vient se fiche sous ma clavicule droite – en s'enfonçant profondément, jusqu'à la garde. La douleur est intense, et mes jambes fléchissent. Je me retrouve à genoux par terre, et j'essaie de retirer la lame. Les deux autres me foncent dessus, et je sais qu'ils seront sur moi dans quelques secondes. Le chef de la bande, tranquillement, commence à descendre les marches des gradins. Moi, je viens de comprendre que le poignard planté dans mon épaule, c'est le mien. On dirait que le chef a assisté à la petite scène avec Paul, et qu'il a eu le temps de récupérer mon poignard avant de venir me retrouver ici, au Coliseum. Est-il vraiment puissant ? Avec cette blessure, serai-je capable de le maîtriser ?

Je soupçonne Paul de faire semblant de souffrir.

Pour l'instant, mon unique problème, ce sont les deux autres vampires, pas leur chef. Tandis que le premier baisse la tête pour charger, je réussis à me saisir du couteau, et je l'enfonce profondément dans la boîte crânienne de mon agresseur. Mais comme je suis trop faible pour éviter le coup, et bien qu'il soit déjà pratiquement mort, il parvient à me renverser, et je m'écroule sur le sol. Cent kilos de chair humaine me tombent dessus. De l'artère sectionnée à la hauteur de mon épaule, mon sang s'écoule à gros bouillons, et je crains un instant de m'évanouir. Mais je ne m'incline pas aussi aisément, surtout quand l'ennemi résiste encore. Alors que le troisième vampire lève un pied pour l'abattre sur mon visage, je me débarrasse du premier. Mais il n'est pas assez rapide, et je me débrouille pour éviter son pied. Roulant dans mon propre sang, je détends ma jambe gauche et lui fracasse le tibia, juste en dessous du genou. Poussant un cri, il s'effondre, et je lui saute dessus en un éclair, mes genoux plaquant ses énormes bras sur la moquette. Je distingue un peu plus loin le chef de la bande qui s'approche lentement, sûr de trouver la proie à sa merci. Pour la première fois, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je m'éclipse. Je n'ai pas le temps de poser au vampire coincé sous moi toutes les questions que je voudrais, et je lui tire violemment les cheveux.

— Qui est le chef de la bande ? C'est quoi, son nom ?

Il n'a guère plus de vingt-cinq ans, et ce n'est un vampire que depuis moins d'un mois. Un nouveau-né encore dans ses couches. Il ne saisit pas la gravité du danger, même après avoir vu ce que j'ai fait à ses amis. Il se met à sourire d'un air sarcastique, et je me dis que son expérience de l'immortalité aura été bien courte.

— Va au diable, chienne, dit-il.

— Pas tout de suite, réponds-je.

En d'autres circonstances, je lui aurais fait entendre raison, je l'aurais torturé, mais je me contente de placer mes mains autour de son cou, et sans lui laisser le temps de crier, je lui brise les vertèbres en faisant pivoter sa tête à 180 degrés. Je sens la vie quitter son corps, et je bondis sur ma deuxième victime, pour retirer mon poignard de son crâne. Le chef de la

bande me voit qui saisis l'arme, mais il ne fait pas mine d'accélérer son allure, ni de la ralentir. Son visage exprime un mélange étrange de détachement et de détermination. En fait, maintenant qu'il n'est plus qu'à quelques mètres de moi, je trouve qu'il a une tête de fou. C'est un cinglé qui n'a plus longtemps à vivre. Plaçant le poignard dans ma main gauche, je lève le bras et la lame file droit vers son cœur, exactement comme il avait visé le mien, un peu plus tôt. Je sais que je ne vais pas le rater.

Et d'une certaine façon, je ne le rate pas. Pourtant, la lame ne va pas se planter dans ma cible.

Il arrête le poignard en plein vol, le bloquant à quelques centimètres de son torse.

Il l'a attrapé par le manche, et je dois admettre que j'en serais personnellement bien incapable.

— Oh non... dis-je dans un soupir.

Ce type a la puissance de Yaksha.

Je ne pense pas qu'il ait l'intention de régler à l'amiable notre petit différend.

Tournant les talons, je me précipite vers le tunnel par lequel je suis entrée sur la pelouse. J'ai très mal à l'épaule, mon cœur bat à tout rompre. Chacun de mes pas semble devoir être le dernier. La lame du poignard va bientôt se planter entre mes omoplates et s'enfoncer dans mon cœur, qui a déjà tant souffert. Ce serait sans doute aussi bien : la douleur, enfin, cesserait peut-être. Mais au fond de moi, je ne veux pas qu'elle disparaisse, parce que la douleur est justement ce qui me permet de savoir que je suis toujours vivante. Je tiens à la vie plus que tout au monde, même si, parfois, je n'hésite pas à supprimer celle des autres. Et si je meurs avant lui, que deviendra la planète ? Je n'ai pas le choix : je sais que ce type est une menace ambulante.

Pourtant, aucune lame ne vient me transpercer. Mais il ne me laisse pas m'enfuir, et je l'entends maintenant qui se met à courir derrière moi. A mon avis, il veut me parler – et mener la conversation à sa guise – avant de commencer à boire mon sang. Il veut absorber toute ma puissance, et me sentir mourir

dans ses bras. Mais voilà un privilège que je ne lui accorderai pas, je le jure.

Mes bottes résonnant sur le béton à la façon d'une mitraillette, je m'élance dans le long tunnel de béton, suivie de plus en plus près par les foulées puissantes de mon poursuivant. Je n'ai tout simplement plus assez de force pour le distancer, mais je n'ai même pas envie d'essayer. Après avoir tué le garde, ces sinistres associés n'ont pas pris la peine de ramasser son arme. En arrivant dans le stade, sûre de mon invincibilité, je n'ai pas jugé bon de récupérer l'arme, mais celle-ci représente dorénavant mon dernier espoir : si je parviens à m'en saisir avant que mon assaillant ne me rattrape, je vais lui montrer comment on se vide de son sang. Je ne suis pas grosse, loin de là, seulement cinquante kilos, et j'ai déjà perdu un litre de sang, au moins. Je cherche désespérément à reprendre mon souffle, et l'arme du garde peut encore me donner cette possibilité.

Quand j'atteins le cadavre, le monstre n'est qu'à une trentaine de mètres derrière moi. Soudain, il comprend quel est mon plan. Je sors l'arme de son étui, tandis que du coin de l'œil, j'aperçois l'impressionnant vampire qui se rapproche, le poignard à la main.

Il ne va plus tarder s'en servir, sans se soucier à présent de gaspiller ce qui me reste de sang. Il doit savoir que les balles sont terriblement difficiles à intercepter, à éviter, surtout quand c'est un autre vampire qui les tire. Pourtant, j'espère encore esquiver la lame qui file vers moi. Tenant fermement l'arme du garde, je pivote et je bondis tout en même temps, m'élevant haut dans l'air. Malheureusement, ma manœuvre ne le surprend pas, et alors que je tire, son poignard, mon poignard, pour la seconde fois, transperce ma chair, pénétrant dans mon abdomen à la hauteur de mon nombril. Ça brûle. Seigneur, je n'arrive pas à croire que je puisse à ce point manquer de chance... Mais je peux survivre à la blessure, quant à lui, sa bonne fortune va certainement l'abandonner... J'ouvre le feu tout en bondissant, et je fais de mon mieux pour lui occasionner les pires blessures possibles, bien qu'il s'efforce d'éviter les balles. Mes tirs l'atteignent à l'estomac, au cou, à l'épaule

gauche, et dans la poitrine, et je m'attends à ce qu'il s'écroule sur le sol.

Mais il reste debout. Vacillant, certes, mais debout.

— Seigneur... murmurai-je en tombant à genoux.

Cet enfoiré ne mourra donc jamais ? A l'abri sous les gradins, nous nous dévisageons, tout en perdant abondamment notre sang. Je le fixe droit, dans les yeux, et plus que jamais, je perçois son malaise, la fêlure qu'il dissimule : sa vision de la réalité est telle qu'aucun humain, ni aucun vampire, ne voudrait la partager. J'ai vidé le chargeur de l'arme du gardien. En face de moi, l'autre semble sourire – je ne vois pas ce que la situation a de drôle. Puis il se retourne et s'éloigne en titubant, disparaissant hors de ma vue. Je ne l'entends plus. Retirant la lame plantée dans mon ventre nu, je rampe sur le sol, et j'essaie de retrouver mon souffle, malgré la douleur qui m'enveloppe d'un voile écarlate. Franchement, je ne me souviens pas d'avoir passé une aussi mauvaise nuit depuis longtemps.

Pourtant, depuis l'aube de l'humanité, je suis Sita, un vampire femelle d'une incomparable vitalité – à moins, bien sûr, de me comparer à l'autre, cette ordure dont je ne connais pas encore le nom. Il n'est pas mort, j'en suis certaine. Et après m'être tortillée pendant vingt minutes sur le béton, je finis par sentir que je vais survivre. Mes blessures se referment enfin, et je réussis à m'asseoir et à prendre une profonde inspiration. Avant que je ne reçoive un pieu en plein cœur, mes blessures cicatrisaient en deux minutes.

— Je vieillis... dis-je.

Je ne décèle la présence d'aucun vampire dans les environs, mais j'entends la police qui se rapproche du Coliseum. Après avoir replacé mon poignard contre mon tibia, sous la jambe de mon pantalon, je rebrousse chemin en titubant, repassant sous le tunnel en direction de la pelouse. J'aperçois un tuyau d'arrosage et j'en profite pour nettoyer du mieux possible les taches de sang sur mon corps. Mon épaule, mon ventre – pas la moindre trace de blessure. Mais j'ai perdu beaucoup de sang, je me sens très faible, et voilà qu'il me faut me soucier de la police. Plusieurs voitures de patrouille se garent devant le stade. On a dû les prévenir que des coups de feu avaient été tirés. Avec tous

les cadavres que les policiers vont trouver, je commettrais une erreur grossière en me faisant arrêter dans l'enceinte du Coliseum. Je serais emmenée au poste pour y subir un interrogatoire, et l'état de mes vêtements ne manquerait pas de susciter de nombreuses questions. Rester cachée quelque part en attendant que les choses se calment ? Non, je risquerais de poireauter pendant des heures, voire même des jours, alors que j'ai vraiment envie de rentrer à la maison pour parler avec Ray, et décider avec lui de ce qu'il convient de faire.

Mais avant de quitter le stade, je tiens à vérifier que les trois vampires sont bien morts. En dépit de la gravité de leurs blessures, il n'est pas impossible qu'ils en réchappent. Histoire d'en être tout à fait certaine, je leur éclate la boîte crânienne à coups de talon, sans que le moindre scrupule ne vienne troubler ma conscience : après tout, je ne fais que protéger les policiers qui découvriront les trois macchabées.

Je me dirige ensuite vers la partie la plus silencieuse du Coliseum, où je suis sûre de ne rencontrer aucun policier, et je passe par-dessus le grillage. J'arrive dans le parking quand le faisceau d'un projecteur éclaire soudain ma personne : une voiture de police. Parvenue à ma hauteur, elle ralentit, et un flic – qui a visiblement passé les vingt dernières années de son existence à bouffer des beignets – passe la tête par la vitre baissée, côté passager.

— On peut savoir ce que vous fabriquez dans le coin, jeune fille, à une heure aussi tardive ? me demande-t-il.

Je prends une mine angoissée.

— J'essaie de retrouver ma voiture. Elle est tombée en panne il y a une heure environ, et je suis allée chercher du secours, mais une bande de jeunes gens a commencé à me suivre. Ils m'ont jeté des ballons remplis d'eau, et ils m'ont menacée.

Je suis prise d'un long frisson, et le flic ne me quitte pas des yeux. J'en profite pour manipuler à mon avantage sa crédulité.

— Mais j'ai réussi à m'enfuir.

Le flic me détaille des pieds à la tête, mais je doute qu'il remarque les taches de sang sur mes fringues : dans l'obscurité, elles sont impossibles à déceler sur des vêtements noirs. Sans

compter que mes yeux ont déjà dompté sa volonté. Il est troublé par la beauté de mon apparence physique, mon évidente jeunesse, et les longs cheveux blonds que j'ai lâchés sur mes épaules. Il lance un regard à son collègue, qui tient le volant, puis il se tourne à nouveau vers moi, souriant.

— Vous avez de la chance qu'ils se soient contentés de vous éblouir, me dit-il. Il vaut mieux éviter de se promener toute seule, dans ce quartier. Montez, on va vous ramener à votre voiture.

Décliner l'invitation paraîtrait bizarre.

— Merci, dis-je en ouvrant la portière.

Je m'installe sur la banquette arrière, et le flic au volant, un homme plus jeune, jette un coup d'œil dans ma direction.

— Vous sortez du Coliseum ? me demande-t-il.

Je soutiens son regard.

— Non, dis-je d'une voix assurée. Comment aurais-je pu pénétrer à l'intérieur du stade ? Le grillage mesure plus de quatre mètres de haut.

Telle une marionnette, il hoche la tête.

— C'est qu'on a eu des problèmes dans le coin.

— Ah, je vois.

Une voix d'homme grésille dans la radio, et le gros policier entreprend d'expliquer qu'ils viennent de me ramasser à proximité du Coliseum. Son interlocuteur invisible ne semble pas du tout convaincu par mon histoire, et il donne l'ordre de me retenir jusqu'à ce qu'il arrive sur les lieux. Malgré la mauvaise qualité de la transmission radio, la voix de l'homme donne une impression de force virile : je me demande si je vais être capable de le contrôler aussi facilement que les deux autres. Nous attendons donc que le chef se pointe, et les deux flics s'excusent de me faire perdre mon temps. J'envisage un instant de boire le sang des deux policiers et de les planter là, sonnés et incohérents, mais j'ai toujours eu un faible pour les représentants de la force publique. Le gros m'offre un beignet, ce qui ne satisfait pas vraiment la faim qui tourmente le tréfonds de mon être.

Le type qui arrive enfin n'appartient pas à la police de Los Angeles, mais au FBI. Seul au volant d'une voiture banalisée, il

se gare, et je suis invitée à m'asseoir à côté de lui. J'obtempère. Il se présente comme étant l'agent spécial Joël Drake : de toute sa personne se dégage une indéniable autorité. C'est un homme jeune, dont les cheveux sont presque aussi blonds que les miens, mais ses yeux, bleus comme les miens, sont un peu plus foncés. Il porte une veste de sport bleu marine, et un pantalon blanc, visiblement coûteux. Bref, il est incroyablement séduisant. Tandis que je m'installe sur le siège à côté du sien, j'ai l'impression d'être une héroïne de série télévisée. DETECTIVE & VAMPIRE. Les scénaristes devraient y penser. Son visage est bronzé, ses traits respirent l'intelligence. A la lueur du plafonnier, il m'observe un instant, et il remarque que je suis trempée, mais je sais que les taches de sang sur mes vêtements noirs sont quasiment invisibles. La voiture de patrouille des deux autres flics s'éloigne.

— Comment vous appelez-vous ? me demande-t-il.

— Alisa Perne.

— Où se trouve votre véhicule ?

— Je n'en sais rien. Ça fait une heure que je tourne en rond.

— Vous dites qu'une bande de jeunes vous a jeté des ballons remplis d'eau ? Et vous croyez que je vais avaler cette histoire ?

— Absolument.

Je réponds en le regardant droit dans les yeux, des yeux magnifiques, d'ailleurs. J'hésite à le manipuler de façon trop brutale, histoire de ne pas le bousiller. Pourtant, il est costaud, et il va falloir user de tous mes pouvoirs si je veux le contrôler. Mais je ne peux pas le laisser m'emmener au poste pour m'interroger. Parlant plus bas, je prends alors une intonation particulière, destinée à lui donner l'impression que ma voix résonne entre ses oreilles, comme si, en fait, il était lui-même en train de penser ce que je lui dis.

— Je n'ai rien fait de mal, lui dis-je gentiment. Tout ce que je suis en train de vous raconter est la stricte vérité. Je suis une jeune femme sans défense, qui ne connaît pas du tout le quartier. Le mieux que vous puissiez faire, c'est me raccompagner à ma voiture.

Il prend le temps de réfléchir un instant. Je sais qu'au fond de lui, il entend l'écho de ma voix, qui répète mes paroles. Puis

il hausse les épaules, comme pour se débarrasser de ce que je viens d'implanter dans son esprit. Bien que je ne puisse pas lire dans ses pensées, je perçois ses émotions, et je sens qu'il doute. Etendant le bras, il referme sa portière ; le moteur n'a pas cessé de tourner.

— Vous êtes-vous trouvée à l'intérieur du Coliseum cette nuit ? me demande-t-il.

— Non. Je peux savoir ce qu'il y a à l'intérieur du Coliseum ?

— Peu importe. Les policiers disent qu'ils vous ont trouvée sur le parking. Qu'est-ce que vous y faisiez ?

— Je fuyais les types qui m'ont agressée.

— Combien étaient-ils ?

— Je ne suis pas sûre du nombre exact. Trois ou quatre.

— Deux jeunes gens du quartier ont justement signalé qu'un de leurs amis a été agressé par quelqu'un qui correspond à votre signalement. Il y a quelques minutes, on a trouvé le corps de la victime gisant dans le caniveau. Qu'avez-vous à répondre à ça ?

Je feins l'étonnement.

— Je ne suis pas au courant. De quoi est-il mort ?

Joël fronce les sourcils.

— De mort violente.

D'un air soudain très inquiet, je secoue la tête.

— J'essayais seulement de retrouver mon véhicule. Ne pourriez-vous pas m'accompagner jusqu'à ma voiture ? J'avoue que la soirée a été particulièrement éprouvante.

— Vous êtes originaire d'où ?

— De l'Oregon. Je ne connais pas Los Angeles. Je me suis trompée de sortie sur l'autoroute, et ma voiture est tombée en panne. Mais si vous m'aidez à la chercher, je crois que je pourrais la retrouver.

Je pose la main sur son bras, tout en soutenant son regard, mais cette fois, mes yeux sont plus doux, et aucune flamme n'allume mes prunelles.

— Je vous en prie... dis-je.

Il se décide à accepter, et démarre.

— Quelle sortie avez-vous empruntée ?

— J'ai oublié le nom, mais c'est par là, lui réponds-je. Je vais vous indiquer le chemin, et nous pourrons peut-être retrouver l'itinéraire que j'ai suivi.

Nous quittons le parking et nous prenons la direction de l'autoroute, au nord.

— Sincèrement, je n'ai jamais fait de mal à personne, jamais.

Il a un petit rire désabusé.

— Je ne pense pas que vous ayez le moindre rapport avec ce qui s'est passé cette nuit.

— On dit que Los Angeles est une ville très violente.

D'un air sombre, il acquiesce.

— Surtout ces derniers temps. Je suppose que vous avez lu les journaux ?

— Oui. C'est vous qui enquêtez sur le meurtre ?

— Nous sommes plusieurs sur le coup.

— Vous avez une piste ?

— Aucune. Mais gardez ça pour vous.

Je souris.

— Je ne suis pas journaliste, agent Drake.

Il sourit à son tour.

— Restez à plus de vingt kilomètres de ce quartier quand vous sortez le soir. Combien de temps comptez-vous rester à L.A. ?

— Pourquoi ?

— Il est possible que nous ayons d'autres questions à vous poser, dans les jours qui viennent.

— Je n'ai pas l'intention de quitter la ville. Dès que nous aurons retrouvé ma voiture, je vous donnerai le numéro où vous pourrez me joindre.

— Parfait. Vous aviez pris quelle autoroute ?

— Celle de Santa Monica. Continuons encore un peu, direction nord, je crois que je pourrai reconnaître la rue.

— Alisa, quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans.

— Quelle est la raison de votre séjour à L.A. ?

— Je rends visite à des amis. Je pense m'inscrire à l'université ici, l'an prochain.

— Oh. Laquelle ?

— use.

— Le Coliseum se trouve précisément à côté.

— C'est pour ça que je suis venue dans le quartier, l'un de mes amis habite sur le campus. (Je frissonne, une fois de plus.) Mais avec toute cette violence, je suis en train de me demander si je ne vais pas choisir une autre université.

— Je vous comprends.

Il jette un coup d'œil dans ma direction, et plus précisément sur mon anatomie. Son annuaire ne s'orne d'aucune alliance.

— Alors, comme ça, vous êtes étudiante. Dans quelle matière ?

— Histoire, lui dis-je.

Pendant quelques minutes, nous roulons sans échanger un seul mot, et je me contente de lui indiquer la route à suivre. En fait, je n'ai pas du tout l'intention qu'il me raccompagne jusqu'à ma voiture, parce que même s'il est réceptif à mes manipulations mentales, il n'en possède pas moins une volonté propre, et de toute évidence, il est très entraîné. S'il me conduit à ma voiture de location, il ne manquera pas de mémoriser le numéro d'immatriculation. Quelques centaines de mètres avant l'endroit où je me suis garée, et tandis que nous dépassons une Honda rouge, je lui fais signe de s'arrêter.

— Nous y voilà, lui dis-je en ouvrant la portière. Merci beaucoup, vraiment.

— Vous pensez qu'elle va démarrer, maintenant ? s'étonne-t-il.

— Peut-être pourriez-vous garer votre voiture devant la mienne, et attendre que j'aie mis le contact ? (Et d'une voix soudain plutôt sexy, j'ajoute :) Vous pourriez me rendre ce service ?

— Aucun problème. Vous avez un justificatif d'identité, Alisa ?

Je pouffe de rire.

— Je savais que vous alliez me demander un truc comme ça : il faut que je vous avoue que je conduis sans emporter mon permis avec moi, mais je peux vous donner le numéro où vous pourrez me joindre demain. C'est le 310-555-4141, un numéro à

Los Angeles que je transfère chez moi, dans l'Oregon. Vous pouvez m'appeler à ce numéro à n'importe quelle heure pendant les trois prochains jours. Vous voulez que je le note sur mon carnet ?

Il hésite, mais je sais qu'il est en train de se dire qu'avec les chiffres de la plaque minéralogique, il lui sera facile de me retrouver.

— C'est inutile, je m'en souviendrai...

S'interrompant, il étudie les traces d'humidité sur ma chemise. Il est impossible pour lui de deviner qu'il s'agit de taches de sang, mais je commence à me demander s'il ne serait pas capable de les identifier à l'odeur, malgré mes efforts pour les laver à grande eau. En dépit de la subtile influence que j'exerce sur lui, s'il s'aperçoit que ce sont des taches de sang, il ne me laissera jamais partir. Je ne suis pas encore tout à fait sortie d'affaire.

— Pouvez-vous me donner également une adresse ? s'enquiert-il.

— Joël, dis-je de ma voix spéciale, vous ne pensez quand même pas que j'ai tué quelqu'un, n'est-ce pas ?

Il recule imperceptiblement.

— Non.

— Dans ces conditions, pourquoi me réclamez-vous tous ces renseignements ?

Il hésite une seconde, puis hausse les épaules.

— Si vous avez une adresse, je vais la noter. Sinon, votre numéro de téléphone me suffira pour l'instant. (Et il ajoute :) Je vous appellerai probablement demain.

— Bien. Ravie de vous avoir rencontré.

Je sors de la voiture.

— Il ne me reste plus qu'à espérer que cette foutue bagnole veuille bien démarrer.

Joël se gare un peu plus loin et attend, comme je le lui ai proposé. Ce n'est pas une suggestion que je lui ai faite délibérément, mais j'ai senti qu'il fallait que je corrobore ses soupçons. La portière de la Honda est verrouillée, mais je fais habilement céder la serrure et je me glisse derrière le volant.

Avec deux doigts, je fais céder le système de sécurité antivol, tout en notant que Joël relève le numéro d'immatriculation qui se reflète dans son rétroviseur. Il finit d'écrire au moment où je mets en contact les fils électriques pour démarrer le moteur. Vite, je m'éloigne, en lui faisant un petit signe de la main. Je ne veux surtout pas que les occupants de la maison toute proche entendent que je m'en vais avec leur voiture. Après avoir fait le tour du pâté de maison, je récupère mon propre véhicule, et moins d'une heure plus tard, je me retrouve aux commandes de mon Learjet personnel, volant vers l'Oregon. Mais je sais que je serai bientôt de retour à Los Angeles, afin de mettre un terme à la guerre qui m'oppose à ce puissant vampire.

Pour le meilleur, ou pour le pire.

CHAPITRE II

Quand j'arrive à la maison, Ray n'est pas là. Notre demeure est neuve, naturellement, puisque ma première propriété a explosé, avec Yaksha à l'intérieur. Notre résidence moderne dans la forêt n'est pas très loin de l'ancienne : elle possède de nombreuses installations électroniques, une vue imprenable sur l'océan, et d'épaisses tentures destinées à repousser les rayons du soleil. Plus qu'aucun autre vampire de ma connaissance, Ray est atrocement sensible au soleil : il ressemble au stéréotype du vampire des vieilles légendes, tel que l'a décrit Bram Stoker. Sa nouvelle existence le perturbe à plus d'un titre. Ses copains étudiants lui manquent, son ancienne fiancée lui manque, et par-dessus tout, son père lui manque. Hélas, je ne peux rien lui donner de tout ça – et surtout pas son père, puisque c'est moi qui l'ai tué. Tout ce que j'ai à lui offrir, c'est mon amour, dont j'espérais qu'il lui suffirait. Je ne reste que deux minutes dans la maison avant de remonter dans ma voiture pour partir à sa recherche. D'ici une heure, le jour se lèvera.

Je le trouve assis sous le porche de la maison de son ex-fiancée, mais Pat McQueen ne se doute pas qu'il est si proche d'elle. Tout comme ses parents, elle est en train de dormir à l'intérieur. Je sais qu'elle croit que Ray a péri dans l'explosion où j'ai prétendument trouvé la mort moi aussi. Recroquevillé sur lui-même, la tête entre les genoux, il ne se donne même pas la peine de lever la tête en m'entendant approcher. Je pousse un profond soupir.

— Et si j'étais un flic ? lui demandai-je.

Il lève vers moi son beau visage, dont la mélancolie ravage les traits. Pourtant, en le revoyant, mon cœur se serre, et j'ai mal ; j'ai mal depuis qu'il est entré dans ma vie, un mal physique autant qu'émotionnel. Radha, l'ami de Krishna, m'avait dit un jour que le désir est plus ancien que l'amour, et que l'un ne peut exister sans l'autre. En fait, le nom de Radha

signifiait désir, et celui de Krishna, amour, mais je n'ai jamais vu leur liaison les tourmenter autant que me torture ma passion pour Ray. Je lui ai donné le royaume de la nuit éternelle, et tout ce qu'il désire, c'est se promener par une belle journée ensoleillée. Je me rends compte qu'il est faible, et sous-alimenté. Six semaines déjà, et je suis toujours obligée de le forcer à se nourrir, bien que nous n'ayons ni à blesser ni à tuer nos repas. Ray n'a pas l'air heureux de me voir, et cela m'attriste encore davantage.

— Si tu étais un flic, me dit-il, je pourrais aisément te désarmer.

— Et provoquer une scène par la même occasion.

Il remarque le sang sur mes vêtements.

— On dirait que cette nuit, tu ne t'es pas gênée pour en provoquer quelques-unes. (Et comme je ne réponds pas, il reprend :) Quoi de neuf à Los Angeles ?

— Je te raconterai tout ça à la maison. (Je tourne les talons.) Viens.

— Non.

M'immobilisant, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Le soleil va bientôt se lever.

— Je m'en fiche.

— Tu changeras d'avis quand tu le verras.

Comme il ne répond pas, je viens m'asseoir à côté de lui et passe mon bras autour de ses épaules.

— C'est à cause de Pat ? Tu sais, tu peux lui parler, s'il le faut vraiment. Seulement, je pense que ce n'est pas une bonne idée.

Il secoue la tête.

— Je ne peux pas lui parler.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

Ses yeux me foudroient.

— Je suis venu ici parce que c'est l'unique endroit où je puisse pleurer tout mon soûl.

— Ray...

— Ce que je veux dire, c'est que je ne sais même pas où est enterré mon père. (Il tourne la tête et hausse les épaules.) Ça n'a aucune importance, de toute façon. Tout ça, c'est du passé.

Je prends sa main entre les miennes ; il ne se laisse faire qu'à contrecœur.

— Je peux te montrer l'endroit où j'ai enterré ton père, mais ce n'est qu'un trou, recouvert de terre. Ça ne te sera d'aucune aide.

Il lève les yeux vers les étoiles.

— Tu crois qu'il y a des vampires sur d'autres planètes ?

— Je n'en sais rien. Peut-être. Dans une galaxie lointaine se trouve peut-être une planète entièrement peuplée de vampires. Une telle planète a failli exister.

Il hoche la tête.

— Sauf pour Krishna.

— Oui, sauf pour lui, répétais-je.

Il continue à contempler le ciel.

— Si cette planète existait réellement, si ses habitants étaient tous des vampires, elle ne durerait pas longtemps. Les vampires se détruiraient mutuellement. (Il me regarde.) C'est ce que je te fais ? Je te détruis ?

Je secoue la tête.

— Non, lui dis-je tristement. Au contraire, tu me donnes beaucoup. J'aimerais seulement savoir ce que je pourrais te donner en échange, pour t'aider à oublier.

Il me sourit gentiment.

— Je ne veux pas oublier, Sita, et c'est peut-être ça, mon problème. (Il s'interrompt.) Conduis-moi à sa tombe. On ne restera pas longtemps.

— C'est ce que tu veux vraiment ?

— Oui.

Je me relève et lui tends la main.

— Très bien.

Nous garons la voiture dans la forêt, puis je le guide entre les arbres. Je me souviens de l'endroit où j'ai enterré P.I. Michael Riley, évidemment – je me souviens de tout. Et je sens également les relents de son cadavre en décomposition, six pieds sous terre. J'ai peur que Ray ne les sente aussi : la vie d'un vampire compte de nombreux cadavres, mais ils ne provoquent pas en moi les sentiments violents qu'ils suscitent chez la plupart des humains. Alors que nous arrivons devant la tombe,

Ray tombe à genoux, et je m'éloigne de quelques pas, désireuse de le laisser seul avec ses émotions. Je suis encore trop faible pour affronter sa douleur – trop faible, ou trop coupable. Et j'écoute les pleurs sans larmes de Ray, qui sanglote sur une pierre tombale qui n'existe que dans son imagination.

Mes deux blessures les plus récentes sont complètement guéries, mais je ressens toujours cette brûlure dans la poitrine. Je me souviens de la nuit où Ray a retiré le pieu planté dans mon cœur, tandis que ma maison flambait non loin. A peine consciente, je ne savais pas si j'allais vivre ou mourir, et pendant les trois jours qui ont suivi, Ray l'ignorait aussi. En effet, bien que la blessure se soit rapidement refermée, je ne reprenais toujours pas connaissance. J'étais en train de faire le plus extraordinaire des rêves.

Je me trouvais dans un vaisseau spatial filant vers le cosmos. Ray était à mes côtés, et nous nous dirigeons vers l'amas d'étoiles des Pléiades, ou les Sept Sœurs, comme les appellent souvent les astronomes. A l'extérieur, par les hublots situés à l'avant du vaisseau, nous distinguons les étoiles d'un bleu étincelant qui grossissaient et qui brillaient de plus en plus au fur et à mesure que nous nous rapprochions, et bien que le voyage fût interminable, notre enthousiasme ne faiblissait pas. Parce que nous savions qu'enfin, nous étions en train de rentrer chez nous, sur notre planète, OÙ nous n'étions pas des vampires mais des anges de lumière qui vivaient de la seule brillance des étoiles. Après un tel rêve, le réveil fut douloureux, et chaque fois que je m'allonge pour dormir, je prie pour que ce songe revienne. La couleur des étoiles m'avait rappelé celle des yeux de Krishna.

Ray a retrouvé son calme. De retour dans la voiture, nous reprenons le chemin de la maison, tandis qu'à l'est, le ciel commence à s'éclaircir. Assis à côté de moi, mon amant se tient silencieux, les yeux dans le vague, et la tristesse de mes propres pensées scelle mes lèvres. Ma réserve d'énergie est au plus bas, mais je sais que je ne dois pas me reposer, du moins tant que je n'aurai pas élaboré un plan susceptible d'arrêter la peste noire qui se propage dans le Sud, à neuf cents kilomètres d'ici. La créature maléfique va créer d'autres vampires la nuit prochaine,

je le sais. De nouveaux vampires qui remplaceront ceux que j'ai détruits, et qui, à leur tour, reproduiront l'espèce. Chaque jour est crucial, chaque heure compte. La race humaine est en danger. Krishna, je t'en prie, donne-moi la force de détruire cet ennemi. Donne-moi la force de ne pas me détruire moi-même.

Tandis que Ray s'allonge pour se reposer, je le laisse boire le sang de mes propres veines, un peu de sang, suffisamment pour lui permettre de tenir jusqu'au soir. Mais même cette gorgée m'épuise encore davantage. Pourtant, alors qu'il ferme les paupières et s'endort, je ne prends pas place à ses côtés : laissons-le rêver de son père, me dis-je. Je lui parlerai de Los Angeles plus tard.

Je vais rendre visite à mon ami Seymour Dorsten. Depuis que j'ai supprimé le virus HIV dans son sang grâce à quelques gouttes du mien, je l'ai vu deux fois. Sa santé s'est grandement améliorée. A présent, il a une petite amie, et j'ai beau lui dire que je suis jalouse, il ne me croit pas. Passant par la fenêtre de sa chambre, je le pousse hors de son lit et je le fais tomber par terre. Sa tête heurte bruyamment le plancher et il me sourit, radieux. Il n'y a que mon Seymour pour se réjouir d'un pareil traitement.

— J'étais justement en train de rêver de toi, m'annonce-t-il, le visage à demi caché par le drap.

— J'étais toute nue ?

— Bien sûr que oui.

Il s'assied sur le plancher et se frotte l'arrière du crâne.

— Ce que les yeux ont vu une fois, l'esprit ne peut plus l'oublier.

— Quand m'as-tu jamais vue toute nue ? lui demandai-je, bien que je sache la réponse.

Il se contente de glousser. Inutile d'essayer d'abuser Seymour le Grand, mon biographe personnel. Connaissant le lien psychique qui nous unit, je me demande s'il a passé la nuit à consigner par écrit le détail de mes épreuves, mais quand je lui pose la question, il me fait signe que non. Il a regardé une vidéo en compagnie de sa nouvelle fiancée, puis il s'est mis au lit de bonne heure.

Je lui explique ce qui s'est passé à Los Angeles, et pour quelles raisons mes vêtements sont tachés de sang.

— Eh ben... dit-il en guise de commentaire, une fois que j'ai achevé mon récit.

Assise sur son lit, je m'adosse contre le mur. Quant à lui, il reste sur le plancher.

— Il va falloir que tu fasses mieux que ça, lui dis-je.

D'un hochement de tête, il approuve.

— Tu veux que je t'aide à découvrir d'où ils viennent.

— Ils viennent de ce monstre, je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. Je veux savoir d'où il vient. (Je secoue la tête.) J'ai réfléchi pendant tout le trajet en venant chez toi, et je n'ai aucune explication valable.

— Il y a toujours une explication. Tu ne te souviens pas de la célèbre maxime de Sherlock Holmes ? Quand on a éliminé l'impossible, le reste, même improbable, doit être la vérité. (Les mains jointes, Seymour se concentre.) Un vampire d'une telle puissance n'a pu être créé que par Yaksha.

— Yaksha est mort. Et puis Yaksha n'aurait pas créé un autre vampire : il en avait fait le vœu à Krishna. Il a passé les cinq derniers millénaires à détruire les vampires.

— Comment sais-tu que Yaksha est mort ? Il a peut-être survécu à l'explosion.

— Hautement improbable.

— Mais pas impossible. Voilà où je veux en venir : toi exceptée, Yaksha était le seul à pouvoir créer un autre vampire. A moins que tu n'évoques la possibilité qu'un autre yakshini ne se soit accidentellement incarné dans le cadavre d'une femme enceinte.

— Ne me parle pas de cette nuit-là, dis-je, soudain hargneuse.

— Te voilà de mauvaise humeur ! Bah, je suppose qu'être poignardé deux fois au cours de la même nuit, et à l'aide de son propre couteau, suffirait à mettre n'importe qui de fort méchante humeur.

Je feins de sourire.

— Tu te moques de moi ? Tu sais, j'ai soif, et je pourrais t'ouvrir les veines ici même et boire ton sang jusqu'à plus soif sans que tu puisses faire quoi que ce soit pour m'en empêcher.

Seymour est tout à fait intéressé.

— Plutôt excitante, ta proposition. Je me déshabille tout de suite ?

De toutes mes forces, je lui jette un oreiller à la tête, qui manque de le décapiter.

— Tu n'as donc pas été fichu de mettre ta nouvelle fiancée dans ton lit ? Tu as un problème, ou quoi ? Mon sang coule dans tes veines, et tu devrais être capable d'avoir qui tu veux, quand tu le veux !

Probablement persuadé qu'il va avoir mal au crâne tout le reste de la journée, Seymour se frotte la tête de plus belle.

— Et comment sais-tu que je n'ai pas encore dormi avec cette fille ?

— Je repère les puceaux à plus d'un kilomètre à la ronde : ils marchent comme s'ils avaient monté à cheval trop longtemps. Mais revenons-en à notre problème. Yaksha n'a pas pu créer ce type, c'est hors de question. Pourtant, tu as raison – seul Yaksha en est capable. Paradoxal. Comment vais-je résoudre cette énigme ? Et comment détruire une créature qui, de toute évidence, est au moins deux fois plus forte, et au moins deux fois plus rapide, que moi ? Je vous écoute, Monsieur l'écrivain, parlez, et il se peut que je vous laisse vivre assez longtemps pour connaître les plaisirs de la chair avec cette petite idiote que vous avez eu la sottise de me préférer.

— Je suis désolé, je ne peux pas répondre à tes questions. Mais je peux t'indiquer l'endroit où tu dois chercher les réponses, si tu veux les trouver.

— Où ?

— Là où la piste s'est arrêtée. Là où tu as vu Yaksha pour la dernière fois. Il a sauté avec ta maison quand tu l'as fait exploser, mais même les bâtons de dynamite laissent des traces. Découvre ce que sont devenus les restes de Yaksha, et tu découvriras peut-être comment est apparu ton nouvel ennemi.

J'acquiesce. Comme toujours, son raisonnement est sans faille.

— Mais même si j'apprends comment il est apparu, il me faudra encore trouver le moyen de le détruire.

— Tu trouveras. Yaksha était un vampire bien plus redoutable que lui. Il savait au moins autant que toi ce qu'un vampire est capable, ou incapable, de faire. Si on considère le comportement de ce type, on peut en déduire qu'en tant que vampire, il est encore très jeune. Il ne connaît pas ses propres faiblesses. Trouve-le, attaque son point faible, et tu l'auras à ta merci.

Je me laisse glisser sur le plancher et m'agenouille devant Seymour pour déposer un baiser sur sa bouche. Tendrement, je lui ébouriffe les cheveux.

— Tu as une telle confiance en moi... Pourquoi ?

Il cherche à dire quelque chose de drôle, mais l'expression de son visage change radicalement. Le contact de ma main le fait trembler.

— Il est vraiment aussi dangereux que tu le dis ? me demande-t-il d'une voix douce.

— Oui, vraiment. Tu as tort de dire que Yaksha était un adversaire bien plus redoutable. A sa façon, Yaksha protégeait l'humanité. Ce type, lui, est un psychopathe, et il a l'intention de détruire la race humaine. Et il n'est pas impossible qu'il y parvienne. Si je ne l'en empêche pas, rien ne l'arrêtera.

— Mais tu ne l'as vu que très brièvement...

— Je l'ai regardé dans les yeux, et ça m'a suffi, tu peux me croire.

Les yeux brillant d'amour et d'admiration, Seymour caresse mon visage.

— J'ai confiance en toi, parce que quand tu m'as rencontré, j'étais comme mort, et tu m'as sauvé la vie. Dans mon histoire, le héros, c'est toi. Trouve-le, Sita, et coince-le. Et flanque-lui une raclée dont il se souviendra. C'est un nouvel épisode de tes aventures ! Puis, sérieusement, il ajoute : Dieu te viendra en aide.

Précautionneusement, je serre la main de Seymour, tout en ressentant une fois de plus mon immense faiblesse, et cette douleur en moi. Elle ne me quittera pas, j'en suis convaincue, tant que je n'aurai pas moi-même quitté ce monde. Pour la

première fois, la tentation est là, devant moi : fuir, me cacher, et tout oublier. Pourtant, je sais que je ne dois pas céder, je ne peux pas céder. A l'instar de Yaksha, il me faut remplir un dernier devoir avant de mourir et de m'en retourner parmi les étoiles, dans le paradis de mon rêve.

Ou dans un enfer glacial. Mais je n'aime pas le froid.

Aucun vampire n'aime le froid. Le froid nous ralentit, comme les serpents.

— J'ai peur que le diable vienne l'aider, dis-je. Et je ne suis pas certaine de savoir qui sera le plus fort.

CHAPITRE III

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je m'installe dans mon bureau pour décider de la suite des opérations. Après l'explosion qui a détruit ma maison il y a six semaines, trois catégories de spécialistes ont débarqué : les pompiers, la police, et une unité de secours d'urgence. C'est Ray qui m'a raconté tout ça. Ils n'ont rien dit à Ray, qui m'avait emportée hors de leur vue dans la forêt, mais je les ai contactés plus tard, après avoir repris conscience. Je leur ai affirmé que je ne savais rien concernant l'explosion, et encore moins quant à ses causes, ou les raisons qui auraient pu la motiver. A l'époque, ils n'avaient pas mentionné de restes humains présents sur les lieux. Ce qui, évidemment, ne signifiait pas qu'un corps n'avait pas été retrouvé. La police pouvait fort bien m'avoir caché une telle information. Pour autant que je le sache, l'enquête est toujours en cours.

J'ai besoin d'un contact chez les flics locaux, et il me le faut immédiatement. En admettant que les secours d'urgence et l'hôpital détiennent les restes de Yaksha, si je ne suis pas la procédure normale en m'adressant aux responsables compétents, ils refuseront de me les montrer. Avec mes nombreux contacts et ma fortune personnelle, je pourrais essayer d'infiltrer le service, mais cela prendra trop de temps. Assise à mon bureau, je suis en train de réfléchir, quand l'un des voyants de mon téléphone se met à clignoter. On m'appelle d'un autre Etat. Je décroche le combiné.

— Oui ?

— Alisa ?

— Oui. Agent spécial Joël Drake.

— Comme c'est gentil de m'appeler !

Tout de suite, je prends une décision, me persuadant que l'appel de l'homme du FBI à cet instant précis est un signe

émanant de Krishna. Je ne crois pas aux signes, évidemment, mais il se trouve que je suis désespérée. J'ajoute aussitôt :

— J'avais justement l'intention de vous téléphoner. Il faut que nous nous entretenions de plusieurs choses dont j'ai omis de vous parler hier soir.

Ça l'intéresse.

— Quelles choses ?

— Je tiens une piste concernant l'auteur des meurtres.

Il reste silencieux un instant.

— Vous êtes sérieuse ?

— Oui. J'ai une très bonne piste.

— Laquelle ?

— Je vous le dirai à vous, personnellement. Prenez le premier vol pour Portland cet après-midi, je viendrai vous chercher à l'aéroport. Je vous garantis que vous ne regretterez pas le déplacement.

— Je croyais que vous ne deviez pas quitter Los Angeles avant plusieurs jours ?

— J'ai menti. Appelez les compagnies aériennes. Réservez votre place sur le prochain vol.

Il se met à glousser.

— Attendez un peu. Je ne peux pas prendre l'avion pour Portland au beau milieu d'une enquête. Dites-moi plutôt ce que vous savez, et nous discuterons ensuite.

— Non, réponds-je très fermement. Il faut que vous veniez.

— Pourquoi ?

— Le meurtrier est originaire du coin.

— Comment le savez-vous ?

Je donne alors à ma voix son intonation la plus suave.

— Je suis au courant de beaucoup de choses, agent spécial Drake. Je sais que l'un des types que vous avez trouvés dans le Coliseum avait un javelot planté dans la poitrine, je sais que le crâne du second était complètement défoncé, et je sais que le troisième avait les cervicales broyées. Ne me demandez pas comment je suis au courant de tous ces détails, et ne parlez pas de moi à vos copains du FBI, si vous voulez résoudre cette affaire et récolter tous les lauriers, évidemment. Réfléchissez, Joël, vous pouvez être le grand héros de cette enquête.

L'étendue de mes connaissances le stupéfie. Il réfléchit.

— Vous ne m'avez pas compris, Alisa. Je n'ai pas besoin de jouer au héros. Tout ce que je veux, c'est mettre un terme au massacre.

Il est sincère. Ça me plaît.

— Si vous venez jusqu'ici, ça s'arrêtera, lui dis-je doucement.

Il ferme les yeux ; j'entends ses paupières qui se baissent. Ma voix ne quittera plus son esprit. Il se demande si je ne suis pas une espèce de sorcière.

— Qui êtes-vous ? me demande-t-il.

— Peu importe. Je reste en ligne, le temps pour vous de réserver une place sur le prochain vol.

— Il va falloir que je dise où je vais à mes coéquipiers.

— Non. Nous serons les deux seules personnes à travailler là-dessus. C'est la condition que je pose.

Il se remet à glousser, mais cette fois, sans aucune gaieté.

— Pour une aussi jeune femme, vous avez beaucoup de cran.

J'ai une pensée pour la lame qui m'a transpercé le ventre moins de douze heures auparavant. Et j'approuve.

— C'est vrai, j'ai des tripes.

Joël me met en attente. Quelques minutes plus tard, il m'apprend que son avion atterrira dans trois heures. Nous décidons que je l'attendrai à l'aéroport. Après avoir raccroché, je quitte mon bureau et je me glisse dans le lit où Ray est déjà couché. Il s'agite un peu et me tourne le dos, mais il ne se réveille pas. Portland se trouve à une heure et demie de route : il ne me reste que quatre-vingt-dix minutes pour me reposer avant de partir à l'assaut de l'ennemi.

Quand je le récupère à l'aéroport, Joël me paraît fatigué. J'imagine qu'il n'a pas dû dormir beaucoup au cours de la nuit précédente. Tout de suite, il commence à me poser des questions, mais je lui demande d'attendre que nous soyons dans ma voiture. Une fois à l'intérieur, je glisse dans le lecteur de cassette l'enregistrement d'un morceau que j'interprète au piano. Nous roulons en direction de Mayfair. Je suis toujours en train de me demander comment je vais pouvoir aborder le sujet. Puisque nous avons affaire à un faisceau de preuves qui

convergent vers une mystérieuse agence, je ne me soucie absolument pas de paraître conservatrice.

— Quel est le nom de ce pianiste ? se décide enfin à demander Joël.

— Vous aimez ?

— La mélodie est prenante, quant au pianiste, il joue merveilleusement.

Un choix de mots tout à fait approprié.

— C'est moi qui joue.

— Vous parlez sérieusement ?

— C'est la deuxième fois que vous me posez cette question. Sachez, agent spécial Drake, que je suis toujours sérieuse.

— Je vous en prie, appelez-moi Joël. Alisa est votre véritable prénom ?

— Pourquoi ? Vous avez effectué des recherches concernant mon identité ?

— Quelques-unes. Mais ça n'a pas donné grand-chose.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas trouvé d'Alisa Perne dans les fichiers de vos ordinateurs ?

— Correct. Quel est votre véritable nom, et qui vous a appris à jouer de façon aussi exquise ?

— J'ai appris toute seule. Et je préfère qu'on m'appelle Alisa.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— J'ai répondu à la première.

Il me dévisage longuement. Alors que je prononçais ces dernières phrases, j'ai oublié de garder la tonalité plus aiguë que j'avais initialement donnée à ma voix, et on y devine soudain comme l'écho de mon âge. Mes paroles et ma voix, je le sais, peuvent se mettre à chevroter, comme si je revenais d'outre-tombe. La musique que je joue n'est plus la seule chose à hanter l'habitable de la voiture.

— Vous m'avez dit que vous aviez quel âge, exactement ? me demande Drake.

— Je suis plus vieille que je n'en ai l'air. Ce que vous voulez vraiment savoir, c'est comment j'ai obtenu toutes ces infos sur les meurtres.

— Entre autres, oui. Hier, vous m’avez menti en affirmant que vous n’étiez pas entrée dans le Coliseum.

— C’est exact. En effet, j’y suis entrée. J’ai vu les corps des trois jeunes gens, étendus sur la pelouse.

— Vous avez pu distinguer les traits du meurtrier ?

— Suffisamment bien.

Il marque une pause.

— Vous le connaissez ?

— Non, mais c’est l’associé d’un homme que je connaissais. Cet homme est mort dans l’explosion de ma maison, il y a six semaines de cela. La raison pour laquelle je vous ai fait venir jusqu’ici, c’est que j’ai besoin de vous pour localiser ce qui reste de cet homme. Nous sommes en route pour le poste de police de Mayfair. Je veux que vous leur demandiez l’autorisation de consulter leurs archives.

Il secoue énergiquement la tête.

— Pas question. Si vous voulez que je vous aide, il faut que vous répondiez à mes questions.

— Ou vous allez m’arrêter ?

— Précisément.

Les lèvres pincées, je lui souris.

— N’y comptez pas. Et je ne vais pas répondre à toutes vos questions, mais seulement à celles que je choisirai moi-même. Vous n’avez pas le choix, vous êtes obligé de coopérer. Comme vous l’avez admis hier soir, vous n’avez aucune piste fiable, et vous êtes bien plus largué que vous ne voulez en convenir. Voilà ce que vous savez pour l’instant : plusieurs personnes semblent avoir été assassinées par un tueur doté d’une force hors du commun. Une force qui, en fait, paraît littéralement surhumaine.

— Je n’irais pas jusque-là.

Je lui exprime mon mépris en reniflant discrètement.

— Il faut être sacrément fort pour briser chacune des vertèbres cervicales d’un homme. N’est-ce pas ce qu’a révélé l’autopsie ?

Mal à l’aise, Joël se tortille sur son siège, mais j’ai obtenu toute son attention.

— L’autopsie n’est terminée sur aucune des trois victimes.

— Mais le médecin légiste de la police de Los Angeles vous a parlé des cervicales broyées, et cette information vous a rendu perplexe, pas vrai ?

Il choisit ses mots soigneusement :

— En effet. Les informations que vous avez en votre possession me plongent dans la plus grande perplexité.

Tendant le bras vers lui, j'effleure sa jambe. Quand je fais un effort, mes caresses peuvent être très sensuelles, et je dois reconnaître que Joël m'attire. Bien sûr, il ne me plaît pas autant que Ray, mais je n'aurais pas de scrupules à le séduire, à condition que Ray ne soit pas au courant, évidemment. Avec les dix mille amants inscrits à mon palmarès, je ne partage pas l'illusion de la sacro-sainte fidélité que chérissent la plupart des mortels. Mais je ne prendrai pas le risque de faire de la peine à Ray pour une histoire de sexe, et je n'ai pas l'intention de recommencer à lui mentir. Sensible à l'électricité que provoquent mes doigts sur sa jambe, Drake ne tient plus en place. J'adore troubler mes hommes.

— Vous vouliez dire quelque chose ? m'enquiers-je, la main toujours posée sur sa cuisse.

Il s'éclaircit la gorge.

— Alisa, vous m'intriguez, surtout quand vous prenez soin de rester dans le vague, ou quand vous essayez de vous montrer plus... convaincante.

Il a les yeux fixés sur ma main, comme pour décider s'il s'agit d'un bijou luxueux ou d'une tarentule venant de grimper sur sa cuisse.

— Mais je commence à voir ce qui se cache derrière votre façade.

Sans me sentir le moins du monde insultée, je retire ma main.

— C'est donc tout ce que je suis pour vous ? Une façade ?

Il secoue la tête.

— Où avez-vous passé votre enfance ?

J'éclate d'un rire sonore.

— Dans la jungle ! Un coin qui n'est pas très différent de l'endroit où les meurtres ont eu lieu. J'ai assisté à la mort de ce jeune homme, à qui on a tordu le cou. Un individu normal serait

incapable d'accomplir un tel acte, et celui que vous recherchez n'est pas normal. Pas plus que ne l'était mon ami, celui qui a trouvé la mort dans l'explosion de ma maison. Si nous parvenons à découvrir ce qu'on a fait de lui, ou du moins ce qu'il en reste, nous pourrons ensuite mettre la main sur votre assassin – enfin, je l'espère. Mais ne me demandez pas ce qui fait de ces gens des anormaux, ni pourquoi ils possèdent une telle force, ni même pour quelle raison on a fait sauter ma maison. Je ne vous dirai rien.

Il ne me quitte pas des yeux.

— Alisa, êtes-vous normale ?

— Quel est votre opinion personnelle ?

— Non, vous n'êtes pas normale.

D'une main, je tapote sa cuisse.

— Parfait. Continuez à penser de cette façon.

Pourtant, il en sait déjà beaucoup trop sur mon compte.

Quand tout sera fini, je serai dans l'obligation d'éliminer Joël Drake.

CHAPITRE IV

Tandis que nous roulons en direction de Mayfair, Joël entreprend de me raconter sa vie. Il n'est pas impossible que je l'y contraigne un peu. Ou qu'il n'ait rien à cacher. Je l'écoute attentivement, et au fil des kilomètres, je me prends à l'aimer de plus en plus, bien que cela me contrarie. C'est peut-être ce qu'il veut – s'ouvrir à moi. De toute façon, il sait déjà que je suis bien plus dangereuse que mon apparence physique pourrait le laisser croire.

— J'ai grandi dans une ferme du Kansas. La première fois que j'ai vu F.B.I., cette vieille série télé avec Efrem Zimbalist Jr., j'ai eu envie de travailler pour le FBI. Vous vous souvenez de cette série ? Elle était géniale. J'imagine que je rêvais d'être un héros, pour capturer les bandits, retrouver les enfants victimes de kidnapping, arrêter les psychopathes... Mais en sortant du centre de formation de Quantico, en Virginie, j'ai été nommé à un poste d'inspecteur administratif à Cedar Rapids, dans l'Iowa. Après une année passée à chasser les comptables véreux, j'ai enfin eu de la chance : ma logeuse a été assassinée. On l'avait poignardée et enterrée dans un champ de maïs. L'été touchait à sa fin, et la police locale, qui était chargée de l'affaire, avait retrouvé le corps assez rapidement. Les flics du coin étaient convaincus que l'assassin n'était autre que son petit ami, et ils l'ont même arrêté. Le procès était imminent, mais je ne cessais de leur répéter qu'il avait aimé cette femme, et que pour rien au monde, il ne lui aurait fait le moindre mal. Ils n'ont pas tenu compte de mon témoignage. Entre le FBI et la police, il y a toujours eu une sorte de rivalité, et même à Los Angeles, alors que je travaillais sur l'affaire, les flics s'entêtaient à ne pas me communiquer certaines informations.

« Bref, j'avais un autre suspect, que je gardais pour moi – le fils de la victime, âgé de seize ans. Je sais, il n'avait pas le profil de l'assassin, d'autant que c'était le seul enfant de cette pauvre

femme. Mais je connaissais le fils et le petit ami aussi bien l'un que l'autre, et l'adolescent n'avait vraiment rien pour plaire : c'était un toxicomane qui n'aurait pas hésité à dépouiller un clochard de quelques pièces. Comme je logeais chez eux, je l'avais même surpris, un soir, en train de fracturer la portière de ma voiture pour piquer l'autoradio. Il prenait beaucoup d'amphétamines, et quand il était défoncé, il devenait fou – passant du gars charmant au forcené capable de vous arracher les yeux. Il avait complètement perdu le sens des réalités : à l'enterrement de sa mère, il s'est mis à chanter du Led Zeppelin. Pourtant, il était également très dissimulateur. Son étrange comportement dissimulait en fait sa culpabilité, mais je savais qu'il avait tué sa mère, et, ainsi que vous vous plaisez à le dire, ne me demandez pas pourquoi. Quand je lui ai parlé de sa mère, ses yeux se sont mis à briller... Comme s'il était soudain en train de penser qu'il était bien content d'avoir enfin la maison pour lui tout seul.

« Le problème, c'était que je n'avais même pas l'ombre d'une preuve contre lui. Mais j'ai continué à le surveiller, dans l'espoir qu'il finisse par se trahir. J'attendais une mutation, mais pendant mes heures de repos, je me disais que j'étais sur la bonne piste. Je sentais dans mes tripes qu'il allait se passer quelque chose.

« Puis ce fut Halloween, et ce soir-là, cet enfant de salaud, installé sous le porche, était en train d'évider une énorme citrouille. Tandis que je me dirigeais vers ma voiture, il m'a adressé un sourire mielleux, particulièrement répugnant, et l'expression que j'ai lue sur son visage m'a donné l'idée de m'arrêter pour examiner de plus près son couteau. Le procès ayant commencé, l'ami de la victime était alors en train de le perdre. Comme je l'ai déjà mentionné, la femme avait été poignardée, et tout en observant son fils et la citrouille qu'il avait coincée entre ses cuisses, je me suis souvenu que le rapport d'autopsie faisait état de l'écartement inhabituel des marques laissées sur la peau de la victime par les dents du couteau. Il s'agissait d'un modèle peu courant, dont le fil de la lame comptait des indentations irrégulières.

« D'un geste de la main, j'ai fait semblant de me désintéresser du couteau, mais dès le lendemain, j'ai obtenu un mandat de perquisition. J'ai récupéré le couteau, et la lame a été comparée aux photographies prises par le médecin légiste. C'était bien l'arme du crime. Bref, le fils a été reconnu coupable, et il se trouve actuellement dans une prison de l'Iowa, où il purge une peine d'emprisonnement à vie.

Et Joël d'ajouter :

— Tout ça à cause d'une citrouille, le soir d'Halloween.

— Tout ça à cause d'un type plutôt futé, rectifiai-je. Le succès de votre enquête vous a-t-il valu de l'avancement ?

— Bien sûr. Ma persévérance a plu au patron, et on m'a confié plusieurs dossiers de crime encore inexpliqué. J'ai découvert le coupable de l'un d'entre eux, et j'ai obtenu une promotion. Depuis, je m'occupe des cas compliqués qui concernent des crimes commis à L.A. (Il hoche la tête.) La clé de la plupart des affaires mystérieuses, c'est la ténacité.

— Et l'imagination. Mais pourquoi m'avez-vous raconté cette histoire ?

Il hausse les épaules.

— Simplement pour alimenter la conversation entre un témoin potentiel et moi-même.

— Faux. Vous teniez à voir de quelle façon j'allais réagir en écoutant ces contes pleins d'intuition et de suspense.

Il ne peut qu'éclater de rire.

— Que voulez-vous faire de moi, Alisa ? Un héros, ou une chèvre ? J'ai agi comme vous l'aviez exigé – personne ne sait où je suis parti. Mais il va falloir que je téléphone au bureau avant ce soir, et si je leur annonce que je me balade sur les routes de l'Oregon en compagnie d'une ravissante jeune femme blonde, ça risque de donner une mauvaise impression de moi.

— Alors, comme ça, vous me trouvez ravissante ?

— Certains mots n'échappent pas à votre attention, pas vrai ?

— Tout à fait. (Et j'ajoute :) Vous aussi, je vous trouve mignon.

— Merci. Vous avez un fiancé ?

— Oui.

— Il est normal ?
Mon rythme cardiaque s'emballe.
— Il est merveilleux.
— Il peut confirmer que vous étiez bien ici ces deux derniers jours ?
— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous ai déjà dit que je me trouvais alors dans le Coliseum, et que j'ai vu qu'on y brisait des cous et qu'on y transperçait des poitrines. Si les simples témoins sont coupables, à présent, eh bien, oui, je suis coupable.
— Et raconter ça à un agent du FBI ne vous inquiète donc pas ?
— J'ai l'air inquiet ?
— Non, et c'est bien ce qui m'intrigue. (Sa voix reprend un ton plus officiel.) Comment cet individu anormal a-t-il pu briser le cou du jeune homme ?
— A mains nues.
— Mais c'est totalement impossible.
— Je vous ai dit de ne pas me poser ces questions. Attendons d'être à Mayfair et de voir ce que nous pouvons apprendre de la police locale. Il se peut qu'ensuite, je vous donne d'autres précisions.
— Il faudra que je prévienne le bureau local du FBI, qui, à son tour, avertira la police de mon arrivée. Les flics d'ici ne vont pas m'ouvrir leurs dossiers simplement parce que je suis de passage dans leurs locaux.

Je lui tends mon téléphone cellulaire. – Joël, prévenez donc tous ceux qui doivent l'être.

La police de Mayfair ne nous délivre que très peu de renseignements, mais ceux-ci sont pourtant cruciaux. Alors que j'attends dans la voiture, tout en écoutant la conversation qui se déroule à l'intérieur du bâtiment, Joël apprend qu'après l'explosion, on a retrouvé un corps dans les décombres de ma maison, et pas seulement quelques lambeaux de chair comme je l'avais imaginé. Je suis stupéfaite – comment l'enveloppe corporelle de Yaksha a-t-elle résisté à la déflagration ? Yaksha était plus puissant que toutes les créatures ayant jamais vécu sur cette planète, mais plusieurs caisses de dynamite auraient

dû avoir raison du Grand Yaksha lui-même. Un policier informe Joël que le corps a été transféré à plus de cent kilomètres au sud de Mayfair, et qu'il se trouve dans une morgue à Seaside. C'est justement dans cette ville que j'ai combattu ceux que Yaksha avait envoyés à ma poursuite, à savoir Slim et ses partenaires.

« S'il vous plaît, je ne veux pas mourir. »

« Alors, il aurait mieux valu que tu ne naisses pas. »

Le sang de Slim avait un goût amer, tout comme son agonie. Tant pis pour lui.

Joël revient dans la voiture, et je lui laisse alors une magnifique occasion de me mentir à propos des informations obtenues. Mais il me répète presque mot pour mot sa conversation avec les policiers.

— Nous allons à Seaside, lui dis-je en tendant vers lui mon portable. Dites-leur que nous sommes en route.

— Comment s'appelait votre ami, celui qui est mort ?

— Yaksha.

— L'origine de ce nom ?

— C'est du sanscrit. (Je jette un coup d'œil vers Joël.) En fait, c'est le nom d'une créature démoniaque.

Il compose le numéro de la morgue de Seaside.

— J'aime beaucoup vos fréquentations.

Impossible de résister : je lui adresse un clin d'œil.

— Vous remarquerez qu'elles s'améliorent d'heure en heure.

Dans l'organigramme du FBI, Joël Drake occupe une place importante, et les employés de la morgue ne sont que trop contents de lui montrer tous les cadavres qu'ils conservent dans leurs tiroirs. Mais lorsque nous arrivons – cette fois-ci, j'accompagne Joël – il y a un problème : le corps que nous cherchons a disparu. Je sais maintenant pourquoi la police de Mayfair gardait pour elle ses informations. Joël a l'air énervé, et moi, j'ai la tête qui tourne. Yaksha est-il toujours en vie ? Est-ce lui qui a créé le monstre qui m'a attaquée ? Si c'est le cas, nous sommes tous condamnés. Seymour peut bien m'accorder toute la confiance du monde, je serais incapable de le stopper s'il est déterminé à répandre ce sang noir qui est le nôtre. Mais tout ça est absurde : Yaksha attendait sa propre fin avec une certaine

impatience, intimement convaincu qu'il allait à la mort en ayant accompli la volonté du Seigneur.

— Il a disparu ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Joël. Que lui est-il arrivé ?

Le médecin légiste et ses lunettes se mettent alors à trembloter. On croirait voir un gamin qu'on vient de prendre en flagrant délit, la main dans la boîte à cookies. Sauf que visiblement, c'est dans le formol que ce type trempe les doigts tous les matins depuis vingt ans. Je suis une vampire, certes, mais je ne comprends pas comment on peut avoir envie de devenir médecin légiste et travailler toute la journée au milieu des cadavres, même quand ceux-ci sont gorgés de bon sang tout frais. Les employés des pompes funèbres forment une catégorie encore plus étrange. Une fois, j'ai enterré un croque-mort vivant – en France, après la Seconde Guerre mondiale – dans le plus cher de ses cercueils. Il avait commis l'erreur d'affirmer que tous les Américains étaient des salopards, ce qui m'avait énervée. Je me souviens encore de la façon dont il s'était débattu pendant que je balançais sur lui des pelletées de terre. J'adore faire des bêtises.

— Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, déclare le médecin légiste. Mais nous pensons que le corps a été dérobé.

— Super, grogne Joël. Le corps est resté combien de temps ici avant de disparaître ?

— Une semaine.

J'interviens dans la conversation.

— Excusez-moi. Je suis l'agent spécial Perne, employé comme expert pour tout ce qui concerne les autopsies. Êtes-vous absolument certain que le corps dont nous parlons était réellement un cadavre ? Et que la personne était effectivement décédée ?

Le médecin légiste cligne des yeux, comme pour se débarrasser d'une poussière gênante.

— Que voulez-vous dire ?

— Que le type s'est tout simplement levé, et qu'il est parti, dis-je.

— Tout à fait impossible.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Il avait les deux jambes arrachées, annonce le médecin légiste. Il était mort. Nous avons conservé le corps dans la chambre froide pendant toute la durée de son séjour ici.

— A votre avis, qui a pu voler le corps ? demande alors Joël.
Le médecin légiste se raidit.

— Eh bien, l'un de nos employés, un certain Eddie Fender, a disparu en même temps que le corps. Il nous a quittés sans même réclamer son salaire. Il travaillait ici la nuit, et souvent sans aucune surveillance.

— Quelle était sa fonction ? demande Joël.

— C'était un aide-soignant, en quelque sorte.

Je ricane.

— Il aidait à préparer les corps avant la dissection.

Le médecin légiste s'offusque.

— Nous ne disséquons pas les gens, agent Perne.

D'un geste de la main, Joël l'apaise.

— Vous avez le CV de cet homme ? Sa lettre de candidature ?

Le médecin légiste hoche la tête.

— Nous avons déjà remis les photocopies de ces documents à la police de Seaside, mais je serais ravi de vous montrer les originaux. Si vous m'accompagnez jusqu'à mon bureau, il me suffit de les prendre dans nos archives.

— Allez-y, dis-je à Joël. J'ai envie de fouiner un peu, au cas où je tombe sur quelque chose d'intéressant.

Il a l'air étonné.

— Laissez les morts reposer en paix.

Je passe en revue les compartiments réfrigérés situés dans la pièce à côté. Mon odorat hypersensible repère très vite celui que Yaksha a occupé. L'odeur du venin – encore perceptible malgré la mort, le froid. Pourtant, ce n'est pas exactement celle dont je me souviens, et qui était la sienne, que ce soit six semaines ou cinq mille ans auparavant. Il y a un truc qui cloche dans les infimes traces de sang qui persistent à l'intérieur du compartiment réfrigéré. Comme s'il était pollué. De cet espace confiné s'élèvent de grotesques vibrations : si Yaksha est vraiment mort, il n'a pas quitté ce monde en pensant à Krishna, comme il l'avait souhaité. Mon inquiétude augmente.

Joël se trouvant encore avec le médecin légiste, je poursuis ma visite de la morgue, et j'entre dans une petite pièce, où une secrétaire, les pieds sur le bureau, se peint soigneusement les ongles. J'aime les femmes qui ne prennent pas leur boulot trop au sérieux. Cette fille ne fait même pas mine de changer de position en me voyant entrer. Bien sûr, je sais qu'on me prend souvent pour une adolescente. Trente ans environ, la fille a un exemplaire du National Inquirer et une maxibouteille de Pepsi Light posés sur son bureau, à côté d'un ordinateur dont l'écran clignote : MOMEN-TANEMENT HORS D'USAGE. Ses lèvres sont outrageusement maquillées, et ses cheveux crêpés pourraient passer pour la perruque d'une reine égyptienne. Avec ses dix kilos en trop, elle a l'air de bonne composition, bien qu'un peu vulgaire.

— Waouh, s'exclame-t-elle en m'apercevant. Dites-donc, ma mignonne, qu'est-ce que vous faites dans cette maison hantée ?

Je souris.

— Je suis venue avec l'agent spécial Joël Drake. Je m'appelle Alisa Perne, et nous enquêtons sur un meurtre.

Elle rectifie sa position.

— Vous faites partie du FBI ? Je vous avais prise pour une étudiante.

Je m'assieds en face d'elle.

— Merci du compliment. Et vous, vous avez tout de la secrétaire de direction.

Elle prend une cigarette et agite la main.

— Ouais, et c'est le bureau du PDG. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous connaissiez Eddie Fender ?

— Le type qui a volé le macchabée ?

— Il l'a volé ?

Elle allume la cigarette.

— Bien sûr. Il était carrément amoureux de ce cadavre. (Elle glousse.) Il lui faisait plus d'effet que moi, en tout cas.

— Eddie et vous étiez amis ?

Dans un nuage de fumée, elle se penche vers moi.

— Vous voulez savoir si je me le suis tapé ? Ecoutez, ma petite, je préférerais me tirer une balle dans la tête plutôt que de coucher avec Eddie Fender, si vous voyez ce que je veux dire.

Je hoche la tête d'un air entendu.

— Comment vous appelez-vous ?

— Sally Dietrich. Je ne suis pas allemande, mais mon nom, oui. Eddie est soupçonné de meurtre ?

— Pour l'instant, nous rassemblons simplement des informations, et je vous serais reconnaissante de me dire tout ce que vous savez sur lui.

Sally pousse un petit sifflement.

— Je pourrais vous donner des informations sur ce type qui vous fileraient illico l'envie de vous barrer en courant. Vous avez une minute ? Je vais vous raconter un truc à propos d'Eddie et de ses rapports avec la réalité.

Je croise les jambes.

— J'ai largement plus d'une minute. Dites-moi tout ce que vous savez.

— Ça s'est passé il y a trois mois. A l'époque, on avait une intérimaire qui m'aidait à retrouver dans nos anciennes archives des radiographies qu'on avait égarées. Faut pas croire ce que racontent les flics et les journaux : les rapports d'autopsie ne devraient jamais être utilisés par les tribunaux, on est constamment en train de mélanger les analyses. Une fois, on a eu un macchabée qui a passé quelques jours ici, et son certificat de décès certifiait qu'il avait passé l'arme à gauche à cause d'une grossesse extra-utérine. Bref, l'intérimaire s'appelait Heather Longston, et elle était jolie comme un cœur, même si elle était pas très douée. Eddie la draguait. Il l'a invitée à dîner, et elle a dit oui avant que j'aie le temps de la prévenir. Je lui ai dit ce que j'en pensais, mais elle s'est sentie obligée d'y aller, ce qui vous donne un aperçu de sa bêtise. Un type lui fait un compliment sur sa robe et l'invite au restaurant, et elle se sent obligée d'accepter. Heather, c'était le genre de fille qui se sent obligée de dire oui à tout le monde. Une fois, je suis allée chez elle, et j'ai vu qu'elle avait deux de ces baguettes de sourcier qu'on lui avait fourguées en lui disant qu'elles détectaient le pétrole !

Bref, Heather est sortie avec Eddie, et je vous prie de croire que c'était une soirée digne de Je passe à la télé ! D'abord, il l'a emmenée dîner au McDonald's, et elle m'a raconté qu'il avait mangé trois burgers, rien d'autre. Pas de boisson, pas de frites, rien. Après, il lui a proposé de faire une petite promenade, et devinez où il l'a emmenée ?

— Dans un cimetière.

— Gagné ! Il a englouti ses trois burgers, et puis il l'a prise par la main et ils sont partis pour une petite balade parmi les pierres tombales. Heather m'a raconté qu'il est devenu tout bizarre quand ils sont arrivés devant les premières tombes. Il voulait qu'ils couchent ensemble allongés sur une tombe, et il lui disait qu'elle allait prendre son pied comme elle pouvait pas s'imaginer. Bref, elle l'a cru. Ils ont couché ensemble au-dessus d'un pauvre cadavre en train de pourrir. Heather m'a dit qu'il n'embrassait pas trop mal. Après, il a chipé des fleurs sur la tombe d'à côté et il les lui a offertes. Ça l'a touchée, qu'elle m'a dit.

(Sally secoue la tête.) C'est pas mignon, deux dingues ensemble ?

— Autant que deux mochetés ensemble, lui dis-je.

— Je vois ce que vous voulez dire. Bref, à partir de là, ça devient vraiment dégueulasse. Eddie la ramène chez lui pour qu'ils regardent des vidéos, et vous savez ce qu'il lui a sorti ?

— Des films pornos ?

Sally se penche un peu plus, et ses gros seins s'écrasent contre son bureau, poussant la bouteille de Pepsi Light.

— Pire.

— Ces films dans lesquels on tue réellement des gens, devant la caméra – des femmes, en général ?

— C'est dégueulasse, pas vrai ? Eh ben, Eddie en avait toute une collection. Il en a montré trois ou quatre à Heather – d'après ce que j'ai compris, ils durent seulement quelques minutes – et elle a fini par piger qu'elle était pas en train de regarder le dernier Disney. Alors elle a voulu partir. Mais le problème, c'est qu'Eddie voulait pas qu'elle s'en aille.

— Il l'a menacée physiquement ?

Sally se gratte la tête.

— Je suis pas sûre. Je crois pas, mais ce qu'il a fait, par contre, c'est qu'il a forcé Heather à mettre la veste de son ancien uniforme de lycée – sans rien en dessous – qu'il l'a attachée, debout, dans le cabinet de toilette de sa chambre, et qu'il l'a forcée à sucer des bâtonnets de crème glacée toute la nuit.

— Comment l'a-t-il forcée ?

— Quand elle voulait arrêter, il la chatouillait. Heather est très chatouilleuse. Elle a sucé des esquimaux jusqu'à ce que le soleil se lève, et elle m'a dit que quand elle est rentrée chez elle, elle avait l'impression de s'être envoyée un litre de sirop contre la toux.

— Mais il ne lui a fait aucun mal ?

— Elle avait les marques de la cordelette sur les poignets, mais à part ça, elle allait bien. J'ai essayé de la convaincre d'aller tout raconter à la police, mais elle n'a pas voulu. Elle avait même envie de recommencer ! Là, j'ai dit pas question. J'ai chopé Eddie, et je lui ai dit que s'il revoyait Heather, j'irais personnellement les balancer à la police, lui et sa collection de films. C'est illégal, vous savez. Mais bien sûr que vous le savez, puisque vous bossez pour le FBI ! Désolée, en vous voyant assise là, si jeune et tout, ça m'était sorti de la tête. Bref, Eddie s'est tenu tranquille, parce qu'il n'avait pas envie de perdre son boulot. Seigneur, vous pouvez me croire, ce type était fait pour bosser avec les morts : on aurait dit que c'étaient ses poupées Barbie à lui.

— Vous disiez qu'il aimait le cadavre qui a été volé. Qu'est-ce que vous entendez par là, exactement ?

— Il était toujours en train de s'amuser avec.

— Vous pouvez m'expliquer comment ?

— J'en sais rien. Il le sortait tout le temps, c'est tout.

— Personne ne lui disait d'arrêter ?

Sally se met à glousser.

— Ben non ! Et c'était pas le cadavre qui se serait plaint.

Je m'accorde un instant de réflexion, histoire d'assimiler tout ça. S'amuser avec la dépouille de Yaksha pourrait signifier qu'il s'était aussi amusé avec son sang : le sang d'un vampire mort est-il susceptible de créer un vampire vivant ? Je n'en sais rien.

— Et il n'a plus cherché à revoir Heather ?

— Non, réplique Sally.

— Après que vous l'avez menacé, il ne s'est pas vengé ?

Sally hésite ; jusque-là naturellement enjouée, elle s'assombrit.

— Difficile à dire. J'avais une chatte, Sibyl, qui vivait avec moi depuis sa naissance, et que j'adorais. Deux jours après ma conversation avec Eddie, je l'ai retrouvée morte au fond du jardin.

— De quoi est-elle morte ?

— J'en sais rien. Elle n'avait aucune blessure apparente, et je ne l'ai pas fait autopsier par un vétérinaire. (Soudain, Sally frissonne.) Bon, je commence à en avoir assez. Je pense que vous me comprenez.

— Je vous comprends. Encore une question : Eddie avait-il les yeux d'un vert particulier, des mains osseuses, et des traces d'acné sur le visage ?

Sally acquiesce.

— C'est bien ça. Il a tué quelqu'un ?

Je me lève. Le fait d'avoir trouvé l'homme que je cherchais ne me procure aucun soulagement. Il est encore pire que ce que je craignais.

— Oui, dis-je. Et maintenant, il tourne lui-même ces films abominables.

CHAPITRE V

Nous sommes les deux seuls clients installés sur la terrasse du restaurant situé à l'extrémité de Water Cove Pier, là où Slim et ses hommes m'avaient poursuivie, armés jusqu'aux dents et munis de menottes inviolables dernier cri. Le froid a dissuadé la plupart des gens de manger dehors, mais nous sommes chaudement vêtus. Tout en mangeant un plat de poisson et des pommes de terre frites, nous nourrissons les oiseaux. Un beau soleil se mire dans l'eau calme, et l'air frais est rendu comme poisseux par l'odeur de l'iode. Je porte des lunettes de soleil et un chapeau. J'aime les chapeaux, que je choisis toujours rouges ou noirs.

La première fois que j'ai vu la mer, j'étais déjà une vampire, et par conséquent je ne sais pas comment les mortels la voient. Les innombrables poissons, les algues, les coquillages – je les vois même quand l'eau est trouble. Pour moi, l'océan est un immense aquarium, grouillant de vie, et de nourriture. Dans des périodes de soif extrême, j'ai bu le sang des poissons, et même celui des requins. Une fois, au XVII^e siècle, au large de la côte qu'on nomme aujourd'hui Big Sur, j'ai tué un énorme requin blanc, mais ce n'était pas pour m'en nourrir. La créature avait essayé de m'arracher les jambes.

Je pense à Yaksha réduit à l'état de tronc.

Et je me pose l'impossible question.

Serait-il possible qu'il soit encore vivant ?

Joël tient entre ses mains les documents que lui a remis le médecin légiste, contenant les renseignements sur Eddie Fender – Eddie. Dans quelques minutes, je vais les lui confisquer, mais d'abord, je veux lui parler parce que je tiens à l'empêcher de divulguer ces renseignements. Sincèrement, je n'ai pas l'intention de le tuer : c'est un homme bon, je m'en suis rendu compte, désireux de servir l'humanité bien plus que d'acquérir une gloire personnelle. Mais pour le convaincre de ne rien dire,

il va falloir que je lui donne davantage d'informations sur l'ennemi, et sur moi-même. Et j'aurai ainsi une raison supplémentaire de devoir le tuer. On appelle ça un paradoxe, mais la vie est ainsi faite. C'est Dieu qui l'a créée. Je pense que je l'ai rencontré, une fois : Dieu est très coquin.

Je vais dire des choses que je ne devrais révéler à aucun mortel. Etant moi-même blessée, ma propre immortalité est compromise, et ce sentiment me rend téméraire.

— Vous venez souvent ici ? me demande Joël, désignant de la main le quai de Water Cove, qui se situe à une trentaine de kilomètres de Mayfair.

— Ou à Seaside ?

— Non.

L'état de faiblesse dans lequel je me trouve me colle au corps comme une ombre. Si je ne me nourris pas bientôt, et abondamment, je vais être incapable de rentrer à Los Angeles ce soir.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— J'étais seulement en train de penser que vous m'avez dit qu'il y a six semaines, votre maison avait été détruite par une explosion. Par une étrange coïncidence, plusieurs meurtres ont été commis à Seaside à la même époque. Si ma mémoire est bonne, ces meurtres ont eu lieu un jour avant.

— Votre mémoire est très bonne.

Il s'attend à ce que je continue, mais je me tais.

— Est-ce que vous et vos amis avez un rapport quelconque avec ces meurtres ? me demande-t-il.

J'observe son visage à travers les verres teintés de mes lunettes.

— Pourquoi cette question ?

— L'une des personnes qui ont été tuées dans une station-service de Seaside était une femme. Elle a eu le crâne broyé par un individu doté d'une force exceptionnelle, c'est le médecin légiste qui me l'a confirmé. Il a ajouté que seul un monstre avait pu commettre un tel acte. (Il marque une pause, puis poursuit :) La façon dont elle a été tuée me rappelle ce qui s'est passé à Los Angeles.

J'offre l'une de mes frites à un oiseau. En général, quand je ne les chasse pas, les animaux m'aiment bien.

— Vous pensez que je suis un monstre, Joël ?

— Arrêtez de répondre à mes questions par d'autres questions.

— Mais une réponse mène toujours à une autre question. (Je hausse les épaules.) Je n'ai pas du tout envie de débattre de ma vie avec vous.

— Etiez-vous à Seaside la nuit où ces gens ont été tués ?

Je ne réponds pas tout de suite.

— Oui.

Il prend une profonde inspiration.

— C'est votre ami qui a tué cette femme ?

Une colombe immaculée s'est saisie de ma frite. Je m'essuie les mains sur ma jupe.

— Non. Mon ami avait chargé cette femme de me tuer.

— Charmant ami.

— Il avait ses raisons.

Joël soupire.

— Je ne vais nulle part avec vous. Contentez-vous de me dire ce que vous avez en tête, et qu'on en finisse.

— L'homme que nous recherchons, c'est Eddie Fender.

— Vous n'en savez rien.

— Je le sais. Ça ne fait même aucun doute. Quant au reste – je vous aime bien, et je ne veux pas qu'il vous arrive quoi que ce soit. Il faut que vous me laissiez m'occuper d'Eddie.

Il se raidit.

— D'accord. Merci, Alisa, mais je peux prendre soin de moi tout seul.

J'enlève mes lunettes, et posant ma main sur son bras, je soutiens son regard.

— Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Vous ne me comprenez pas.

Je laisse le bout de mes doigts glisser le long de la manche de sa veste, et je lui prends la main. Malgré la fatigue, je sens que sa présence me fait du bien et me stimule. Sans avoir besoin de me forcer, mon regard affaiblit sa volonté. Je préférerais l'embrasser que le tuer, mais je pense soudain à Ray, que j'aime

tant, et qui va bientôt se réveiller. Le soleil est tout près de l'horizon, et le visage de Joël est baigné de sa lueur orange, comme s'il se tenait dans quelque étrange purgatoire, où le Jugement dernier séparant les damnés des élus a déjà été rendu, cinq mille ans auparavant. Il est tout proche, mais je ne peux l'autoriser à pénétrer dans mon monde, sous peine de dévorer le sien, comme j'ai dévoré celui de Ray. Il faut que je lui fasse peur, il le faut, très peur.

— C'est moi qui ai tué cette femme.

Il m'adresse un sourire crispé.

— C'est ça. Et comment avez-vous procédé ? Vous l'avez tuée à mains nues ?

Je serre sa main dans la mienne.

— Oui.

— Vous devez être extrêmement forte...

— Je le suis.

— Alisa...

— Non, Sita. Je m'appelle Sita.

— Pourquoi vous faites-vous appeler Alisa ?

Je hausse les épaules.

— C'est un prénom comme un autre. Seuls mes proches m'appellent Sita.

— Quel prénom voulez-vous que j'emploie ?

Tristement, je lui souris.

— Quel prénom donneriez-vous à une meurtrière ?

Retirant sa main de la mienne, il fixe l'océan en silence. Puis il dit :

— Parfois, quand je vous parle, j'ai l'impression de m'adresser à une folle. Sauf que vous êtes trop intelligente pour mériter d'être qualifiée de déséquilibrée.

— Merci.

— Vous n'êtes pas sérieuse, quand vous dites que vous avez tué cette femme, n'est-ce pas ?

D'une voix monocorde, j'entreprends de lui raconter la scène.

— C'était à l'angle de Fryer Street et de Tads Street. On a trouvé la femme gisant sur le sol des toilettes. Avec sa cervelle à côté d'elle. Comme vous l'avez précisé tout à l'heure, elle avait

l'avant de la boîte crânienne arraché, et c'est parce que quand je lui ai éclaté la tête contre le mur, je l'ai attaquée par-derrière. (J'avale lentement une gorgée de Coca.) Le médecin légiste vous avait donné tous ces détails ?

Le rapport d'autopsie de ce dernier avait informé Joël de certains faits, je le lis sur ses traits hébétés : il est incapable de détacher son regard de mon visage. Pour lui, je le sais, c'est comme si mes yeux étaient plus grands que l'océan, plus noirs qu'au plus profond des abysses sous-marins. Sous l'océan, la couche terrestre et la lave en fusion, et au fond de mes prunelles, j'ai la certitude qu'il perçoit le feu qui me consume depuis la nuit des temps. Il frissonne pourtant, mais je comprends pourquoi. Ce sont mes paroles qui le glacent.

— C'est donc vrai, murmure-t-il.

— Oui. Je ne suis pas normale.

Lui arrachant les documents des mains avant qu'il n'ait même le temps de cligner des yeux, je me lève. Je le foudroie du regard :

— Où que se trouve votre maison, Joël, retournez-y. N'essayez pas de me suivre, et ne parlez de moi à personne, sinon, je le saurais, et vous m'obligeriez à sévir. Mais vous ne le ferez pas, pas plus que vous ne déciderez de pourchasser ce meurtrier. Il est comme moi, et pourtant, nous ne nous ressemblons pas du tout. Nous sommes cruels tous les deux, mais sa cruauté n'est pas justifiée, et il ne connaît pas la pitié. Oui, j'ai tué cette femme, mais je n'ai pas agi par plaisir. Quand il le faut, je peux faire preuve d'une grande gentillesse, mais quand je me sens coincée, je deviens aussi dangereuse que cet Eddie. Je dois coincer ce type, vous comprenez, et je dois le faire à ma façon. C'est la seule façon de l'empêcher de nuire, mais il ne faut pas que vous soyez là, sinon vous mourrez. Et si vous ne me laissez pas agir à ma convenance, vous mourrez aussi. Vous comprenez ce que je vous dis ?

Il me dévisage comme si j'étais quelque entité bizarre tentant de se matérialiser, en provenance d'un royaume dont il n'a jamais soupçonné l'existence.

— Non, bredouille-t-il.

— Essayez de m'arrêter, lui dis-je en reculant d'un pas.

— Hein ?

— Arrêtez-moi. Je viens d'avouer que j'ai tué une femme à mains nues, et je connais des détails sur ce crime que seul l'assassin peut savoir. En tant qu'agent du FBI, vous devez assumer vos responsabilités et procéder à mon arrestation, alors sortez votre arme et récitez la liste de mes droits. Tout de suite !

Mon regard impérieux lui a foudroyé les synapses, mais il réussit quand même à se lever et à pointer son arme sur moi.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit-il.

D'un geste, je balance son arme cinquante mètres plus loin, et l'eau l'engloutit. Mais il croit qu'elle a disparu, et, hagard, il pâlit.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas capable de jouer à ce petit jeu avec moi, dis-je d'une voix douce. Vous n'avez pas ce qu'il faut. Votre arme se trouve à présent au fond de l'océan. Croyez-moi, Joël, faites-moi confiance – ou vous finirez six pieds sous terre. (En passant à côté de lui, je lui donne une tape amicale sur l'épaule.) Le prochain bus va bientôt arriver. Il y a un arrêt à l'autre bout du quai. Salut.

CHAPITRE VI

Ray ne doit pas m'accompagner à Los Angeles, je le sens au fond de moi. Mais le soir venu, alors qu'il se réveille et que je lui explique ce qu'il se passe à L.A., il insiste pour venir avec moi. Pourtant, la perspective de vampires supplémentaires lui fait si peur ! Et sa peur me brise le cœur, bien qu'intellectuellement, je partage son opinion. Il est sincèrement persuadé que nous sommes des créatures diaboliques, mais il dit aussi qu'à deux nous serons plus forts, et je sais que son calcul est juste : il se peut que j'aie besoin de lui, à un moment critique. Et puis, si je ne l'emmène pas avec moi, je sais qu'il passera une autre nuit sans se nourrir. Combien de temps peut-il survivre ainsi, je n'en sais rien... Personnellement, je peux endurer six mois de jeûne. Enfin, tant que d'autres vampires ne tentent pas de me poignarder, évidemment...

Pressés d'arriver à Los Angeles, et sans prendre le temps de nous alimenter, nous fonçons vers le sud à bord de mon Learjet. Mais dès que nous avons atterri, j'annonce à Ray que nous allons nous mettre en chasse. A contrecœur, il accepte, et je dois lui promettre que nous ne ferons de mal à personne. C'est le genre d'engagement que je n'aime pas prendre : avec les grosses veines et les artères, on n'est jamais à l'abri d'éventuelles complications.

Nous nous rendons à Zuma Beach, au nord de Malibu. Les plages ont toujours été ma réserve de victimes préférée : des touristes, des sans-abri, des ivrognes – autant de catégories de population dans lesquelles la disparition d'un individu ne se remarque pas tout de suite. De toute façon, je ne tue que rarement mon plat du jour, depuis que je crois aux miracles, ou que je suis tombée amoureuse de mon hésitant comte Dracula, ce qui revient au même. En fait, au XV^e siècle, en Transylvanie, pendant la guerre contre les Ottomans, j'ai vraiment rencontré Vlad l'Empaleur, qui a inspiré le personnage mythique de

Dracula, et qui n'a jamais eu les terribles canines que la légende lui attribue. Au contraire, une visite chez le dentiste lui aurait fait le plus grand bien : il avait les dents pourries, et une haleine des plus fétides. Et ce n'était pas un vampire, tout juste un catholique fanatique, doté d'un penchant fétichiste pour la décapitation, qui m'avait proposé une promenade dans sa calèche. J'ai le chic pour attirer les hommes qui sortent de l'ordinaire.

En roulant le long de la côte, je repère un jeune couple sur la plage, amoureusement enlacé sur un sac de couchage. Personne en vue à un kilomètre à la ronde. Je me dis qu'on tient notre casse-croûte, mais Ray n'est pas d'accord. Il n'est jamais d'accord. Si nous formions un couple normal déjeunant au restaurant, je parie qu'il trouverait toujours à redire au menu. Quand on est un vampire, on ne peut pas se permettre d'être difficile... Mais vous vous posez peut-être des questions – les maladies transmissibles par le sang ? Le sida ? Aucune importance, rien de tout ça ne peut nous affecter. Notre sang est une sorte de soupe noire et acide, qui dissout instantanément tout ce que touchent nos canines. Le jeune couple sur la plage me paraît heureux et en bonne santé, et c'est justement le groupe sanguin que je préfère : je suis sensible aux vibrations vitales de ceux dont je me nourris, c'est vrai. Une fois, j'ai bu le sang d'un célèbre chanteur de rap, et j'ai eu la migraine pendant une semaine.

— Qu'est-ce que tu leur reproches ? dis-je à Ray tout en garant la voiture quelques dizaines de mètres plus loin.

Les deux jeunes gens se trouvent derrière nous, en contrebas, pas très loin de l'eau. Les vagues sont grosses, c'est marée haute.

— Ils ne sont pas beaucoup plus âgés que moi, dit-il.

— Ah bon ? Tu préférerais avoir affaire à des octogénaires ?

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire...

— Si, je comprends. Ils te rappellent la vie que tu as laissée derrière toi. Mais j'ai besoin de sang, et je ne devrais pas avoir à t'expliquer tout ça. La nuit dernière, j'ai été gravement blessée, et quand je suis rentrée à la maison, il a fallu que je te nourrisse.

— Je ne t'ai rien demandé.

Je lève les yeux au ciel.

— Et moi, je n'ai pas demandé à te voir mourir. Je t'en prie, Ray, finissons-en, et occupons-nous de l'affaire qui nous intéresse.

— Comment allons-nous procéder ?

J'ouvre ma portière.

— Très simplement. On va se jeter sur eux, les immobiliser, et boire leur sang.

Ray agrippe mon bras.

— Non, on va les terrifier, et ils se précipiteront chez les flics.

— La police de cette ville a des choses beaucoup plus importantes à faire que s'occuper de deux petits jeunes hystériques.

Mais Ray est têtu.

— Il te faudrait seulement quelques minutes pour les mettre à l'aise et les hypnotiser. Comme ça, ils ne souffriraient pas.

Debout à côté de la voiture, je lui crie :

— Tu préférerais que je souffre !

A son tour, Ray s'extirpe du véhicule.

— Non, Sita, je préférerais jeûner.

Je le rejoins et lui prends la main – deux jeunes gens charmants qui se promènent en amoureux. Mais j'ai perdu ma bonne humeur.

— Tu préférerais que ce soit moi qui souffre, dis-je à nouveau.

Absorbés par leur exploration anatomique mutuelle, le garçon et la fille ne remarquent même pas que nous nous rapprochons. Je lance à Ray un regard excédé. Ce sont ces deux-là qu'il veut que j'hypnotise ? Il hausse les épaules – il voudrait peut-être que je les anesthésie avant de leur trancher une veine ? Ma patience a des limites. Arrivée tout près du couple d'amoureux, j'attrape le sac de couchage et tire violemment. Ils décollent – littéralement. Retombant durement sur le sable, les deux jeunes me regardent comme si j'allais les mordre. Les mordre.

— Nous allons vous agresser, leur dis-je. Mais il s'agit d'une agression d'un genre nouveau : on ne va pas vous faire de mal,

et on ne va pas vous prendre votre argent. Mais vous allez nous rendre un grand service. Restez calme, tout sera terminé dans dix minutes.

Ils refusent de rester calmes, ce qui m'est complètement égal. Je pousse la fille dans les bras de Ray, et je me jette sur le garçon. Maintenant d'une main ses bras dans son dos, je n'essaie même pas de l'empêcher de crier : le bruit des vagues couvre ses hurlements. Et même si quelqu'un l'entendait, ce serait pareil. A Los Angeles, si la terre se mettait à trembler, les gens penseraient qu'il s'agit d'une vibration harmonique collective, tendance New Age. Quelques hurlements à Zuma Beach n'ont jamais inquiété quiconque, mais je finis par couvrir de ma main libre la bouche du jeune homme.

— J'aime manger en silence, dis-je. (Jetant un coup d'œil à Ray en train de lutter – alors qu'il est bien plus fort qu'elle – avec la fille qui se débat, je lance :) C'est encore pire, si tu traînes.

— Je fais ce que je veux, réplique-t-il.

Je lui réponds d'un grognement. Fermant les yeux, je tranche d'un coup d'ongle – celui du pouce – une veine du cou de ma victime, je presse mes lèvres sur la chair béante et j'aspire. J'ai sectionné la carotide, et le sang bouillonne dans ma bouche. C'est bon comme du chocolat chaud sur de la glace à la vanille. Inerte, le jeune homme se laisser aller entre mes bras, et commence à jouir de la sensation. Pour moi et ma victime, l'acte que je suis en train d'accomplir peut être d'une intense sensualité. Je sais qu'il a l'impression que chacun des nerfs de son corps est soumis à la caresse d'un millier de doigts. Et le flot de sang dans ma bouche coule à la manière d'une rivière chaude. Mais si je le décide, une telle expérience peut être terrifiante pour ma victime. Quand j'en ai eu fini avec Slim, par exemple, je sais que l'enfer lui aurait semblé un paradis, à côté de ce qu'il venait d'endurer.

Bien sûr, aucune des victimes que j'ai simplement mordues ne devient un vampire. Pour provoquer la transformation, il faut qu'il y ait une grande quantité de sang échangé. Je me demande si Eddie Fender a des seringues...

Concentrée sur la restauration de mes forces, je ne remarque pas immédiatement que nous ne sommes plus que trois au lieu de quatre. Ouvrant les yeux, je m'aperçois que la fille a échappé à Ray. Elle est en train de s'enfuir à toute vitesse, traversant la plage en direction des marches en béton qui mènent à la route.

— Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ! m'écriai-je.

Ray hausse les épaules.

— Elle m'a mordu la main.

— Poursuis-la. Non, je m'en occupe. (Je lui passe le jeune homme, extatique.) Finis-le. Tu peux encore en tirer un bon demi-litre.

A contrecœur, Ray s'en saisit.

— Il est à bout de forces.

— Tu ferais mieux de te soucier des tiennes ! lançai-je par-dessus mon épaule tout en m'élançant à la poursuite de la fille.

Elle a déjà parcouru une centaine de mètres, et elle s'apprête à bondir sur les marches - je me demande pourquoi elle ne s'est pas encore mise à hurler, et j'en déduis qu'elle est en état de choc. Elle n'est plus qu'à trois mètres de la route quand je lui saute dessus et la tire violemment en arrière pour lui faire dégringoler les marches. Mais elle offre plus de résistance que prévu. Pivotant sur elle-même, elle me balance son poing dans la poitrine, et à ma grande surprise, le coup est extrêmement douloureux. Elle m'a frappée à l'endroit où le pieu avait pénétré dans ma cage thoracique, mais je ne lâche pas prise.

— Ça va faire mal, frangine, dis-je à la fille, qui me fixe de ses yeux terrifiés.

Ma main droite immobilise son bras, la gauche se plaque sur sa bouche, et l'ongle de mon pouce lui tranche la carotide. Encore plus assoiffée que tout à l'heure, je bois le flot écarlate comme si c'était l'élixir de la vie éternelle - ce qu'il est, d'ailleurs. Pourtant, ni l'hémoglobine ni les globules blancs ou rouges ne garantissent au vampire sa longévité : c'est la vie - ce miracle qu'aucun scientifique n'a jamais été capable de reproduire dans son laboratoire - qui fait de tout autre nourriture un bien pâle ersatz. Mais m'abreuver au cou de cette fille n'a rien d'érotique - c'est dégoûtant. Avec l'horrible

impression d'être en train d'avaler, et en une seule gorgée, l'équivalent liquide de la douleur physique et de la lassitude mentale qui me tenaillent, je bois le sang de cette fille comme si sa vie était une récompense pour tous les êtres malfaisants que j'ai été forcée d'éliminer.

Mais la soif trouble même mon sens du bien et du mal. Ma vaste expérience, pour une fois, me fait défaut, et je sens soudain que Ray me secoue en me disant de lâcher la fille. Ouvrant les yeux, j'aperçois son compagnon, endormi sur le sable à une centaine de mètres de nous, qui se remet paresseusement de sa rencontre imprévue avec deux créatures des ténèbres. Il se réveillera avec un bon mal de crâne, rien de plus. Par contre, la fille dans mes bras, c'est une autre histoire : exsangue, plus froide que le sable de la plage, elle râle, et son cœur bat de plus en plus faiblement. M'accroupissant, je la couche sur le dos, et Ray s'agenouille en face de moi. Il secoue la tête. La culpabilité que je ressens soudain est un dessert au goût bien amer.

— Je n'ai pas fait exprès, dis-je. Je me suis laissée emporter.

— Elle va s'en sortir ? me demande Ray.

Plaçant la main sur sa poitrine, ce que je sens de son pouls m'en dit plus long qu'aucune unité de soins intensifs, même bourrée des moyens techniques de réanimation les plus modernes. Et c'est là que je me rends compte que la fille a un problème cardiaque – l'aorte droite est touchée, peut-être à cause d'une maladie infantile. Je ne l'ai donc pas saignée à blanc, mais j'ai prélevé plus de sang que je n'aurais dû, et la combinaison de sa faiblesse anatomique et de mon avidité font qu'elle n'en a plus pour longtemps.

— Ça s'annonce mal, dis-je.

Ray lui prend la main, un geste qu'il n'a pas fait avec moi depuis plus d'un mois.

— Tu ne peux vraiment rien faire pour elle ? me supplie-t-il d'une voix angoissée.

Je suis impuissante.

— Faire quoi ? Je ne peux pas remettre dans ses veines le sang que je lui ai pris. C'est trop tard – tirons-nous d'ici.

— Non ! On ne peut pas la laisser comme ça. Sers-toi de ton pouvoir. Sauve-la, tu m'as bien sauvé, moi.

Je ferme les yeux une seconde.

— Je t'ai sauvé en faisant de toi un vampire, mais elle, je ne peux pas la transformer.

— Mais elle va mourir.

Je le regarde.

— Tous ceux qui naissent doivent mourir un jour.

Ray refuse d'admettre la situation.

— Il faut qu'on l'emmène à l'hôpital. (Il fait mine de la soulever.) Ils lui feront une transfusion, et elle s'en sortira peut-être.

Je l'arrête, retirant gentiment, lentement, ses mains du corps de la fille. Croisant les bras de ma victime sur sa poitrine, j'écoute son cœur qui s'affole. Mais je garde un œil sur mon amant, guettant la haine sur son visage, ou une expression indiquant qu'il a compris que la créature avec laquelle il va passer le reste de l'éternité est une sorcière. Mais Ray a seulement l'air triste, très triste, et d'une certaine façon, pour moi, c'est encore pire.

— Elle va mourir, lui dis-je. Inutile de la transporter dans un hôpital, elle ne le supporterait pas. Je n'ai pas remarqué qu'elle avait le cœur malade, et j'avais tellement besoin de reprendre des forces – je suis allée trop loin, ça peut arriver, je ne suis pas parfaite. On ne m'a pas créée ainsi. Mais si ça peut te consoler, je suis vraiment navrée qu'elle meure. Si je pouvais la ramener à la vie, je le ferais, mais Krishna ne m'a pas donné ce don. (Et j'ajoute :) Je tue, c'est tout.

Pendant une brève minute, Ray écoute la fille respirer, puis elle râle doucement, et semble s'étrangler, arquant le dos au-dessus du sable. Puis plus rien. Je me relève et je prends Ray par la main en silence, pour le ramener à la voiture. Il y a déjà longtemps, j'ai appris que la mort ne se discute pas. Ce serait comme parler des ténèbres : les deux sujets sèment la confusion dans les esprits – surtout dans les nôtres, qui sommes destinés à vivre dans une nuit éternelle. Tous ceux qui naissent doivent mourir un jour, me dis-je en me rappelant les mots de Krishna. Tous ceux qui meurent renaîtront un jour. Dans sa profonde

sagesse, il a prononcé les mots qui consolent ceux qui ont vu le jour dans Kali Yuga, l'ère dans laquelle nous vivons à présent, l'âge sombre. C'est étrange : alors que nous remontons en voiture pour repartir, je n'arrive plus à me souvenir de ses yeux, de leur couleur exacte. Le ciel est brumeux. Les étoiles, la lune – encore invisibles. Etre jeune, je ne sais pas ce que ça signifie. Tout est sombre, vraiment.

CHAPITRE VII

Quand j'ai rencontré le détective privé Michael Riley, le père de Ray, il m'a parlé de mon ancienne résidence. Il essayait de m'impressionner en me montrant qu'il était parfaitement au courant de mon train de vie.

« Avant de vous installer à Mayfair, vous avez habité à Los Angeles – à Beverly Hills, pour être exact – au 256 Grove Street, dans un manoir de deux mille mètres carrés, avec deux piscines, un court de tennis, un sauna, et un petit observatoire astronomique. Le tout est évalué à six millions cinq cent mille dollars, et à ce jour, vous en êtes la seule propriétaire, mademoiselle Perne. »

J'étais très impressionnée par tout ce que savait Riley, et c'est l'une des raisons principales pour lesquelles je l'ai tué. Après avoir quitté Zuma Beach, c'est à Beverly Hills que nous nous rendons. M. Riley avait oublié de mentionner le sous-sol du manoir, où je conserve un stock d'armes très sophistiquées : Uzis, lance-grenades, bazookas, fusils à lunette équipés de silencieux – des joujoux qu'on trouve sans aucun problème au marché noir, n'importe où au Moyen-Orient. Je charge la voiture en ayant l'impression d'être Rambo, qui a certainement été un vampire lors d'une précédente réincarnation. J'ai adoré la façon dont ce type brisait les vertèbres des gens. Les yeux écarquillés, Ray me regarde empiler les armes dans le coffre.

— Tu sais, me dit-il, je n'ai jamais tiré un seul coup de fusil.

Ce qui m'inquiète. Etre un vampire ne fait pas nécessairement de lui un tireur d'élite, bien qu'il puisse rapidement en devenir un avec deux ou trois leçons. Personnellement, je me suis entraînée sur toutes les armes que je possède, et je sais utiliser chacune d'elles au mieux de ses possibilités.

— Essaie simplement de ne pas te tirer dans le pied, lui dis-je.

— J’ai cru que tu allais me dire de ne pas te tirer dessus.

— Non plus, réponds-je, mal à l’aise.

La lettre de candidature d’Eddie Fender ne fait état que d’une seule adresse permanente, celle de sa mère. A mon avis, la piste est bonne. La maison de Mme Fender se trouve à six kilomètres du Coliseum, dans le quartier d’Inglewood, une banlieue de Los Angeles. A neuf heures et quart, je gare la voiture devant chez elle. Vitre baissée, ordonnant à Ray de ne pas dire un mot, j’écoute attentivement les bruits qui me parviennent de l’intérieur. A la télé, La roue de la fortune ; une femme âgée, dans un rocking-chair, lit un magazine. Elle tousse un peu, sans doute à cause de ses poumons malades. L’une des fenêtres de la façade est entrouverte. Les pièces sont humides et poussiéreuses, et l’air sent la maladie et les serpents humains. Un vampire est récemment passé dans la maison, mais il n’est plus là. Maintenant, je suis absolument certaine de l’identité du monstre que je pourchasse.

Je chuchote à l’oreille de Ray :

— Il était ici il y a moins de deux heures.

— Il est dans le coin ?

— Non, mais il est possible qu’il revienne très vite. Il est deux fois plus rapide que moi, au moins. Je vais parler à la femme, seule, et je veux que tu gares la voiture plus loin dans la rue. Si tu vois que quelqu’un approche de la maison, n’essaie pas de me prévenir, et va-t’en. S’il vient, je le sentirai, et je m’occuperai de lui. Tu as compris ?

Ray est amusé.

— Je suis dans l’armée ? Il faut que j’obéisse à tes ordres ?

Je lui prends la main.

— Sérieusement, Ray. Dans une situation comme celle-ci, tu ne peux pas m’aider, au contraire : tu ne peux que me faire du mal.

Je lâche sa main pour glisser dans la poche de ma veste un petit revolver.

— Il me suffit de lui coller une ou deux balles dans la tête, et il ne créera plus aucun vampire. Ensuite, nous partirons à la recherche des autres, et ce sera du gâteau.

— Tu aimes les gâteaux, Sita ?

Je suis obligée de sourire.

— Oui, bien sûr. Surtout avec une boule de glace à la vanille.

— Tu ne m’as jamais dit quelle était la date de ton anniversaire. Tu la connais ?

— Oui.

Je me penche vers lui et je l’embrasse.

— C’est le jour où je t’ai rencontré. Ce jour-là, je suis née une seconde fois.

Il me rend mon baiser, et comme je m’apprête à partir, il me retient par le bras.

— Tu sais, je ne te blâme pas.

Bien que je ne le croie pas tout à fait, je hoche la tête.

— Je sais.

Quelques instants après que j’ai frappé à la porte, une femme vient ouvrir, et reste derrière la moustiquaire. Elle a les cheveux blancs, et son visage est ravagé. Ses mains sont déformées par l’arthrite, et ses doigts crochus ressemblent aux griffes d’un rat particulièrement affamé. Ses yeux d’un gris terne donnent l’impression qu’elle a passé des siècles devant son poste de télé noir et blanc. Ils n’expriment rien, sauf, peut-être, un certain cynisme non dépourvu de mépris. Son peignoir est couvert de traces de graisse et de taches de sang, dont certaines paraissent récentes. Sur son cou, des marques rouges, récentes.

Le fils s’est nourri du sang de la mère.

Je me hâte de sourire à la vieille femme.

— Madame Fender ? Bonjour. Je me présente : Kathy Gibson, une amie de votre fils. Il est là ?

Ma beauté, mon aisance la perturbent visiblement, et je frémis en pensant aux femmes qu’Eddie ramène d’habitude chez sa mère.

— Non. Il est de garde au cimetière, et il rentrera tard. (Elle s’interrompt et me jauge d’un air réprobateur.) Vous pouvez répéter votre nom ?

— Kathy. (Je prends une voix douce et un ton aimable, étrangement persuasif.) Excusez-moi de passer chez vous aussi tard, j’espère que je ne vous dérange pas.

Elle hausse les épaules.

— J'étais en train de regarder la télé. Comment se fait-il qu'Eddie ne m'ait jamais parlé de vous ?

Je soutiens son regard.

— Nous nous sommes rencontrés il y a seulement quelques jours. C'est mon frère qui nous a présentés. (Et j'ajoute :) Il travaille avec Eddie.

— A la clinique ?

Elle essaie de tendre un piège. Fronçant les sourcils, je m'étonne :

— Eddie ne travaille pas dans une clinique.

La femme se détend un peu.

— A l'entrepôt ?

— Oui, à l'entrepôt.

Mon sourire se fait encore plus chaleureux, et mon regard, plus pénétrant. Cette femme est mentalement déséquilibrée, et elle cache de nombreuses perversions secrètes. Mes yeux insistants ne la décontenancent pas. Elle aime les jeunes femmes, je le pressens, et même les petites filles. Je me demande s'il y a un M. Fender...

— Je peux entrer ?

— Pardon ? me répond-elle.

— Il faut que je passe un coup de fil, je peux utiliser votre téléphone ? (Et j'ajoute :) Ne vous inquiétez pas, je ne mords pas.

J'ai fait vibrer la bonne corde. Apparemment, elle aime qu'on la morde. Le fils boit le sang de la mère avec son consentement. Même moi, qui suis pourtant dépourvue de toute moralité, je n'ai jamais entretenu de relations incestueuses. Evidemment, nous ne parlons pas ici d'inceste au sens littéral du terme. Elle ouvre la moustiquaire qui sert d'écran devant la porte d'entrée.

— Je vous en prie, entrez, dit-elle. A qui devez-vous téléphoner ?

— A mon frère.

— Oh.

Tous les sens en alerte, je pénètre dans la maison. Eddie a dormi chez lui récemment. Sa mère le laisse sans doute dormir toute la journée sans s'étonner de son aversion pour le soleil.

Heureusement, ma propre résistance à la lumière du jour me donne un avantage certain sur cette créature. Même Yaksha, soumis aux rayons du soleil, et pourtant mille fois plus puissant que moi, n'était pas aussi à l'aise que moi. Mentalement, je prie pour qu'Eddie soit incapable de sortir pendant la journée sans porter de lunettes fortement teintées, comme Ray. Tous mes sens sont occupés à étudier l'intérieur de la maison, mais mon ouïe reste consciente de ce qui se passe au dehors. Pas question de me laisser surprendre comme l'autre fois. Mme Fender me conduit au téléphone installé près de son rocking-chair. En partie dissimulé par un torchon sale, j'aperçois le magazine qu'elle était en train de lire – un vieux numéro de Mad Magazine. Curieusement, il se trouve que moi aussi, j'aime bien cette revue humoristique !

Après avoir composé un numéro bidon, je commence à parler à un interlocuteur imaginaire. Je suis chez Eddie, il n'est pas là, et je serai un peu en retard, d'accord, salut. Je raccroche le combiné et je me tourne vers la vieille dame.

— Eddie vous a appelée, ce soir ?

— Non, réplique-t-elle. Pourquoi m'aurait-il téléphoné ? Il n'est parti que depuis deux heures.

Je fais un pas dans sa direction.

— Personne n'a appelé ?

— Non.

Elle ment. Elle a eu un coup de fil du FBI, probablement donné par Joël en personne. Mais ni Joël ni aucun autre visiteur n'est venu ici récemment. Je l'aurais senti, dans le cas contraire. Pourtant, ce calme ne va pas durer : les autorités vont forcément s'intéresser à cette maison, tôt ou tard, bien que cette certitude ne soit pas aussi déterminante qu'il y paraisse. Eddie n'est pas du genre à tomber facilement dans un piège, et de toute évidence, ce n'est pas ici qu'il retrouve ses congénères. La clé de tout ça, c'est l'entrepôt, dont il me faut l'adresse. Me rapprochant encore de la vieille femme, je la force à reculer jusqu'au paravent qui sépare le pauvre salon du désordre de la cuisine. Mes yeux la dominent entièrement, et elle ne voit plus qu'eux. L'heure n'est pas à la subtilité. Une sensation de peur l'envahit, à laquelle se mêle une certaine admiration. Même si

elle est bizarre, elle n'a pas beaucoup de volonté. Trente centimètres seulement nous séparent.

Je commence à lui parler d'une voix très douce.

— Je vais aller rendre visite à Eddie, et il faut que vous m'indiquiez le meilleur itinéraire pour me rendre d'ici jusqu'à l'entrepôt.

— Suivez Hawthorne Boulevard jusqu'à Washington Street, récitez-elle sur un ton monocorde. Ensuite, tournez à droite et allez jusqu'à Winston Street. (Clignant des yeux, elle se met à tousser.) C'est là.

Je presse alors mon visage contre le sien, de façon à lui faire respirer mon odeur, ce qui devrait la rendre plus réceptive à mes suggestions.

— Vous ne souviendrez pas de ma visite. Kathy Gibson n'existe pas, et vous n'avez jamais vu de jolie blonde dans ce salon. Personne n'est venu ici. Le FBI ne vous a jamais téléphoné, mais si leurs services vous rappelaient, dites-leur que vous n'avez pas de nouvelles de votre fils depuis très longtemps. (Je place la paume de ma main sur le front de la femme, et lui chuchote à l'oreille :) Vous avez compris ?

Hagarde, elle fixe un point devant elle.

— Oui.

— Bien.

Mes lèvres frôlent son cou, mais je me garde bien de mordre. Par contre, si Eddie continue à m'énervier, je jure que j'étranglerai sa mère devant lui.

— Au revoir, madame Fender.

Comme je m'apprête à sortir de la maison, je remarque un courant d'air froid provenant des pièces du fond, et sens aussi la vibration d'un moteur électrique et une légère odeur de produit réfrigérant. À côté de l'une des chambres, j'aperçois un gros congélateur, et j'ai soudain envie de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Mais j'ai implanté mes ordres dans l'esprit de la mère d'Eddie, et le fait de me revoir risquerait de détruire l'illusion fragile que j'ai créée en elle. Et puisque j'ai l'adresse de l'entrepôt, ma priorité, c'est de retrouver Eddie. S'il le faut, je reviendrai ici, plus tard, et je fouillerai le reste de la maison.

CHAPITRE VIII

— Parle-moi de Rama, ton mari, me demande Ray tandis que nous roulons vers l'entrepôt.

— Et aussi de ta fille, Lalita.

La question me surprend.

— C'était il y a si longtemps.

— Mais tu te souviens de tout ?

— Oui.

Je garde le silence un moment.

— J'avais presque vingt ans quand nous nous sommes rencontrés. Trois ou quatre fois par an, des colporteurs passaient dans cette région de l'Inde qu'on nomme maintenant le Rajasthan. Nous vivions entre le désert et la jungle, et les colporteurs nous vendaient des chapeaux pour nous protéger du soleil, ou des décoctions de plantes pour chasser les insectes et les parasites. Rama était le fils de l'un de ces marchands, et la première fois que je l'ai vu, c'était près de la rivière qui coulait près du village. Il était en train d'apprendre à un petit garçon à faire voler son cerf-volant. A l'époque, nous avions déjà des cerfs-volants : c'est nous qui les avons inventés, pas les Chinois. (Je secoue la tête.) Dès que je l'ai vu, j'ai su.

Après ce qui s'est passé sur la plage, et anxieux de mieux connaître mon côté humain, Ray comprend ce que je veux dire, mais il insiste.

— Tu savais quoi ?

— Que je l'aimais. Que nous étions faits l'un pour l'autre. (A l'évocation de ce souvenir, je souris.) On lui avait donné le nom de l'une des incarnations du dieu Vishnou – un avatar, le huitième. Le dieu Rama était marié à la déesse Sita. Krishna, lui, prétendait être le neuvième avatar. Depuis ma naissance, j'adorais Vishnou, et c'est peut-être pour cette raison que j'ai rencontré Krishna. Quoi qu'il en soit, le nom de Rama et le mien allaient très bien ensemble. Il était peut-être écrit que nous

devions nous unir. Rama avait beaucoup de points communs avec toi. Il était calme, enclin à la méditation. (Je lui lance un bref regard.) Il avait même tes yeux.

— Les mêmes yeux ?

— Pas le même regard, mais la même couleur. Tu comprends ?

— Oui. Parle-moi de Lalita.

— Lalita est l'un des noms de la déesse Sita, qui signifie Celle qui joue. A peine sortie de mon ventre, elle a commencé à faire des siennes : elle avait tout juste dix mois quand elle a réussi à sortir de son berceau, pour partir à quatre pattes jusqu'à la rivière. (Je m'esclaffe.) Une fois, je me souviens que je l'ai trouvée assise dans la barque d'un voisin, en train de jouer avec un serpent venimeux, heureusement endormi. J'ai eu une de ces peurs ! (Je pousse un profond soupir.) Tu ne m'aurais pas reconnue, en ce temps-là.

— J'aurais tant aimé te connaître à l'époque.

Il veut être gentil, mais ses mots me blessent. Mes doigts agrippent le volant.

— J'aimerais tellement de choses...

— Tu crois en la réincarnation ? me demande soudain Ray.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Simple curiosité. Tu y crois ?

Je réfléchis.

— Krishna disait que c'est une réalité. Rétrospectivement, je sais aujourd'hui qu'il a toujours dit la vérité. Mais je n'ai jamais discuté de la réincarnation avec lui. En fait, je lui parlais rarement.

— Si la réincarnation est une réalité, qu'en est-il pour nous ? Nous suivons une évolution qui nous mène vers Dieu, ou nous sommes coincés parce que nous avons peur de mourir ?

— Je me suis posé les même questions, et très souvent, mais je n'ai jamais été capable d'y répondre.

— Tu ne peux pas répondre à l'une d'elles, au moins ?

— Laquelle ? dis-je.

— Tu as peur ?

Je lui prends la main.

— Je n'ai pas peur de ma propre mort.

— Mais tu as peur de la mort des autres, et c'est pareil, non ? Si tu fais confiance à Krishna, tu dois croire que la mort n'existe pas.

— Nous parlons comme de véritables philosophes, ce soir, dis-je en me forçant à sourire.

Ray sourit à son tour.

— Ne crains rien, je n'ai pas envie de me suicider, mais je pense qu'il faut envisager le problème dans sa globalité.

Je lâche sa main, non sans l'avoir serrée de toutes mes forces.

— A mon avis, la vie pour Krishna n'était rien d'autre qu'un film qu'on projette sur un écran. En tout cas, rien ne l'impressionnait. Même quand je tenais sa compagne, Radha, entre mes griffes, il n'a jamais perdu sa sérénité.

Ray hoche la tête.

— J'envie une telle paix mentale.

— Oui, moi aussi.

Tendant le bras, il me caresse les cheveux.

— Tu crois que je suis Rama ?

Je prends une profonde inspiration, et mes yeux s'embuent.

— Je ne comprends pas, dis-je d'une voix émue.

— Tu comprends parfaitement. Je suis revenu pour toi ?

Mon visage se mouille de larmes, de larmes vieilles de cinq mille ans, et dont je me souviens si clairement. Après avoir été transformée en vampire par Yaksha, je n'ai jamais revu mon mari et ma fille. Comme je l'ai haï de m'avoir enlevée à eux... Pourtant, si je n'étais pas devenue une vampire, je n'aurais jamais rencontré Ray.

— Je ne sais pas, réponds-je en secouant la tête.

— Sita...

— Quand je t'ai rencontré, l'interromps-je, j'ai eu l'impression que Krishna lui-même m'avait conduit jusqu'à toi. (Prenant sa main, je la presse contre ma joue.) Ta peau est douce comme celle de Rama. Tu sens bon comme lui.

Il se penche vers moi et dépose un baiser sur mon oreille.

— Tu es géniale.

— Tu es merveilleux.

D'un geste, il essuie mes larmes.

— On représente toujours Krishna avec la peau bleue, et tu m’as expliqué que cette couleur est symbolique. Il est bleu comme le ciel – immense et sans limites. Mais parfois, quand nous dormons ensemble, je rêve de lui, et ses yeux sont toujours bleus, et ils brillent comme des étoiles. (Il s’interrompt un instant.) Tu as déjà fait un rêve comme celui-ci ?

Je hoche la tête.

— Raconte-moi ton rêve.

— Une autre fois, peut-être.

— D’accord. Et ton mari, il est bien mort sans avoir jamais rencontré Krishna ?

— Oui.

— Je ne peux donc pas être en train de me souvenir d’une vie antérieure ?

— Je ne sais pas. Ça m’étonnerait.

Déçu, Ray s’enfonce dans son siège, et ajoute d’un air détaché :

— Je n’ai jamais rêvé de sang, et toi ?

Moi, souvent. Cinq mille ans auparavant, Ray et moi avons peut-être eu plus de choses en commun. Et bien que je déteste mentir à ceux que j’aime, je décide de ne pas lui dire la vérité. Pourtant, je m’étais promis de ne plus mentir.

— Non, lui dis-je. Je n’ai jamais rêvé de sang.

Je gare la voiture assez loin de l’entrepôt, un bâtiment gris rectangulaire grand comme un stade de football, et aussi haut qu’un phare. Sauf qu’aucune lumière n’éclaire l’intérieur de l’entrepôt. Les murs paraissent en mauvais état : les panneaux de bois sont pourris, le plâtre est moisi, quant aux vitres, elles sont tellement poussiéreuses qu’on pourrait croire qu’elles ont été directement taillées dans du charbon. Le grillage qui entoure le bâtiment est assez haut, et surmonté de fil barbelé – une bonne longueur de fil barbelé sur lequel accrocher une jolie collection de cadavres. Les occupants de l’entrepôt sont pourtant trop malins pour faire une chose pareille, mais ils manquent quand même de discrétion : de là où nous sommes, je peux sentir l’odeur des corps putréfiés qu’ils ont entassés à l’intérieur. La police de Los Angeles et le FBI sous-estiment vraiment le nombre de crimes ultra-violents commis

récemment. La puanteur des yakshini, ces serpents sortis des profondeurs les plus sinistres de l'au-delà, monte de l'entrepôt. A mon avis, il y a une douzaine de vampires à l'intérieur. Eddie est-il présent ? Et combien de ses partenaires sont actuellement en train d'arpenter les rues ? Des chiens errants rôdent autour du bâtiment, et ils paraissent plutôt bien nourris.

— Tu as un plan ? me demande Ray ?

— Toujours.

— Je veux en faire partie.

Je hoche la tête.

— Tu sais que c'est dangereux.

— Il me suffit de me regarder dans le rétroviseur, frangine.

Je lui souris.

— L'idée, c'est de brûler cet entrepôt et tous les vampires qui s'y trouvent. Il va donc nous falloir beaucoup d'essence, et la seule façon de nous en procurer, c'est de voler un ou deux camions-citernes dans la raffinerie la plus proche.

— Avec nos belles gueules et notre sens de la repartie, ça ne devrait pas être trop difficile.

— Exactement. Le plus difficile, ce sera de placer les camions-citernes à chaque extrémité de l'entrepôt et de les faire sauter. Il faudra d'abord découper le grillage pour permettre aux camions de passer, et donc se débarrasser des chiens le plus silencieusement possible. Je crois que je peux m'en charger : je les abattraï de loin, avec l'un des fusils, muni d'un silencieux.

Ray fronce les sourcils.

— C'est absolument nécessaire ?

— Oui. L'humanité vaut bien la mort de quelques chiens. Le plus important, c'est d'attaquer dès que le soleil sera levé, et qu'ils seront tous rentrés à l'entrepôt et prêts à dormir, y compris Eddie.

— Moi aussi, à cette heure-là, j'aime bien piquer un petit somme, déclare Ray.

Je prends alors un ton grave :

— Il va te falloir affronter la lumière du jour tout en conduisant l'un des camions-citernes, et je sais que ça ne va pas être facile. Mais si tout se déroule correctement, tu pourras te mettre à l'abri tout de suite après.

Il hoche la tête en signe d'assentiment.

— Ça va passer comme une lettre à la poste.

Etudiant une dernière fois le bâtiment, je hoche la tête à mon tour.

— Ils vont tous rôtir.

Pourtant, mon assurance n'est qu'une apparence. Hier, lorsque j'ai plongé mon regard dans celui d'Eddie, il m'a donné l'impression d'être non seulement cinglé, mais également rusé, et la facilité avec laquelle nous les avons trouvés, lui et sa bande, me paraît suspecte. Le décor pour une superproduction d'horreur est désormais planté, mais je me demande qui dirige vraiment le tournage... L'histoire finira-t-elle directement à la une du Los Angeles Times, ou sous la forme d'une vidéo de plus dans la collection personnelle d'Eddie Fender ?

CHAPITRE IX

Planquée dans un coin sombre avec Ray, à quelques centaines de mètres de l'entrepôt, je charge mon fusil à lunette spécialement équipé d'un énorme silencieux. Derrière nous, deux camions-citernes, pleins à craquer. Nous n'avons même pas eu à nous déplacer jusque dans une raffinerie pour les voler : nous les avons repérés par hasard, qui se dirigeaient vers l'autoroute. Accidentellement, j'ai freiné devant l'un d'eux, et l'arrière de la voiture s'est trouvé légèrement enfoncé. Les deux chauffeurs sont descendus, et je me suis mise à hurler : « Une voiture neuve, que je viens d'acheter ! Comment avez-vous osé me rentrer dedans ! Vous allez me le payer ! »

A la suite de quoi, je leur ai fracassé la tête et j'ai piqué leurs clés, avant de les balancer au fond d'une poubelle – ils ne devraient pas tarder à se réveiller avec un bon mal de crâne. Ray m'a filé un coup de main, et nous avons ramené les camions-citernes à l'entrepôt.

Pour une fois, il a l'air de bien s'amuser – l'excitation de la chasse. Mais dès que le jour se lève, Ray est forcé de se planquer sous une couverture. Il a mal aux yeux, mais il ne se plaint pas. Ray ne se plaint jamais.

Ayant fini de charger le fusil, le coude gauche posé sur le genou, je pointe le canon de l'arme sur le gros chien noir qui se trouve à proximité : il faut non seulement que je touche l'animal en pleine tête, mais qu'en plus, je tire à travers le grillage. Une balle perdue pourrait tout faire foirer. Comme s'il avait senti ma présence, le chien se met à grogner, et je me rends alors compte qu'il bave du sang, et qu'il tremble lorsqu'un rayon de soleil frappe ses yeux. Encore une surprise d'Eddie Fender...

Une heure avant le lever du soleil, Eddie est rentré, accompagné d'une douzaine d'individus. Il y a maintenant à l'intérieur de l'entrepôt vingt et un vampires mâles, tous costauds et bien bâtis. Avec eux, deux couples de race blanche,

visiblement terrifiés - le petit déjeuner – qui n'ont cessé de hurler qu'une fois la gorge tranchée. Pendant ce temps, Ray faisait les cent pas, me pressant d'attaquer immédiatement.

Mais j'ai refusé de risquer le salut de la race humaine pour quatre misérables vies.

— J'en suis presque à préférer que tu tires sur les gens, grommelle-t-il, caché sous la couverture orange et sale donnée par un clochard à qui j'ai offert cinq cents dollars pour qu'il quitte les lieux.

Bien que nous soyons à l'ombre d'un mur de briques, le front de Ray est luisant de sueur, et il ne cesse de cligner des yeux. Ceux-ci sont injectés de sang, comme si on lui avait jeté de l'essence au visage.

— Si ça peut te consoler, dis-je, ces chiens sont pires que s'ils avaient la rage.

— Que veux-tu dire ?

— Il leur a donné son sang.

— Non... Des chiens vampires ?

— Ça pourrait être pire. Imagine des poissons vampires qui infesteraient les océans. Il serait pratiquement impossible de tous les éliminer.

Ray se force à rire.

— Au fait, quand tout ça sera fini, on ira pêcher ?

— Bien sûr. Nous irons pêcher le saumon dans les torrents de Nouvelle-Angleterre. Et j'ai le plaisir de t'apprendre que tu n'auras pas besoin de canne à pêche.

— Peut-être que j'en prendrai une quand même. Mon père m'emmenait souvent pêcher avec lui.

— Mon père aussi.

C'est vrai. Avant que Yaksha ne le tue. Yaksha – où peut bien être son corps ? Et dans quel état est-il ? Le doute me ronge, mais je me ressaisis. Concentrant mon esprit sur le premier chien, je chuchote à Ray :

— Je vais éliminer les chiens le plus vite possible. Evite de me parler pendant quelques minutes.

— D'accord.

A travers le viseur, je fixe l'œil cruel du chien, et j'appuie sur la détente, provoquant un ssshhhs discret. Bien que j'utilise

un petit calibre, la tête du chien explose, et il s'affaisse sans un bruit. Les autres ne remarquent rien, mais je sais qu'ils ne vont pas tarder à sentir l'odeur du sang, et il se peut qu'ayant été infectés par Eddie, ils deviennent complètement fous. Mais je n'ai pas l'intention de leur laisser le temps de réagir : passant d'un animal à l'autre, j'abats les neuf chiens en moins d'une minute. Posant le fusil, j'attrape la paire de pinces coupantes.

— Attends-moi ici, dis-je à Ray. Et tiens-toi prêt à partir dès que je serai de retour. Si tout se déroule comme prévu, nous quitterons cet entrepôt dans dix minutes.

Pieds nus, je me dirige en silence vers le grillage. La chance est toujours avec nous : il est tôt, et la rue est déserte. Nous sommes dans une zone industrielle, un quartier défavorisé non loin du Coliseum, qui se trouve à deux kilomètres à peine. Si mon intention était de détruire l'entrepôt avec les camions-citernes et de nous enfuir ensuite, je n'aurais pas besoin de découper le grillage, mais j'ai décidé de procéder différemment, pour deux raisons. La première, c'est que j'ai peur que Ray soit trop faible et se fasse tuer, et la seconde, c'est parce que je crois qu'il est possible de se débarrasser de la totalité des vampires. Mon odorat m'a indiqué que l'entrepôt servait autrefois à stocker divers matériaux plastiques, et qu'il reste encore à l'intérieur un grand nombre de panneaux en polystyrène. Le polystyrène est très facilement inflammable. Nous allons donc garer les camions-citernes à chaque extrémité de l'entrepôt, allumer les mèches reliées aux explosifs que j'ai pris à Los Angeles, et partir en courant nous mettre à l'abri. Les vampires vont se trouver prisonniers de deux vagues de flammes. Derrière l'entrepôt, il y a un grand mur en briques, appartenant à un autre bâtiment abandonné. L'incendie se propagera jusqu'à ce mur, empêchant ainsi toute sortie par l'arrière. Et si, par hasard, quelqu'un réussissait à sortir de cet enfer, je l'attendrais derrière le grillage, prête à l'abattre comme j'ai abattu les chiens. A mon avis, ce plan est bon, et tout devrait fonctionner comme prévu.

Pourtant, je suis inquiète.

A genoux devant le grillage, je me hâte de pratiquer une ouverture, guettant l'apparition éventuelle d'un gardien, ou un

quelconque mouvement à l'intérieur du bâtiment. Tout paraît calme. Les vampires qu'Eddie a créés sont forcément sensibles au soleil, et ne montent plus la garde quand le jour est levé. Eddie fait peut-être trop confiance à ses nouveaux pouvoirs – c'est ce que j'espère. La pince cliquette allègrement, et je suis bientôt en mesure de coucher une bonne portion de grillage sur le goudron défoncé de la chaussée. En moins de cinq minutes, j'ai pratiqué une ouverture suffisamment grande pour laisser passer les deux camions-citernes. Je retourne auprès de Ray. Recroquevillé sous sa couverture, il me lance un regard fiévreux.

— J'aurais préféré qu'il pleuve, bredouille-t-il.

Je hoche la tête.

— Une éclipse totale de soleil, ce serait encore mieux. (Je lui tends la main.) Prêt ?

Lentement, il se lève, la couverture enroulée autour de la tête, et il examine de loin mon petit bricolage.

— Ils sont tous endormis ? me demande-t-il.

— On dirait.

— Tu es sûre qu'Eddie est à l'intérieur ?

— Je l'ai vu entrer, et je ne l'ai pas vu ressortir. Mais il a pu passer par-derrière. (Je hausse les épaules.) Nous n'aurons jamais une occasion aussi bonne que celle-ci. Il faut attaquer maintenant, et frapper fort.

Il acquiesce.

— D'accord.

Il se dirige en boitant vers l'un des camions-citernes, et je l'aide à grimper sur le siège du conducteur.

— Tu sais, Sita, pour de tels engins, je n'ai pas de permis de conduire. Nous sommes en train de contrevenir à la loi.

— Il y a des lois humaines, et il y a la loi de Dieu. Nous ne sommes peut-être pas les créatures les plus sympathiques du monde, mais nous faisons de notre mieux.

Le visage ruisselant de sueur, les joues rouges, il m'observe d'un air grave.

— C'est vrai ? Nous pouvons donc donner quelque chose de bien à cette planète ?

Je le prends dans mes bras.

— Si nous réussissons à éliminer Eddie et sa bande, notre existence sera amplement justifiée. (Et j'ajoute, déposant un baiser sur sa joue :) Je suis désolée d'avoir tué la fille.

Ray m'entoure de ses bras.

— Ce n'était pas de ta faute.

— Je suis désolée d'avoir tué ton père.

— Sita... (Il s'écarte un peu pour mieux me regarder.) Tu as cinq mille ans. Ton histoire est trop longue. Il faut que tu apprennes à vivre dans le présent.

Je lui souris, avec l'impression d'être une petite fille capricieuse. C'est une sensation plutôt agréable : malgré tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai vu, le plus sage de nous deux, c'est lui. Je tends la main vers lui pour repousser la mèche de cheveux qui retombe sur ses yeux, et j'ai soudain envie de le couvrir de baisers. Je lui chuchote à l'oreille :

— Tu me rappelles Rama. Je suis sûre que tu es Rama. Ray, jure-moi que nous resterons toujours ensemble. Moi, je te le jure.

Comme il ne répond pas tout de suite, je recule d'un pas et je le regarde. Il a lâché la couverture et il est en train de fixer le soleil. Nous sommes à l'ombre et il ne le regarde donc pas directement, mais je me dis que ce simple geste doit redoubler ses souffrances.

— Le ciel est si bleu, dit-il pensivement. Si vaste. (Il se tourne vers moi et se met à rire doucement.) Nous sommes comme ces poissons vampires, perdus dans cet océan.

Je ne comprends plus.

— Ray ?

— Je pensais à Krishna, c'est tout. (Il serre ma main dans la sienne.) Je jure que notre amour survivra. (Il jette un coup d'œil en direction de l'entrepôt.) Tu veux que je place le camion-citerne sur la gauche de l'entrepôt ?

— Oui. Suis-moi, et laisse ta portière légèrement entrouverte. Ne la fais surtout pas claquer. Arrête le moteur dès que tu auras franchi le grillage, et gare-toi aussi près que possible du bâtiment. Ne referme pas la portière en sortant du camion. Dès que tu peux, allume la mèche et cours. J'entendrai le bruit du cordon qui se consume et j'allumerai l'autre mèche

de mon côté. S'ils essaient de s'échapper, je les abattraï. Nous nous retrouverons ici quand ce sera fait. Et ensuite, nous partirons à la pêche.

Je m'interromps. J'ai envie d'ajouter quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

— Sois prudent, Ray.

— Toi aussi, Sita. (Il pose la main sur sa poitrine.) Je t'aime.

Je pose moi aussi la main sur mon cœur. La douleur est de retour, et j'ai du mal à respirer.

C'est peut-être un signe que Dieu m'envoie.

— Je t'aime, dis-je.

Au volant des camions-citernes, le mien en tête, nous nous dirigeons vers l'entrepôt. L'ouverture que j'ai pratiquée dans le grillage est assez grande, et nous passons sans problème. En passant dessus, la roue avant du camion aplatit la tête du cadavre d'un chien. Je coupe le moteur et le poids du véhicule l'entraîne vers l'arrière de l'entrepôt. La manœuvre que je dois accomplir est plus compliquée que celle de Ray, et c'est pour cette raison que je me la suis réservée. Je dois contourner le bâtiment plutôt qu'avancer tout droit, mais il y a peu de machines humaines que je ne maîtrise pas, et au cours des années, j'ai bu le sang de tant de chauffeurs-routiers que je possède à présent parfaitement leurs techniques de pilotage. Sans heurts, je gare le camion-citerne et je descends de la cabine. La citerne se trouve à moins d'un mètre cinquante du mur de l'entrepôt. Du coin de l'œil, j'aperçois le fourgon d'un marchand de glace arrêté plus loin dans la rue.

Mais tout est calme, et silencieux. Même pour mon ouïe exercée.

De l'autre côté du bâtiment, le camion-citerne de Ray s'est immobilisé. Je l'entends qui sort de la cabine pour se diriger vers l'arrière de la citerne, où j'ai installé la mèche. Mais il s'arrête soudain, et je n'entends pas le bruit caractéristique de la mèche qui s'enflamme. Comptant mentalement les battements de mon propre cœur, j'attends qu'il s'acquitte de sa tâche.

Rien. La mèche n'est toujours pas allumée.

Mon cœur bat plus vite.

Le fusil sur l'épaule, je me dirige vers l'arrière de mon camion-citerne, en direction de Ray. Il se passe quelque chose, j'en ai peur. Impossible de faire sauter la citerne dans ces conditions. Je ne peux pas non plus la faire exploser à distance – du moins difficilement. Une balle risquerait de ne pas suffire. Mais je ne peux pas savoir ce qu'a Ray sans m'éloigner de la citerne. Encore une fois, la situation est paradoxale – ma vie tout entière n'est qu'un paradoxe. Après un instant de réflexion, je décide de dévisser le capuchon situé à l'arrière. Un flot d'essence jaillit. L'entrepôt étant bâti sur un plan incliné, le côté où je me trouve est plus haut. Je fais le tour du bâtiment, et le liquide volatil m'accompagne, trempant mes pieds nus. L'odeur va forcément alerter les occupants de l'entrepôt, mais je n'ai pas le choix. Me précédant, l'essence coule à présent vers le second camion-citerne. Nos deux bombes vont bientôt n'en faire plus qu'une.

Je vois maintenant l'autre camion, mais Ray reste invisible. Marchant lentement, le fusil à la main, prête à tirer, j'ai l'oreille aux aguets. A l'intérieur de l'entrepôt, tout est silencieux : les vingt et un vampires dorment paisiblement, le ventre plein. Mais il y a quelqu'un derrière le camion-citerne de Ray. Peut-être même deux personnes.

Deux vampires, peut-être.

Je les entends respirer. L'un est calme, serein. L'autre semble s'étouffer et lutter, comme s'il avait une main plaquée sur la bouche. En un éclair, je comprends ce qui se passe : Eddie nous guettait, et il a pris Ray en otage. Debout sur la marche qui se trouve à l'extérieur de la cabine, il a immobilisé Ray sur le siège du passager, et il m'attend. J'ai commis l'erreur que je m'étais juré d'éviter : j'ai sous-estimé un ennemi.

C'était un piège. Eddie voulait me coincer.

Je refuse de céder à la panique. Tout n'est peut-être pas perdu. Au fil des siècles, mon ouïe s'est développée, et même si Eddie est plus fort que moi, ses sens n'égaleront peut-être pas les miens. Peut-être qu'il ne sait pas que je sais qu'il est là. L'effet de surprise peut encore jouer en ma faveur.

Cette fois encore, je réfléchis très vite : je peux le surprendre par la gauche ou par la droite. Je peux aussi passer par-dessus

la cabine, ce qui me semble être la solution la plus dangereuse, et donc celle à laquelle Eddie s'attend le moins. J'opte pour cette stratégie, et je décide que je ne vais pas sauter du toit de la cabine, mais voler carrément par-dessus. Empoignant mon arme, je prends quelques foulées d'élan, et je bondis à la manière des champions de saut en longueur. M'envolant au-dessus de la cabine, je pivote sur moi-même et je pointe le canon du fusil vers l'endroit où, selon mes calculs, se trouve Eddie. Mais alors que je m'apprête à atterrir de l'autre côté du camion-citerne, je m'aperçois qu'il n'y a personne.

Incroyable...

Cette disparition m'étonne tellement que je manque perdre l'équilibre en touchant terre, et qu'il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Et » Eddie profite de mon désarroi pour apparaître, poussant Ray devant lui, ses mains osseuses autour du cou de mon amoureux. La vitesse d'Eddie m'épate : pendant que je bondissais par-dessus le camion-citerne, il a réussi à se mettre hors de ma portée. Ce ne sont pas seulement ses réflexes supérieurement rapides qui me choquent, mais sa capacité à anticiper chacun de mes gestes. Il lit en moi comme dans un livre. Mais est-ce si étonnant ? Après tout, nous sommes tous deux des prédateurs. Il secoue violemment Ray, histoire de me faire comprendre qu'il le tient à sa merci. Ray, pour sa part, semble très calme : il est convaincu que je vais le sauver. J'aimerais en être aussi certaine...

Eddie est radieux.

— Salut, Sita. Comme on se retrouve !

S'il connaît mon nom, c'est que Yaksha est vivant. Pourtant, bien que nous ayons été des ennemis jurés, je refuse de penser que Yaksha m'a trahie. Gardant mon arme pointée sur lui, je tourne autour d'Eddie tout en observant son visage. Il a l'air plus fatigué que l'autre nuit, moins vif. Les six balles qu'il a reçues ont probablement affecté sa résistance. Son regard est toujours aussi effrayant. Quelle mère et quelle éducation a-t-il eues pour devenir un homme qui prend plaisir à regarder des gens se faire torturer ? Il a dû se sentir terriblement rejeté, et passer la plupart de ses nuits solitaires à imaginer ce qu'il ferait s'il avait des pouvoirs illimités. Et ces pouvoirs lui sont tombés

dessus, comme un cadeau de Dieu. Dans ses yeux brille une lueur de fanatisme. Il est convaincu qu'il a une mission sacrée à accomplir, et il s'est attribué le rôle principal. Cette idée me dérange encore plus : un prophète est plus dangereux qu'un criminel, dont les besoins sont simples. Un prophète, au contraire – les faux prophètes, s'entend – réclame une attention de tous les instants. Eddie n'a pas encore tué Ray parce qu'il a envie de jouer avec nous. Très bien, Eddie, comme tu voudras : je connais justement beaucoup de jeux.

Le soleil gêne Eddie, mais il se contente de cligner des yeux.

— Salut, Eddie, dis-je aimablement. Tu as l'air en grande forme.

— Merci. On dirait que tu t'es bien rétablie, toi aussi. Félicitations pour m'avoir trouvé si rapidement, je pensais qu'il te faudrait au moins une semaine pour localiser l'entrepôt. Comment as-tu retrouvé ma trace ?

Il a une voix bizarre – à la fois douce et rauque, persuasive et répugnante en même temps – mais j'ai l'impression qu'il est sensible à mon amabilité. Pas question de lui tirer dessus tant qu'il se sert de Ray comme d'un bouclier : à aucun moment il n'expose une partie de son propre corps.

Il savait que j'étais dans le coin, puisqu'il nous a tendu un piège, mais sa question prouve qu'il ne sait pas que je suis allée chez sa mère ni que j'ai enquêté sur son passé.

— Tu as laissé une seule piste derrière toi, dis-je doucement. Et je me suis contentée de suivre les petits cailloux rouges.

Ma réponse l'amuse. Et l'énerve. Ce type est bourré de contradictions. Il secoue violemment Ray, qui gémit.

— Réponds à ma question, m'ordonne-t-il.

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

Je continue à tourner autour d'Eddie, gardant une distance de trois mètres entre lui et moi. Jusqu'ici, je n'ai décelé aucune présence dans l'entrepôt : à mon avis, il n'a pas de complice susceptible de venir l'aider. L'essence qui s'écoule de la citerne commence à former une mare non loin de nous. Une fois de plus, je m'efforce d'exercer sur lui une influence mentale, mais il résiste.

— J'épargnerai la vie de ton ami, dit Eddie.

— Voilà ce que je te propose : tu lâches mon ami, et je répondrai à toutes tes questions. Je déposerai même mon beau fusil tout neuf.

— Pose d'abord ton arme, et j'examinerai ensuite ta proposition, réplique Eddie.

Je n'arrive pas à lui imposer ma volonté, mais je continue d'essayer.

— Nous ne nous faisons pas confiance, c'est clair. Ça peut durer longtemps, mais ce n'est pas ce que nous voulons. En échange de la libération de mon ami, je vais t'offrir quelque chose : tu n'es devenu un vampire que très récemment, et moi, je suis très vieille. Je pourrais t'apprendre beaucoup de façons secrètes de te servir de tes nouveaux pouvoirs. Tout seul, il te faudrait des siècles pour les découvrir. Pour devenir enfin ce que tu désires, tu as besoin de moi.

— Mais comment puis-je être certain que tu me donneras tous ces secrets ? Comment être sûr que tu ne vas pas ouvrir le feu sur moi dès que ton ami sera libre ?

— J'ai besoin de toi. (Je lui mens effrontément, mais de façon très convaincante.) Ton sang est plus puissant que le mien. Passons un contrat : ton pouvoir contre mes secrets.

Eddie réfléchit.

— Donne-moi un exemple de tes secrets.

— Tu l'as devant toi en ce moment même : je suis ici, et tu ne sais pas comment j'ai fait pour te retrouver aussi vite. Je peux te révéler ce secret, et bien d'autres, si tu libères mon ami.

— Tu as une voix très intéressante.

— Merci.

Le ton d'Eddie se durcit.

— C'est encore un de tes secrets ? C'est un moyen de manipuler les gens ?

Sa question m'épate. Décidément, rien ne lui échappe, et dans ces conditions, il n'a pas l'intention de relâcher Ray, parce qu'il doit savoir que je le tuerai tout de suite après. Je choisis une alternative beaucoup plus dangereuse.

— Je manipule les mortels comme des marionnettes, mais c'est plus difficile avec les vampires, quand ils sont puissants. Je peux te montrer comment contrôler les faibles, comme la

plupart de tes compagnons. Tu sais, Eddie, plus tu en crées, et plus ils en créent à leur tour, amoindrisant ainsi le contrôle que tu exerces sur eux.

— Je ne te crois pas.

— Tu as tort. Ecoute-moi, Eddie, ne laisse pas passer cette occasion, tu risquerais de le regretter, et de mourir. Tu es si jeune, tu te sens si puissant... Pourtant, tu as commis une grave erreur en m'affrontant sans être armé. Je peux tirer de nombreuses fois sans avoir besoin de recharger cette arme, et ton organisme ne le supportera pas. Si tu tues mon ami, je te tue, c'est aussi simple que ça.

Eddie n'est pas du tout impressionné.

— Tu connais peut-être des tas de secrets, mais c'est toi qui a commis une erreur grossière : ce jeune homme a beaucoup d'importance pour toi, et j'ai sa vie entre mes mains. Si tu ne poses pas ton arme, je le tue. (Ses mains serrent le cou de Ray, et celui-ci ne peut plus respirer.) Pose ton arme immédiatement.

— Comment oses-tu me menacer, minable ? (Je pointe le canon du fusil sur la poitrine de Ray.) Relâche-le.

La détermination d'Eddie reste inchangée.

— On jouait déjà au poker quand tu étais jeune ? Ça m'étonnerait. Tu ne sais pas bluffer. Je te répète de poser ton arme. Ton ami manque d'air.

— Si tu ne fais pas exactement ce que je dis, je vais tirer. Ce fusil à lunette est une arme très puissante. Je vais tirer dans la poitrine de mon ami, et la balle qui va traverser l'un de ses poumons traversera également l'un des tiens. En étant blessé dans un organe aussi vital que celui-ci, tu auras beaucoup de mal à retenir mon ami prisonnier. D'accord, ta blessure commencera tout de suite à cicatriser, mais j'aurai quand même le temps de tirer à nouveau. A ton avis, combien de balles peux-tu encaisser avant d'être obligé de lâcher prise ? Combien de balles peux-tu recevoir avant de mourir ? (Je m'interromps un instant.) Tu sais, Eddie, je ne me trompe pas souvent.

Mon audace le surprend. Elle surprend Ray tout autant, qui passe du bleu au vert et continue à s'asphyxier. Eddie réfléchit un instant.

— Tu ne tireras pas sur ton ami, déclare-t-il.

— Pourquoi pas ? De toute façon, tu vas le tuer.

Je pointe le canon du fusil à lunette sur le ventre de Ray, juste au-dessous de la cage thoracique. Les deux hommes sont à peu près de la même taille, et leurs blessures respectives devraient être identiques, et bien moins graves que si je visais le poumon.

Je vais compter jusqu'à trois. Un... Deux...

— Attends, s'empresse de s'écrier Eddie. J'ai une proposition à te faire.

Je garde le canon du fusil braqué sur la cible.

— Je t'écoute ?

— En gage de bonne volonté, je vais te dire où se trouve un autre de tes amis, et toi, tu me laisseras emmener ton petit copain à l'autre bout de l'entrepôt. Ensuite, je le relâcherai.

Il ment. Dès qu'il aura réussi à s'éloigner, il brisera les cervicales de Ray.

— Dis-moi d'abord où est Yaksha.

Eddie renifle bruyamment.

— Tu es vraiment une sacrée garce.

— Merci. Où est Yaksha ?

— Pas loin d'ici.

— Toute cette histoire commence à me fatiguer. (Je fais mine de vouloir presser la détente.) Ray, dis-je d'une voix très douce, quand j'aurai tiré, je veux que tu te débattes. Il essaiera de te retenir, évidemment, mais souviens-toi qu'il sera en train de perdre son sang tout autant que toi. Et même s'il est plus fort que nous deux réunis, il est tout seul. Même si je dois te tirer dessus, je te jure que tu ne mourras pas. (Je prends un ton nettement plus acerbe.) Mais toi, Eddie, tu vas crever. Et tu vas souffrir, comme ceux que tu as torturés la nuit dernière.

Ce type est un véritable démon.

— Je meurs d'envie d'entendre tes hurlements.

Je tire. Les balles pénètrent dans le corps de Ray à l'endroit prévu et ressortent par le dos d'Eddie, ricochant ensuite sur la portière du camion-citerne. L'abdomen de Ray se met à saigner, et il pousse un cri de douleur. Mais Eddie, décidément imprévisible, ne continue pas à se défendre en se servant de Ray

comme d'un bouclier : il le jette sur moi, me faisant perdre brièvement l'équilibre, et me fonce dessus. Oui, bien que je sois armée et qu'une dizaine de mètres nous séparent, il bondit sur moi sans me laisser le temps de tirer à nouveau. Plus rapide que l'éclair, il me projette en arrière avec une violence terrifiante, m'écrasant de tout son poids. Mon crâne heurte le sol et je manque de lâcher le fusil à lunette. Pendant quelques secondes, je vois des étoiles tout autour de moi, qui menacent d'exploser à tout instant. Groggy lui aussi, Eddie réussit péniblement à s'agenouiller à côté de moi, mais il rassemble ses esprits beaucoup plus vite, et il fixe son regard sur le fusil à lunette, qui constitue mon unique atout. J'essaie maladroitement de lui loger une balle dans la tête, mais cette fois encore, il est plus rapide que moi. Tel un karatéka, il abat sa main droite sur le canon de l'arme et le tord sans effort apparent, le rendant aussitôt inutilisable. Il est en train de perdre son sang, mais la vue de mon joujou hors d'usage lui redonne le sourire. De toute évidence, il me croit perdue.

— Tu vois, je peux encaisser pas mal de trucs, déclare-t-il, répondant ainsi à la question que je lui ai posée quelques minutes auparavant.

— Vraiment ?

Et je lui balance mon pied dans le ventre. La douleur le plie en deux, mais le coup n'est pas décisif. Avant même que j'aie le temps de me mettre à genoux, son poing gauche s'abat sur ma joue avec une telle violence que j'ai l'impression que ma tête va se détacher de mes épaules. La bouche pleine de sang, je m'écroule sur un tas de graviers. Je ne suis plus qu'une plaie vivante : j'ai la mâchoire cassée, et plusieurs de mes dents manquent à l'appel, j'en suis certaine. Eddie, lui, est toujours debout. Du coin de l'œil, je le vois qui se relève, prêt à me défoncer à coups de bottes. Mais Ray est debout, lui aussi. Eddie l'a momentanément oublié, considérant sans doute qu'il est inoffensif.

D'une démarche mal assurée, Ray fait mine de se jeter sur Eddie, mais je secoue la tête, lui montrant de mon bras sanguinolent le camion-citerne. Nous échangeons un regard, et Ray comprend aussitôt. Allume la mèche, fais exploser la

bombe, Ray, vas-y ! Sauve la race humaine, et sauve-toi par la même occasion ! Je vais tâcher d'occuper Eddie pendant dix secondes. Ray se tourne vers le camion, sous lequel l'essence qui se déverse de l'autre citerne forme déjà une mare. Evidemment, Eddie se rend compte que Ray se dirige vers le camion, et il est prêt à l'en empêcher, mais rassemblant mes dernières forces, je me jette sur lui.

Nous nous écroulons ensemble sur le sol, et tandis que nous luttons pour nous relever, il m'attrape par les cheveux et attire mon visage tout près du sien. Son haleine est répugnante : il ne se contente pas de saigner ses victimes, il mange aussi leur chair... J'ai vraiment l'impression qu'il va me mordre. Dans son regard dément, je lis autant d'excitation que de rage. A ce stade, une boîte entière de Prozac ne pourrait rien pour lui. Tirant furieusement sur mes cheveux, il en arrache une bonne poignée. Je proteste.

— Ça fait mal !

Levant le poing, il éclate de rire.

— Tu n'as encore rien vu, Sita !

Je ferme les yeux et j'attends. Ce coup de poing va sûrement m'expédier ad patres, et tout ce que j'espère, c'est que Ray ait eu le temps d'agir. Mais j'ignore que Ray est encore en train d'essayer de me sauver la mise. Le coup de poing ne se décide pas à partir, et comme s'il me parlait de très loin, la voix de Ray parvient soudain à mes oreilles.

— Eddie ! lance-t-il d'un ton qui n'admet pas la réplique.

J'ouvre les yeux. Au lieu de suivre mes instructions et d'allumer la mèche, Ray a défoncé la citerne d'un coup de poing, et l'essence jaillit à gros bouillons juste à côté de lui. Le bras levé au-dessus de la tête, il tient entre ses doigts une allumette enflammée. La pose est noble : on dirait qu'il brandit une torche miniature destinée à nous guider pendant notre traversée de la vallée de la mort. A nous guider, ou à nous perdre, car les vapeurs d'essence sont bien plus dangereuses que le liquide lui-même, et Ray se trouve précisément en plein milieu. D'ailleurs, ni Eddie ni moi ne sommes à l'abri du danger : nous patageons tous les deux dans une flaque d'essence qui grandit à vue d'œil.

— Je n'ai qu'une seule allumette, dit Ray en s'adressant à Eddie. Si tu ne lâches pas Sita, je serai contraint de laisser tomber cette allumette. Alors ?

Eddie est du genre têtue.

— Tu bluffes, déclare-t-il.

Mon regard croise celui de Ray.

— Non, il ne bluffe pas.

Ray me sourit gentiment.

— Fuis, Sita, envole-toi. La prochaine fois que tu affronteras Eddie Fender, c'est toi qui gagneras. Souviens-toi que Krishna est avec toi.

Ses doigts tremblent.

Je hurle.

— Ray !

Ray lâche l'allumette, et aussitôt, Eddie me lâche à son tour. Les yeux fixés sur la minuscule flamme orangée, je la regarde qui tombe dans la cascade d'essence jaillissant de la citerne. En dépit de mon expérience, et des innombrables morts auxquelles j'ai assisté, je trouve inconcevable qu'une aussi petite flamme puisse dévaster mon univers et brûler tout ce que j'aime, tout ce que je chéris. Mais la réalité s'impose à moi : l'allumette a déjà parcouru la moitié de la distance qui la sépare du sol quand je me décide à foncer sur Ray. Mais même l'élève de Yaksha que je suis est soumise à la gravité, et avant que j'aie le temps de me saisir de la main que Ray me tend, l'allumette entre en contact avec le flot d'essence.

Je hurle :

— Non !

La combustion est immédiate. La flaque au milieu de laquelle se tient Ray s'embrase en un clin d'œil, et ses vêtements s'enflamment à leur tour. Un quart de seconde plus tard, mon bel amour est transformé en une torche humaine. A travers le rideau de feu, j'aperçois ses yeux : c'est peut-être un effet d'optique, mais j'ai soudain l'impression qu'ils ne sont plus marron, mais bleus, et qu'ils brillent comme les étoiles que je n'ai jamais vues, ou que j'ai oubliées. Le visage de Ray n'exprime aucune souffrance. Il a choisi de mourir délibérément, pour me sauver la vie, pour sauver la race tout

entière. Pendant quelques secondes, il reste debout, comme un cierge brûlant pour notre Seigneur. Mais les flammes ne s'en tiennent pas là, et tandis qu'elles se rapprochent de moi, elles bondissent sur le camion-citerne juste derrière Ray. Avant que mes propres jambes ne commencent à brûler, avant que j'aie le temps de me saisir de Ray pour l'arracher à la fournaise, le feu s'insinue à l'intérieur de la citerne par l'ouverture dans la paroi. Ce n'est pas la mèche à laquelle nous avons pensé, mais ça marche quand même.

Et le camion-citerne explose.

J'ai l'impression qu'une main géante me donne une claque brûlante, et je distingue pour la dernière fois la silhouette de Ray qui se désintègre sous l'effet de l'onde de choc. Puis je m'envole dans un tourbillon de fumée. Un mur se dessine vaguement devant moi et mon corps s'écrase violemment contre les briques. Les os brisés, je m'écroule sur le sol, plongeant dans un gouffre de désespoir qui semble n'avoir pas de fin. Mes vêtements sont en feu, mais les ténèbres qui m'enveloppent sont impénétrables.

La dernière chose que je sens, c'est un manteau qu'on jette sur moi.

Puis plus rien.

CHAPITRE X

Je suis dans un grand pré, au milieu des collines environnantes. C'est la nuit, mais le ciel est lumineux. Il n'y a pas de soleil, mais des centaines d'étoiles luisent d'un éclat bleu, perdues dans l'immensité des nues. L'air est chaud, la température, agréable, et mille fleurs invisibles embaument l'atmosphère. Au loin, des gens se dirigent en file indienne vers un grand vaisseau, sans doute spatial, posé au creux d'un vallon. L'engin est recouvert d'une sorte de carapace mauve, qui réfléchit la lumière céleste. Je pressens que le vaisseau est sur le point de décoller, et que je suis censée me trouver à bord. Pourtant, avant de partir, il faut que j'aie une discussion avec Krishna.

Il se tient à côté de moi, sa flûte en or dans une main, une fleur de lotus rouge dans l'autre. Tout comme moi, il est vêtu simplement – une longue toge bleue – et il porte autour du cou un unique bijou : le Kaustubha, une pierre précieuse dans laquelle on peut lire la destinée de tous les êtres vivants. Ses yeux sont fixés non pas sur moi, mais sur le grand vaisseau spatial, et sur les étoiles au-dessus. On dirait qu'il attend que je me décide à parler, mais je n'arrive pas à me souvenir de ce qu'il vient de dire : tout ce que je sais, c'est que mon cas est spécial. Et puisque je n'ai rien de particulier à lui demander, je lui pose la question qui me tient le plus à cœur :

— Quand vous reverrai-je, Seigneur ?

Montrant d'un geste la vaste plaine et les milliers de gens sur le point de partir, il me répond :

— La Terre est un endroit tridimensionnel soumis au temps. Ce qui, ici, nous paraît bref, peut représenter ailleurs une éternité, tout dépend de ce qu'on est. Tout dépend de ce qu'on a dans le cœur. Quand tu penses à moi, je t'apparais en un clin d'œil.

— Même sur la Terre ?

Il hoche la tête.

— Surtout sur la Terre. Cette planète est unique. Même les dieux prient pour naître là-bas.

— Pourquoi, Seigneur ?

Krishna a l'un de ses sourires qui ensorcellent. Je sais qu'on prétend que le sourire de Krishna a enchanté l'esprit des anges. Il a charmé le mien, c'est certain.

— Une question menant toujours à une autre question, il est parfois préférable de ne pas y répondre.

Sa longue chevelure noire flottant dans la brise nocturne, il se décide enfin à se tourner vers moi. Les étoiles se reflètent dans ses yeux noirs, qui semblent contenir l'univers tout entier. L'amour qui émane de sa personne est le plus doux des nectars, mais je sais que ce sera bientôt fini, et j'ai le cœur brisé.

— Maya que tout cela, dit Krishna. Tout n'est qu'illusion.

— Seigneur, vais-je me perdre dans cette illusion ?

— Naturellement. Tu dois t'y attendre. Et tu seras perdue pendant longtemps.

— Je vous oublierai ?

— Oui.

Des larmes coulent sur mes joues.

— Pourquoi faut-il que je vous oublie ?

Krishna réfléchit.

— Jadis, un dieu très puissant était le maître d'un vaste océan. Cet océan, tu n'en connais pas le nom, mais sache qu'il est tout près d'ici. Ce dieu avait trois épouses. Tu sais combien il est difficile de satisfaire une épouse, et tu peux donc imaginer les problèmes que lui posaient ses trois femmes. Peu de temps après le mariage, deux des épouses vinrent lui réclamer des cadeaux. La première dit : Ô Seigneur, nous sommes les meilleures et les plus belles de tes épouses, et si tu veux nous plaire, tu dois nous récompenser en nous offrant des présents. La seconde dit : Nous sommes tes fidèles servantes, et nous n'aimons que toi. Donne-nous des trésors et nous resterons avec toi jusqu'à la fin de tes jours. En entendant leurs exigences, le dieu se mit à rire, mais comme il n'avait rien à leur reprocher, il exauça leurs vœux. A la première, il donna les diamants, les émeraudes et les saphirs qu'il trouva dans l'océan ; à la seconde,

il offrit le corail et les magnifiques coquillages. La troisième épouse ne lui ayant rien demandé, il lui donna le sel.

— Le sel, Seigneur ? Rien d'autre ?

— Comme elle n'avait rien réclamé, c'est tout ce qu'elle reçut. Elle répandit ce sel partout dans l'océan, et les pierres précieuses devinrent invisibles, ainsi que les coquillages et le corail. Et les deux autres épouses furent incapables de retrouver leurs trésors... Tu comprends maintenant que le sel était le plus beau des présents, du moins le plus puissant. (Krishna s'interrompt un instant.) Tu as compris, Sita ?

J'hésite. Les histoires de Krishna ont toujours plusieurs significations.

— J'ai compris. Cet océan, c'est la création que nous sommes sur le point de découvrir, et le sel, c'est maya, c'est l'illusion qui dérobe ses trésors à notre vue.

Krishna hoche la tête.

— Oui. Mais il faut aussi que tu comprennes que ces trésors n'ont rien de maléfique, et que les épouses du dieu ne sont pas simplement vaniteuses. Plonge dans les profondeurs de cet océan, et elles provoqueront des courants qui te guideront vers des choses que tu ne peux même pas imaginer. (Il reste un instant silencieux, puis il reprend d'une voix plus douce, les yeux levés vers le ciel :) J'ai rêvé de la Terre, et c'est ainsi que je l'ai créée. Dans mon rêve, je t'ai vue. (Sa main caresse mes cheveux, et je sens que je vais m'évanouir.) Tu vas aller sur la Terre pour y apprendre des choses qu'elle seule peut t'enseigner. C'est la vérité, mais elle contient une part de mensonge. La vérité est toujours paradoxale. Avec moi, il n'est jamais question d'aller quelque part ou d'en revenir, tu comprends ?

— Non, Seigneur.

Krishna écarte la main.

— Ça n'a pas d'importance. Comme la Terre, tu es unique. Mais à la différence de ceux que tu vois là-bas, tu ne feras pas d'innombrables allers-retours : dans ton rêve, et dans le mien, tu es destinée à rester sur la Terre.

— Combien de temps, Seigneur ?

— Tu naîtras au commencement d'une ère, et tu ne partiras qu'à l'avènement de la suivante.

Je recommence à pleurer.

— Et pendant tout ce temps, je ne vous reverrai jamais ?

— Tu me reverras peu après ta transformation, puis il est possible que tu me rencontres avant de quitter la Terre.

Krishna me sourit.

— Tout dépend de toi.

Je ne comprends pas pourquoi il m'a parlé de transformation, mais j'ai des soucis plus urgents :

— Je ne veux pas aller sur la Terre !

Krishna éclate de rire.

— Tu dis ça maintenant, mais tu changeras d'avis... plus tard.

Son regard plonge dans le mien pendant ce qui me semble être un instant, mais cet instant dure peut-être beaucoup plus longtemps... Et je distingue dans les yeux de Krishna d'innombrables visages, d'innombrables étoiles, comme si l'univers accomplissait une révolution complète. Pourtant, mes pieds n'ont pas quitté le sol. Je continue à soutenir le regard de Krishna. Ses yeux sont-ils réellement des yeux, ou sont-ils plutôt des fenêtres ouvrant sur une partie de moi-même à laquelle je veux prétendre ? Une minuscule sphère de lumière, grouillante de vie, passe soudain de ses yeux aux miens.

— Sita, comment te sens-tu, à présent ? murmure Krishna.

Je porte la main à mon front.

— Un peu étourdie. J'ai l'impression que je viens de vivre... (J'hésite.) J'ai l'impression que je suis déjà allée sur la Terre, que je m'y suis mariée et que j'ai un enfant ! Comme c'est étrange... Je sens que je n'étais pas humaine, mais comment est-ce possible ?

Il hoche la tête.

— Tu ne seras humaine que pendant très peu de temps. Oui, tu as raison, tout s'est déjà passé. Tel est le pouvoir de maya, l'illusion. Tu crois qu'il te faut atteindre la perfection pour pouvoir me rejoindre, mais tu n'as rien à faire : tu es toujours avec moi, et je suis toujours avec toi. Mais au fond de ton cœur, tu te sens différente des autres, tu as envie de faire au cours de

ton existence ce que les autres mettent des centaines de vies à accomplir. Alors, sois telle que tu le désires. Tu es un ange, mais tu voudrais me ressembler. Or, je suis à la fois un ange et un démon, j'ai en moi le bien et le mal, tout en étant au-dessus de tout ça. Plonge au fond de l'océan, Sita, et tu découvriras que les plus grands trésors sont en fait les illusions que tu as laissées derrière toi.

— Je ne comprends pas.

— Peu importe. (Krishna porte la flûte à ses lèvres.) Maintenant, je vais jouer pour toi une musique composée des sept notes de l'humanité, qui correspondent à toutes les émotions que tu ressentiras en tant qu'être humain et en tant que vampire. Pour te souvenir de moi, souviens-toi de cet air : quand tu le chanteras, je serai avec toi.

— Attendez ! C'est quoi, un vampire ?

Mais Krishna a déjà commencé à jouer. Je m'efforce d'écouter, mais le vent se lève soudain et couvre la musique. Un nuage de poussière m'aveugle, dérobant Krishna à ma vue. Je sens qu'il n'est plus à côté île moi. Les étoiles s'éteignent l'une après l'autre, et la nuit s'obscurcit. Grande est ma peine.

Je me demande pourtant si j'ai oublié la musique parce que je suis devenue la musique, et si j'ai perdu mon Seigneur parce que je désire vraiment être ce que je vais devenir : une amoureuse qui connaît la haine, une sainte qui commet des péchés, et un ange qui tue.

Je me réveille dans un monde que j'exècre. Pour moi, aucune transition n'est possible : je suis soit au paradis, soit en enfer.

— Sita ? dit une voix.

Une chambre d'hôtel minable, voilà où je me trouve. Jetant un coup d'œil autour de moi, j'aperçois une commode bancale, un miroir poussiéreux dans lequel se reflètent des murs nus, un matelas défoncé. C'est sur ce matelas que je suis allongée, nue sous un drap. J'aperçois également l'agent spécial Joël Drake, assis sur une chaise à côté de la fenêtre. Visiblement inquiet, il attend que je reprenne connaissance. Mais je ne réponds pas tout de suite.

Ray est mort, je le sens, je le sais, mais mon corps est trop douloureux pour que j'éprouve le moindre sentiment. Bien que j'entende mon cœur battre dans ma poitrine, j'ai l'impression qu'il ne m'appartient pas. Au cours de ma longue existence, j'ai bu le sang de milliers de personnes, mais aujourd'hui, je suis vidée de toute ma substance. Il ne fait pas froid, pourtant, je frissonne.

Je me décide enfin à parler.

— Oui ?

— Sita...

Dans le miroir, je regarde le reflet de Joël Drake qui vient s'asseoir sur le lit, à côté de moi. Les ressorts grincent et s'affaissent sous son poids, et je m'enfonce un peu plus profondément dans le matelas.

— Sita, ça va ?

— Oui.

— Vous êtes dans un motel. C'est ici que je vous ai emmenée après l'explosion de l'entrepôt. Vous avez dormi pendant douze heures.

— Oui.

Sans vraiment croire à ce qu'il dit, il commence à raconter :

— Je vous ai suivie, et je suis allé chez la mère d'Eddie Fender. Elle était dans un drôle d'état, complètement incohérente, comme un disque rayé. Elle répétait l'adresse de l'entrepôt qui a sauté, et pas grand-chose d'autre.

— Oui.

Le cerveau de la vieille n'a pas résisté au traitement que je lui ai infligé quand je l'ai conditionnée. Ça m'est déjà arrivé par le passé, et ce genre de trouble mental ne dure généralement pas. Dans un ou deux jours, la mère d'Eddie Fender sera redevenue elle-même. De toute façon, je m'en fiche éperdument.

— Je me suis aussitôt rendu à l'entrepôt, poursuit Joël, et quand je suis arrivé là-bas, vous et votre... partenaire, vous étiez en train d'affronter l'autre type. J'ai voulu intervenir, mais l'explosion a eu lieu à ce moment-là. (Il s'interrompt.) J'étais sûr que vous étiez morte. Vous avez été projetée contre un mur de briques, avec une violence incroyable, et vos vêtements

étaient en feu. J'ai jeté mon manteau sur vous et j'ai éteint les flammes, puis je me suis rendu compte que vous respiriez encore. Alors, je vous ai mise dans ma voiture et je vous ai emmenée à l'hôpital, mais en cours de route, je me suis rendu compte que... Je l'ai vu de mes propres yeux. (Il a du mal à trouver ses mots.) Vous... Vos blessures ont commencé à cicatriser, les entailles sur votre visage se sont refermées, et votre dos, qui devait pourtant être en mille morceaux, s'est remis en place. Je me suis dit qu'il n'était pas question de vous emmener à l'hôpital, où on vous aurait gardée en observation pendant des années. (Il me regarde droit dans les yeux.) Je vous ai donc emmenée ici. Vous me suivez ?

— Oui.

Son désarroi est palpable.

— Expliquez-moi ce qui se passe. Qui êtes-vous ?

Mes yeux sont toujours fixés sur le miroir. Je n'ai pas envie de poser de questions : ce serait avouer ma faiblesse, et je tiens à paraître toujours forte. Ce n'est pas comme si j'avais conservé un quelconque espoir... Mais je demande quand même.

— Le jeune homme près du camion-citerne... ?

— Votre partenaire ? Le type qui a pris feu ?

— Oui.

J'ai du mal à déglutir. Ma gorge est complètement desséchée.

— L'explosion l'a éjecté ?

Joël se radoucit.

— Non.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

— Mais est-ce qu'il est mort ?

Joël comprend parfaitement ce que je suis en train de lui demander. Mon partenaire était comme moi, il n'était pas normal. Même grièvement blessé, il aurait pu s'en sortir. Mais Joël secoue la tête, et je sais aussitôt que Ray n'a pas survécu.

— Il est mort, confirme Joël.

— Très bien.

L'effort que je fais pour me redresser provoque une quinte de toux, et Joël m'apporte un verre d'eau. A peine ai-je posé mes

lèvres au bord du verre que l'eau se teinte de rouge. Je ne saigne pourtant ni du nez ni de la bouche. C'est une larme de sang. Dans ma vie, je n'ai pleuré que très rarement, mais j'imagine que les circonstances en valent la peine.

Joël hésite.

— C'était votre petit ami ?

Je hoche la tête.

— Je suis navré.

Ce qui ne m'aide pas vraiment.

— Les citernes ont explosé toutes les deux ?

— Oui.

— Vous n'avez pas vu quelqu'un qui essayait de s'échapper, après l'explosion ?

— Non. Personne n'aurait pu s'enfuir, c'était une véritable fournaise. D'ailleurs, la police est encore en train de fouiller les décombres et de ramasser les cadavres carbonisés. Ils ont posé les scellés sur tout ce qui reste du bâtiment. (Il marque une pause.) C'est vous qui avez fait exploser ces camions-citernes ?

— Oui.

Pourquoi ?

— Pour tuer tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Les assassins que vous recherchez, c'étaient eux, mais je n'ai pas envie d'en parler pour l'instant. Et l'autre type ? Celui qui était dans l'entrepôt ? Il a réussi à s'enfuir ?

— Je ne sais pas où il est allé. Il a disparu, tout simplement.

— Oh...

Ce qui veut dire qu'il s'est enfui.

— Qui était ce type ? me demande Joël.

— Je suis sûre que vous vous en doutez.

— Edward Fender.

J'acquiesce.

— Lui-même.

Joël me regarde. Il regarde cette jeune femme dont les os étaient en miettes douze heures auparavant, et qui semble à présent totalement guérie, exception faite de quelques larmes de sang. Par la fenêtre, j'aperçois un bout de ciel couvert, et le néon d'une enseigne qui annonce le début d'une longue nuit. Il veut que je lui donne des explications, mais je me pose les

mêmes questions. Pourquoi m'a-t-il fallu cinq mille ans pour tomber amoureuse à nouveau ? Et pourquoi m'a-t-on enlevé mon nouvel amour au bout de six semaines ?

Krishna, pourquoi le temps et l'espace ? Pourquoi ces murs autour de nous qui nous retiennent prisonniers ? Surtout quand ceux que nous aimons disparaissent... Les murs sont alors trop hauts pour que nous puissions voir ce qui se passe derrière. Et tout ce qui nous reste, ce sont ces murs qui nous étouffent.

Je ne crois pas au rêve que j'ai fait. La vie n'est pas une petite musique divine, mais une malédiction, et personne n'a vécu aussi longtemps que moi.

— Comment expliquez-vous que vos blessures aient guéri aussi rapidement ? me demande Joël.

— Je vous l'ai dit, je ne suis pas un être humain normal.

Il frissonne.

— Mais vous êtes un être humain, n'est-ce pas ?

Essuyant le sang qui coule sur mes joues d'un revers de la main, je m'esclaffe amèrement. Dire que j'ai rêvé d'être différente ! Quelle ironie – et quelle bêtise ! Comme si j'étais encore une enfant qui demande à sa mère, avant d'aller se coucher, la permission de faire un cauchemar !

— En temps normal, je répondrais que non, mais puisque je suis en train de pleurer, ce que les êtres humains font fréquemment, je devrais peut-être dire oui. (Baissant les yeux sur mes mains tachées de sang, je sens que Joël les regarde aussi.) Qu'en pensez-vous ?

Il prend mes mains entre les siennes et les examine, essayant de se convaincre de la réalité de la situation.

— Vous saignez, c'est donc que vos blessures ne sont pas toutes guéries.

Balayant d'un geste sa remarque, je retire ma main.

— Je suis comme ça, Joël, c'est normal.

Je m'essuie la joue à nouveau. Ces larmes – je n'arrive pas à arrêter de pleurer.

— Partout où je vais, tout ce que je touche... Tout saigne autour de moi.

— Sita ?

D'un bond, je me redresse.

— Ne m'appellez pas Sita ! Sita n'existe plus, vous comprenez ? Il y a longtemps qu'elle est morte. Je ne suis plus que cette chose sanguinolente que vous avez sous les yeux !

Sans prêter la moindre attention à ma nudité, je me lève et me dirige vers la fenêtre, marchant sur mes vêtements carbonisés qui gisent sur le sol. Joël a sans doute eu du mal à les retirer : le tissu est encore imprégné de chair brûlée. Repoussant le rideau, je jette un coup d'œil à l'extérieur, contemplant un paysage qui me paraît aussi étranger au monde de mes lèvres que la plus lointaine des galaxies. Nous ne sommes pas très loin de l'entrepôt : je me trouve toujours sur le territoire de l'ennemi.

— Je me demande ce qu'il est en train de faire, dis-je soudain.

Joël s'approche de moi.

— Pendant que vous dormiez, je suis allé vous acheter quelques vêtements. (Il me montre un sac posé sur une chaise, dans un coin.) Je ne sais pas s'ils vous iront.

— Merci.

Dans le sac, une paire de jeans et un sweat-shirt gris. Les deux me vont parfaitement. Joël n'a pas pensé aux chaussures, mais je n'en ai pas besoin. Sur la chaise, j'aperçois mon poignard, mais la lanière en cuir avec laquelle je le fixe d'habitude contre ma jambe a disparu. Je mets le poignard dans la poche arrière de mon jeans. Le manche dépasse de quelques centimètres. Joël surveille chacun de mes gestes, une lueur craintive dans le regard.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? me demande-t-il.

— Je vais le chercher, et je vais le tuer.

Joël fait un pas dans ma direction.

— Il faut qu'on parle.

Je secoue la tête.

— C'est impossible. L'autre jour, j'ai essayé, mais vous m'avez quand même suivie, et je suis certaine que vous recommencerez. Je vous comprends : je sais que vous faites votre boulot. Mais j'essaie simplement de faire le mien. (Je lui tourne le dos et me dirige vers la porte.) D'une façon ou d'une autre, ce sera bientôt fini.

Joël m'arrête à l'instant où je pose la main sur la poignée. Malgré tout ce qu'il sait de moi, il n'a pas hésité. C'est un homme courageux, et je n'essaie pas de me débattre. Au contraire, je le fixe droit dans les yeux, mais je n'ai pas l'intention de le manipuler, ni de le contrôler. J'ai simplement envie qu'il me regarde. Maintenant que Ray n'est plus là, et pour la première fois depuis longtemps, je me sens seule. Humaine. Joël sent que je souffre.

— Comment Veux-tu que je t'appelle ? me demande-t-il d'une voix douce.

Une petite grimace me tord le visage, mais en l'absence de miroir, je ne me rends pas compte de l'effet produit.

— Si tu le souhaites vraiment, tu peux m'appeler Sita, Joël.

— Sita, je veux t'aider.

— C'est impossible, je t'ai déjà expliqué pourquoi, et maintenant, tu comprends pourquoi. (Et j'ajoute :) Je n'ai pas envie que tu te fasses tuer.

Il est inquiet. Ce qui signifie qu'il m'aime bien, moi, cette chose sanglante.

— Moi non plus, je ne veux pas que tu te fasses tuer, Sita. Je n'ai pas tes qualités, mais je suis un agent expérimenté, et je pense que nous devrions pourchasser ce type ensemble.

— Un revolver ne suffira pas à l'arrêter.

— Je dispose d'autres armes.

Tendant la main vers Joël pour caresser sa joue, je lui souris. Et je me prends à penser une fois de plus que c'est un type bien. Ravagé par le doute et l'inquiétude, il tient quand même à faire son devoir. Il tient quand même à rester avec moi.

— Je pourrais te forcer à oublier tout ça, lui dis-je. Tu as vu de quelle façon j'ai influencé la mère d'Eddie Fender. Je sais conditionner les gens, mais je n'ai pas envie de te manipuler. Tout ce que je veux, c'est que tu t'en ailles, que tu me quittes. Et que tu ne penses plus jamais à ce qui vient de se passer. (Je retire ma main.) Voilà la chose la plus humaine que je puisse te dire, Joël.

Enfin, il lâche mon bras.

— Est-ce que je te reverrai ? me demande-t-il.

Une profonde tristesse m'envahit.

— J'espère que non. Et ne crois pas que je sois cruelle en te disant ça. Au revoir.

— Au revoir.

J'ouvre la porte et je sors de la chambre. La nuit n'est pas aussi chaude que je le souhaiterais, mais elle n'est pas froide non plus. Dehors, il fait frais, le quartier est plongé dans l'obscurité : le temps idéal pour la chasse aux vampires. Je penserai à Ray plus tard. J'ai trop de choses à faire pour l'instant.

CHAPITRE XI

Je retourne à pieds près de l'entrepôt, mais comme Joel me l'a dit, tout le bâtiment est encerclé par la police. Postée à quelques centaines de mètres, j'observe ce qui reste de l'entrepôt, cherchant peut-être inconsciemment à repérer le cadavre de Ray. L'équipe chargée de l'enquête est en train de travailler au milieu des ruines, et tout ce qui pouvait m'intéresser se trouve déjà dans des sacs plastiques numérotés. La vue des uniformes et des cadavres me déprime affreusement, mais je me force à rester. Je réfléchis.

— *Mais ce qu'il a fait, par contre, c'est qu'il a forcé Heather à mettre la veste de son ancien uniforme de lycée et à sucer des esquimaux toute la nuit.*

Pendant la nuit au cours de laquelle j'ai rencontré les vampires pour la première fois, j'avais entendu le tintement caractéristique de la clochette d'un marchand de glaces. Au milieu de la nuit, en plein mois de décembre. Ensuite, lorsque j'ai rendu visite à Mme Fender, j'ai vu qu'il y avait dans sa maison un gros congélateur. Et pour finir, après avoir garé le camion-citerne à côté de l'entrepôt, j'ai remarqué le fourgon d'un marchand de glaces. De là où je suis en ce moment, je ne peux pas vérifier si celui-ci est garé au même endroit, mais comme la police a bouclé le quartier, je pense qu'il s'y trouve encore. Détail peut-être important.

Pourquoi Eddie aime-t-il les glaces ?

Quel genre de fétichisme entretient-il avec les cadavres congelés ?

Y a-t-il un rapport entre les deux ?

Si Eddie s'est retrouvé en possession des restes de Yaksha, et si ce dernier était encore en vie, Eddie a été contraint, pour le contrôler, de le maintenir dans un état de faiblesse physique. Il y a deux façons de procéder pour obtenir un tel résultat – à ma connaissance, du moins. La première, c'est d'empaler Yaksha

sur divers objets pointus, afin que les blessures provoquées ne puissent pas cicatriser. La seconde, plus subtile, est en rapport avec la nature même des vampires. Yaksha était l'incarnation d'un yakshini, une entité démoniaque ayant l'apparence d'un serpent. Les serpents sont des animaux qui détestent le froid : les vampires le supportent, mais ne l'aiment pas davantage. Le froid produit sur nous le même effet que le soleil, ralentissant notre activité cérébrale et notre capacité à guérir même nos blessures graves. Considérant la force évidente d'Eddie, et le fait qu'il connaissait mon identité, j'en déduis qu'il s'est effectivement emparé de Yaksha, vivant mais affaibli, et qu'il le conserve afin de continuer à absorber son sang. Je soupçonne Eddie de l'avoir empalé, et de le garder dans un état de semi-congélation.

Mais où ?

Chez maman ?

J'en doute. Maman est folle, et Yaksha est bien trop précieux pour qu'Eddie le laisse traîner chez lui.

Eddie garde certainement sa réserve de sang à portée de la main. Il doit même l'emporter avec lui quand il va chasser la nuit.

Apercevant une cabine téléphonique, je décide d'appeler Sally Dietrich. Avant que quitter le bureau du médecin légiste, j'ai relevé son numéro de téléphone personnel. N'étant pas d'humeur à bavarder, je lui pose tout de suite la question qui m'intéresse : avant de travailler à la morgue, Eddie vendait-il des glaces ? Sally me répond que justement, oui. Lui et sa mère avaient une petite entreprise de crèmes glacées à Los Angeles. C'est tout ce que je voulais savoir.

Ensuite, j'appelle Pat McQueen, l'ex-petite amie de Ray.

Je ne sais pas pourquoi j'ai composé son numéro. Ce n'est pas quelqu'un avec qui je peux partager mon chagrin, et d'ailleurs, je ne pense pas qu'un tel chagrin puisse se partager. Pourtant, cette nuit, je me sens une affinité avec elle : je lui ai volé l'homme qu'elle aimait, et le destin me l'a volé à son tour. C'est peut-être ça, la justice. Je me demande d'ailleurs si je lui téléphone pour m'excuser ou pour lui chercher des noises. Pat McQueen croit que Ray est mort depuis déjà six semaines, et

elle risque de ne pas apprécier que je l'appelle : je vais peut-être faire saigner des blessures qui avaient commencé à cicatriser. Mais quand elle décroche au bout de deux sonneries, je me garde bien de raccrocher.

— Allô ?

— Bonsoir, Pat, Alisa à l'appareil, tu te souviens de moi ?

Elle a un petit hoquet de stupeur, puis elle se mure dans le silence. Elle me hait, je le sais, et elle meurt d'envie de raccrocher. Mais la curiosité l'emporte.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est exactement la question que je me pose... J'ai seulement envie de parler à quelqu'un qui connaissait bien Ray.

Elle ne dit rien pendant de longues secondes.

— Je te croyais morte, reprend-elle.

— Je le croyais aussi.

Cette fois, le silence s'éternise. Je sais déjà ce qu'elle va me demander.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

Je baisse la tête.

— Oui. Mais sa mort n'a pas été accidentelle. Il a choisi de mourir, courageusement, en essayant de protéger ce en quoi il croyait.

Elle se met à sangloter.

— Il croyait en toi ? dit-elle, la voix pleine d'amertume.

— J'aime à penser que oui. Il croyait aussi en toi, et ses sentiments à ton égard étaient très profonds. Il ne t'a pas quittée de son plein gré, je l'ai forcé.

— Pourquoi ? Pourquoi ne nous as-tu pas laissés tranquilles ?

— Je l'aimais.

— Mais tu l'as tué ! Si tu ne lui avais jamais adressé la parole, il serait encore en vie !

Je soupire.

— Je sais. Mais j'ignorais que je causerais sa perte. Si j'avais pu imaginer ce qui allait se passer, j'aurais agi différemment, crois-moi, Pat, je t'en prie. Je n'avais pas l'intention de faire de mal à Ray, ni à toi. Mais c'est pourtant ce qui s'est produit.

Elle pleure doucement.

— Tu es un monstre.

Mon cœur se serre.

— C'est vrai.

— Je n'arrive pas à oublier ce qui s'est passé. Je te déteste.

— Déteste-moi si tu veux, ça ne me dérange pas. Mais rien ne t'oblige à effacer Ray de ta mémoire, et de toute façon, tu n'en serais pas capable. Moi non plus, d'ailleurs. Pat, écoute-moi, je crois que je sais enfin pourquoi je t'ai appelée : il faut que je te dise que la mort de Ray ne signifie pas obligatoirement qu'il a disparu à jamais. J'ai le sentiment d'avoir rencontré Ray il y a très longtemps, dans un autre pays, une autre dimension. Et le jour où nous nous sommes rencontrés, quelque chose de magique s'est produit : il était parti, mais voilà qu'il me revenait. Ray reviendra, je le sens, à moins que nous n'allions d'abord le rejoindre, quelque part dans les étoiles.

Pat commence à se calmer.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

Je me force à sourire.

— Ça n'a pas d'importance. Nous l'avons aimé toutes les deux, mais il n'est plus là, et qui peut savoir ce qui se passe après la mort ? Personne. Passe une bonne nuit, Pat. Rêve de Ray. Pour ma part, je sais que je penserai longtemps à lui.

Elle hésite un instant, puis elle dit :

— Bonne nuit, Alisa.

Après avoir raccroché, je fixe le sol, qui a au moins l'avantage d'être plus proche que le ciel, et d'exister réellement. De toute façon, cette nuit, de gros nuages cachent les étoiles. Je décide ensuite de téléphoner à mon vieil ami Seymour. Il décroche sans tarder, et je lui raconte tout ce qui vient de se passer. Sans m'interrompre une seule fois, il écoute mon histoire. C'est ce que j'aime chez lui : dans ce monde de bavards impénitents, une personne qui sache écouter est plus difficile à trouver qu'un grand orateur. Lorsque j'arrête enfin de parler, Seymour reste silencieux. Il sait qu'il ne peut pas me consoler, et il n'essaie même pas de faire semblant, une attitude que je respecte. A sa façon, il me présente quand même ses condoléances.

— Dommage que Ray n'ait pas survécu.

— Oui, c'est vraiment dommage.

— Tu vas bien ?

— Oui.

La voix de Seymour exprime sa détermination.

— Bien. Il faut que tu arrêtes ce salopard, et je suis d'accord avec toi – tout semble indiquer que Yaksha se trouve dans la fourgonnette du marchand de glaces. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé après avoir vérifié ?

— Parce que si Yaksha est dans cette fourgonnette, et que je réussis à le soustraire à Eddie et aux flics, j'aurai autre chose à faire que te téléphoner.

— Bien. Va chercher Yaksha. Il se remettra vite de ses blessures, et vous serez alors deux à vous lancer à la recherche d'Eddie.

— Je crois que ça ne va pas être aussi facile que tu le prétends.

— Ses jambes ne vont pas repousser ? s'étonne Seymour.

— Je vais peut-être te surprendre, mais je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière. J'en doute fort.

— Je vois. Et il va donc te falloir affronter Eddie toute seule.

— Et je n'ai pas été très brillante, la dernière fois.

— Tu t'en es bien sortie, puisque tu as éliminé le reste de la bande. Mais il te faut agir rapidement pour l'empêcher de créer d'autres vampires, parce que cette fois, il veillera à ne pas les rassembler au même endroit.

— Il est plus puissant que moi, j'en ai eu la preuve. Il est trop rapide, trop fort, et en plus, il est malin. Mais comme tu es malin, toi aussi, tu vas me donner tes instructions, et je les exécuterai à la lettre.

— Tout ce que je peux faire, Sita, c'est te donner quelques pistes. Il faut que tu le mettes dans une situation d'infériorité : il n'a sans doute ni ton ouïe ni ta vue, et il est certainement plus sensible que toi aux effets du soleil.

— La lumière du jour ne semble pas le ralentir particulièrement.

— Eh bien, le froid a peut-être plus d'influence sur lui. A mon avis, c'est précisément son point faible, et il l'ignore. Sa mère peut également être un moyen de pression sur lui. Quel

âge a-t-il ? Trente ans ? C'est un vampire et il habite encore chez sa maman ? Je refuse de croire qu'un type comme lui puisse t'impressionner.

— J'apprécie l'humour dont tu fais preuve, mais je préférerais des conseils un peu plus spécifiques.

— Prends la mère en otage, menace-le de la tuer, et tu le verras débouler immédiatement.

— J'y ai déjà pensé.

— Alors, fais-le. Mais occupe-toi d'abord de récupérer Yaksha. A mon avis, c'est Yaksha qui t'indiquera le meilleur moyen de le coincer.

— Tu lis et tu écris trop de bouquins, Seymour. Tu crois réellement qu'il y a de la magie là-dessous ?

— Toi-même, Sita, tu caches des secrets dont tu ignores l'existence, tu es magique. Yaksha t'a laissée en vie pour une raison bien précise : tu n'as plus qu'à la découvrir, et toute la situation s'éclaircira automatiquement.

Ses mots éveillent en moi un écho indéniable. Je ne lui ai pourtant jamais parlé de mon rêve. Hélas, mes doutes et mes souffrances sont trop douloureux pour qu'on puisse m'en débarrasser à l'aide de simples mots.

— Krishna est très malicieux, dis-je. On prétend même que parfois, il agit sans aucune raison apparente, seulement parce qu'il en a envie.

— Dans ces conditions, c'est à toi de faire preuve de malice et d'inventivité. Tends un piège à Eddie, fais-lui croire des trucs, n'importe quoi. Dans mon lycée, les élèves qui jouent au football sont plus grands et plus costauds que moi, mais ce sont des crétins, et on peut leur faire croire ce qu'on veut.

— Si je suis encore vivante dans deux jours, je raconterai à toute l'équipe ce que tu viens de me dire, espèce de vantard.

— Comme tu voudras. (Puis il se radoucit.) Ray nous a quittés, Sita, et c'est suffisant. Je ne veux pas que tu sois la prochaine victime.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

— Je t'appellerai dès que possible, Seymour.

— Tu me le promets ?

— Croix de bois, croix de fer.

Je sens dans sa voix qu'il a peur pour moi.

— Fais bien attention à toi.

— Ne t'inquiète pas.

Je parviens sans aucune difficulté à me faufiler à travers les flics qui encerclent l'entrepôt : je me contente de sauter d'un toit à l'autre, profitant d'un instant d'inattention des policiers. Mais repartir au volant de la fourgonnette du marchand de glaces, c'est une autre paire de manches. Les véhicules de la police bloquent toutes les rues alentour, mais c'est le dernier de mes soucis. Me déplaçant à une trentaine de mètres au-dessus du sol, j'aperçois la fourgonnette, garée au même endroit. A la façon d'un essaim d'insectes bourdonnant autour d'un cadavre, une aura sinistre se dégage du véhicule. Soudain terrifiée, je bondis de mon perchoir sur le toit pour atterrir sur le trottoir à côté de la fourgonnette, et j'ai aussitôt l'impression de me retrouver au fond d'un puits grouillant de cafards. Personne ne se trouve à proximité, mais une odeur de venin empuantit l'atmosphère. Je n'ai même pas besoin d'ouvrir la porte du compartiment réfrigéré pour savoir que Yaksha est bien à l'intérieur, et qu'il est dans un sale état.

J'actionne la poignée.

— Yaksha ?

Au fond de la petite chambre froide, quelque chose a bougé.

Une forme bizarre se met à parler.

— Quel parfum désirez-vous, jeune fille ? me demande Yaksha d'une voix lasse.

Ma réaction me surprend moi-même : sans doute parce que j'ai eu peur de lui pendant si longtemps, j'éprouve une certaine appréhension à m'approcher de lui – bien que je cherche à m'en faire un allié. Mais bizarrement, sa question idiote me rassure un peu, et un élan d'affection me pousse vers lui. Je me garde pourtant de regarder de trop près ce qu'il est devenu. Je n'ai pas envie de savoir ce qui lui est arrivé, pas tout de suite, du moins.

— Je vais te sortir d'ici, dis-je à Yaksha. Donne-moi dix minutes.

— Si tu as besoin d'un quart d'heure, je te l'accorde, Sita.

Je referme la porte du compartiment. Les seuls véhicules admis dans la zone de sécurité sont ceux de la police, et même la

presse n'est pas admise à y pénétrer, ce qui est tout à fait compréhensible. Ce n'est pas tous les jours qu'on découvre à Los Angeles plus de vingt cadavres carbonisés, bien que ce genre de fait divers soit plutôt fréquent dans cette partie de la ville.

Mon plan est déjà établi : je vais piquer une voiture à la police, et peut-être aussi une casquette réglementaire, histoire de dissimuler mes cheveux blonds. D'un pas nonchalant, je suis en train de me diriger vers l'entrepôt quand je tombe précisément sur les deux flics qui m'ont arrêtée devant le Coliseum, l'inspecteur Beignet et son jeune acolyte. Ils ouvrent de grands yeux en m'apercevant, et je me force à ne pas éclater de rire. Sur le capot de leur voiture noire et blanche est posée une boîte de beignets, et les deux hommes ont chacun à la main une tasse en plastique pleine de café. Comme nous nous trouvons à quelques dizaines de mètres des policiers rassemblés près de l'entrepôt, personne ne fait attention à nous, et la situation titille mes instincts diaboliques.

— Qui aurait cru qu'on se reverrait ? leur dis-je.

Ils se hâtent de faire disparaître tasses et beignets.

— Que faites-vous dans le coin ? me demande poliment le plus vieux des deux policiers. Le quartier est interdit au public.

— On dirait qu'un sous-marin nucléaire vient de s'échouer dans la rue d'à côté.

— C'est sérieux, dit le plus jeune. Vous feriez mieux de dégager, et en vitesse.

Je me rapproche des deux policiers.

— Je partirai dès que vous m'aurez remis les clés de votre véhicule.

Ils échangent un regard moqueur, et le plus vieux hoche la tête.

— Vous n'êtes donc pas au courant ? Vous ne savez pas ce qui s'est passé ?

— Si, bien sûr, j'ai entendu dire qu'une bombe atomique venait d'exploser. (Je tends la main.) Allez, donnez-moi les clés, je suis pressée.

Le jeune flic pose la main sur sa matraque. Comme s'il avait besoin d'utiliser une matraque pour se débarrasser d'une

gamine de vingt ans qui ne pèse même pas cinquante kilos. Pour m'arrêter, il lui faudrait plutôt un char d'assaut. Le jeune policier me fait l'effet d'un étudiant qui a raté ses études de droit, et qui s'est engagé dans la police dans le seul but d'énervier son père.

— On commence à perdre patience, déclare-t-il, louant au dur. Partez immédiatement, ou on vous embarque, vous et vos jolies fesses.

— Moi et mes jolies fesses ? Mais c'est la chose la plus sexiste que j'ai jamais entendue.

Je fais quelques pas en direction du jeune policier et je le regarde droit dans les yeux, en prenant soin de ne pas le foudroyer sur place.

— Vous savez, je n'ai rien contre les policiers, en général, mais je ne supporte pas les flics misogynes. Ils me mettent en rage, et alors, inutile d'essayer de m'arrêter. (Je repousse violemment le jeune homme.) Vous allez vous excuser immédiatement, ou je vous flanque une raclée dont vous vous souviendrez.

A mon grand étonnement, il sort son arme. Feignant d'être choquée, je recule d'un pas et je place les deux mains sur ma tête. L'autre policier fait mine de s'interposer : il sait par expérience que chercher les ennuis quand il n'y a pas lieu de le faire n'est jamais une bonne idée. Mais ce qu'il ignore encore, c'est que j'adore les ennuis.

— Hé, Gary, dit-il, laisse-la tranquille. Elle te drague, c'est tout. Range ton arme.

Mais Gary refuse d'écouter.

— C'est une grande gueule, cette fille. Et d'ailleurs, comment savoir si nous n'avons pas affaire à une prostituée ? Ouais, c'est peut-être une prostituée, et on devrait l'embarquer pour racolage sur la voie publique.

— Je ne vous ai pas proposé d'argent, que je sache.

Mon sarcasme met Gary en colère, et il pointe son flingue sur mon ventre.

— Mets-toi tout de suite contre le mur, et écarte les jambes.

— Gary, se plaint l'autre policier, arrête.

Je décide de le prévenir :

— Tu devrais écouter ton collègue, Gary. Je t'assure qu'à ce petit jeu, tu risques de perdre.

Gary m'attrape par le bras et me balance contre le mur. Je le laisse faire. Quand je suis énervée, j'adore me battre. En fait, dès que je ressens une émotion forte, j'aime chasser, boire le sang de mes victimes, et j'aime tuer. Gary commençant à me bousculer, je me dis que je vais peut-être le tuer, mais quand il pose sa main sur mes fesses, il dépasse les bornes. Il ne porte pas d'alliance, et personne ne le regrettera, à part son collègue, qui va bientôt mourir d'un infarctus, de toute façon, à cause de tous les beignets gras et de tout le café qu'il s'envoie. Oui, me dis-je tandis que Gary fouille mes poches et découvre mon poignard, le sang de ce petit flic aura très bon goût, et le monde se passera aisément d'un tel crétin. Comme s'il venait de trouver un trésor, il passe le poignard à son équipier. Dans son esprit, c'est clair : puisque je suis maintenant une délinquante, il peut faire de moi ce qu'il veut, tant que personne n'est en train de filmer la scène. Pas étonnant qu'il y ait de temps en temps des émeutes dans ce quartier pourri.

— Hé, regarde un peu ce que je viens de dégoter dans sa poche ! s'exclame Gary. Bill, la dernière fois qu'on a trouvé un poignard comme celui-ci sur une demoiselle, c'était quand ? (Du plat de la lame, il me tapote l'épaule.) Dis-moi un peu qui t'a donné un truc pareil, chérie ? Ton maquereau ?

— En fait, je l'ai pris à un gentilhomme français qui avait eu l'audace de me toucher les fesses sans me demander la permission. (Je me tourne lentement vers lui.) Exactement comme toi.

Le vieux Bill prend le poignard des mains du jeune Gary, qui tente de me faire baisser les yeux, sans se douter qu'il aurait plus de chances d'y arriver avec un nain... Prudemment, je donne à mon regard un peu plus de chaleur, et je constate avec plaisir que Gary se met soudain à transpirer abondamment. Il agrippe toujours fermement son arme, mais son bras commence à trembler.

— Je vous arrête, bredouille-t-il.

— De quoi m'accuse-t-on ?

Il déglutit.

— Port d'une arme prohibée.

Lâchant Gary un instant, je regarde Bill.

— Et vous, vous m'arrêtez également ?

Lui, il doute.

— Qu'avez-vous l'intention de faire avec un poignard de cette taille ?

— C'est pour me défendre.

Bill jette un coup d'œil à Gary.

— Laisse-la partir. Si j'habitais le quartier, je serais armé, moi aussi.

— Tu oublies qu'on a déjà rencontré cette fille devant le Coliseum ? répond Gary, embêté. Elle était là la nuit où ces meurtres ont été commis, et voilà qu'on la retrouve devant l'entrepôt qui vient de sauter. (De sa main libre, il s'empare des menottes.) Vos poignets, s'il vous plaît.

Je m'exécute.

— Du moment que tu le demandes poliment.

Après avoir remis son arme dans son étui, Gary me passe les menottes, puis il me prend par le bras et me tire vers la voiture de patrouille.

— Vous avez le droit de garder le silence. Si vous décidez de parler, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. Vous avez le droit de disposer de la présence d'un avocat, commis d'office ou...

J'interromps Gary au moment où il tente de me forcer à monter sur la banquette arrière de la voiture de police :

— Une seconde.

— Quoi ? grogne Gary.

Tournant la tête vers Bill, je croise son regard.

— Je veux que Bill pique un petit somme.

— Hein ? s'exclame Gary.

Bill, lui, ne réagit pas. L'excès de beignets l'a ramolli, et il est déjà en mon pouvoir. Je continue à le fixer.

— Je veux que Bill s'endorme, dis-je. Bill, vous allez dormir et oublier que vous m'avez vue. Vous ne saurez pas ce qui est arrivé à Gary. Il aura disparu, c'est tout, et vous n'y êtes pour rien.

Bill s'installe sur le siège du passager, ferme les yeux comme un bambin que sa mère vient de border, et s'endort. Ses premiers ronflements inquiètent son collègue, qui ressort aussitôt son arme et la braque sur moi. Pauvre Gary ! Je ne suis pourtant pas un symbole idéal de la lutte antiviolence, mais les supérieurs de ce jeune flic n'auraient jamais dû l'autoriser à porter une arme à feu.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? me demande-t-il.

Je hausse les épaules.

— Tu m'as passé les menottes, je n'ai donc rien pu faire.

Et pour illustrer mon impuissance, je lui montre mes poignets enchaînés. Puis, en souriant malicieusement, je romps les menottes d'un geste brusque. Elles tombent sur le trottoir en cliquetant comme une poignée de monnaie perdue par une poche trouée.

— Tu sais ce que ce gentilhomme français a dit avant que je lui tranche la gorge à l'aide de sa propre dague ?

Stupéfait, Gary recule d'un pas.

— Ne faites plus un geste, ou je tire.

J'avance droit sur lui.

— Ce gentilhomme m'a dit : Reste où tu es, ou je te tue. Evidemment, contrairement à toi, il n'avait pas de flingue. A l'époque, les flingues n'existaient pas.

Je m'interromps. Gary doit avoir l'impression que mes yeux sont immenses, plus grands que la lune quand elle est ronde.

— Et tu sais ce qu'il a dit quand mes mains ont serré son cou ?

Tremblant de tous ses membres, Gary fait mine d'appuyer sur la détente.

— Vous êtes le diable, murmure-t-il.

— Presque.

Et d'un seul coup de pied, je lui arrache son arme des mains. Sous les yeux ébahis de Gary, le flingue atterrit quelques dizaines de mètres plus loin, et d'une voix suave, je poursuis :

— Ce que ce gentilhomme a dit, c'était : Vous êtes une sorcière. On croyait aux sorcières, en ce temps-là.

Lentement, je tends le bras vers ma victime livide et je l'attrape par le col de son uniforme, puis je l'attire tout contre moi.

— Tu crois aux sorcières, Gary ?

Son visage sue la peur, des tics lui tordent la bouche.

— N-n-non, bafouille-t-il.

Hilare, je lèche longuement sa gorge.

— Tu crois aux vampires ?

Incroyable. Il se met à pleurer.

— Non.

— Allons, allons, dis-je en lui caressant les cheveux. Tu crois forcément en quelque chose qui te fait peur, sinon tu ne serais pas aussi tendu. Dis-moi, quel genre de monstre penses-tu que je suis ?

— Je vous en supplie, laissez-moi partir.

D'un air désolé, je secoue la tête.

— Je crains que ce ne soit pas possible, Gary, bien que tu me l'aies demandé très poliment. Tes copains flics sont tout près d'ici, et si je te laisse partir, tu vas courir les prévenir qu'une prostituée se promène avec l'une de ces armes blanches dont le port est prohibé. Au fait, je dois t'avouer que cette description n'est pas très flatteuse, d'autant que jamais personne ne m'a payée pour coucher avec moi, du moins pas avec de l'argent. (Je fais mine de l'étrangler.) Mais certains m'ont payée avec leur propre sang.

Le visage de Gary ruisselle de larmes.

— Oh, mon Dieu...

Je hoche la tête.

— Vas-y, fais ta prière. Au risque de te surprendre.

Il se trouve que j'ai rencontré Dieu, une fois. Il n'approuverait probablement pas les tortures que je suis ni train de t'infliger, mais comme il m'a laissée vivre, J'imagine qu'il savait qu'un jour, je te rencontrerais, et que je te tuerais. Mais je reconnais que, dans la mesure où Dieu vient de tuer mon amoureux, je me fiche complètement de son opinion.

J'enfonce l'ongle de mon pouce dans le cou de Gary, et il se met à saigner. Le liquide vermillon coule jusque dans le col

amidonné de sa chemise blanche, dessinant sur le tissu un étrange graffiti. Penchée sur le jeune flic, j'ouvre la bouche.

— Je crois que je vais me régaler...

Fermant les yeux, Gary sanglote éperdument.

— J'ai une fiancée !

Je me redresse.

— Gary... lui dis-je, feignant la patience. La chose à dire dans ces moments-là, c'est J'ai une femme et des enfants ! Parfois, je me laisse apitoyer, et parfois, non. Ce gentilhomme français avait dix enfants, mais comme il avait également dix épouses, je ne me suis pas montrée très magnanime.

Le sang de Gary sent bon, surtout après la terrible journée qui vient de s'écouler, mais quelque chose me retient.

— Tu connais cette fille depuis longtemps ?

— Six mois, répond Gary.

— Tu l'aimes ?

— Oui.

— Elle s'appelle comment ?

Ouvrant les yeux, il me dévisage, incrédule.

— Lori.

Je souris.

— Et elle croit à l'existence des vampires ?

— Lori croit à tout.

Impossible de retenir un éclat de rire.

— Vous devez faire une sacrée paire, tous les deux ! Ecoute, Gary, tu as de la chance, ce soir. Je vais me contenter de boire un peu de ton sang, à la suite de quoi tu perdras conscience, mais je te jure que tu n'en mourras pas. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Il n'est pas précisément détendu, et j' imagine qu'on lui a déjà fait des propositions plus alléchantes que celle-ci.

— Vous êtes réellement un vampire ? me demande-t-il encore une fois.

— Oui. Mais je ne te conseille pas d'aller le répéter à tes collègues, tu perdrais ton boulot – et peut-être ta fiancée. Tu n'auras qu'à raconter qu'un voyou a volé la voiture de patrouille pendant que tu regardais ailleurs. Dès que tu seras évanoui,

c'est ce que je compte faire. Fais-moi confiance, j'ai terriblement besoin d'un véhicule.

Je l'étrangle juste assez fort pour qu'il comprenne que je suis toujours la garce qui a failli le tuer.

— Ça me paraît honnête, pas vrai ?

Il commence à piger qu'il n'a pas le choix, quoi qu'il advienne.

— Ça va me faire mal ?

— Oui, mais ça te fera aussi beaucoup de bien, Gary.

Sur ces bonnes paroles, je lui tranche la carotide d'un coup d'ongle et j'appuie mes lèvres avides sur sa gorge. Il ne faudrait quand même pas que j'oublie que je suis pressée. Absorbée par ma tâche, je comprends soudain que la petite amie de Gary n'a rien à voir avec le l'ait que je lui laisse la vie sauve : pour la première fois de ma vie, le sang ne me satisfait plus. La sensation du liquide chaud dans ma bouche, son odeur fade, tout ça me dégoûte. Et si je ne tue pas Gary, c'est tout simplement parce que je suis fatiguée de tuer – enfin. Ma petite dispute avec ces deux flics n'était qu'une diversion. La certitude d'être seule à pouvoir arrêter Eddie Fender et la douleur d'avoir perdu Ray sont autant de pieux enfoncés dans mon cœur – des pieux que je ne peux pas retirer. Pour la première fois, je suis incapable de noyer mes souffrances dans le sang, comme je l'ai si souvent fait au cours des siècles. J'aimerais tant ne pas être un vampire, mais un être humain normal cherchant le réconfort dans les bras d'un ami qui ne tue pas pour vivre. Mon rêve me hante, et c'est une âme que je désire... Une nouvelle larme de sang roule sur ma joue. Je ne veux plus être différente.

Je lâche Gary alors qu'il commence à peine à gémir de plaisir et de douleur. Et tandis qu'il s'écroule sur le sol, complètement groggy, je prends les clés de la voiture de patrouille dans sa poche, j'attrape sa casquette, et je m'installe au volant. Mon plan est simple : je vais mettre les restes de Yaksha dans le coffre, puis je passerai le barrage de police grâce à la casquette et au regard appuyé que je lancerai au flic chargé de la sécurité. J'emmènerai ensuite Yaksha dans un endroit tranquille, où nous parlerons, peut-être de magie. Et de la mort, sans aucun doute.

CHAPITRE XII

Je roule en direction de l'océan, vers la plage où j'ai tué la jeune fille, la nuit dernière. Sur le siège à côté du mien, j'ai installé Yaksha, ce qu'il en reste – une tête, des bras et un buste déchiqueté enveloppés dans une toile de jute grasseuse, sous laquelle pointent les aiguilles métalliques qu'Eddie avait enfoncées dans la chair de Yaksha, afin de le faire souffrir en permanence. Nous ne parlons pas. Quand je l'ai chargé dans la voiture de police, j'ai voulu ôter l'horrible sac de jute et retirer les aiguilles, mais il m'en a empêchée : il ne tient pas à montrer ce qu'il est devenu. Ses yeux noirs, toujours aussi beaux malgré ce qui lui est arrivé, ont soutenu mon regard, et nous nous sommes compris sans échanger un seul mot. Je ne veux pas que tu gardes de moi le souvenir d'un être diminué. C'est aussi ce je veux.

La houle n'est pas aussi forte que la veille, et l'océan ressemble presque à un immense lac. Je me souviens d'une fois où Yaksha m'avait emmenée près d'un lac dans le sud de l'Inde, un mois avant de rencontrer Krishna. C'était la nuit, naturellement, et il tenait à me montrer un trésor qu'il avait découvert sous l'eau. Yaksha avait un don pour dénicher les pierres précieuses et l'or, qui l'attiraient littéralement.

Les cryptes secrètes, les mines interdites agissaient sur lui à la façon d'un aimant. Mais quand il découvrait un trésor, il ne le conservait jamais : tout ce qu'il voulait, c'était contempler la beauté que le passé transmet à ceux qui savent la découvrir.

Il m'a alors raconté que le lac cachait sous ses eaux une ville engloutie, dont nul ne connaissait l'existence. Il m'a dit que cette cité avait plus de cent mille ans, et qu'elle était tout ce qui restait d'une grande civilisation à présent oubliée par l'histoire. Prenant ma main, il m'a emmenée dans l'eau, et nous avons plongé. En ce temps-là, je pouvais rester sous l'eau pendant une demi-heure sans avoir besoin de reprendre mon souffle. Yaksha,

lui, pouvait s'abstenir de respirer pendant plusieurs heures. Etant des vampires, notre vision nous permet de voir sous l'eau, même à de grandes profondeurs. Nous avons plongé à plus de trente mètres, et la ville immergée est soudain apparue, avec ses colonnes, ses allées en marbre, ses fontaines sculptées, incrustées d'or et d'argent, que le soleil ne ferait jamais plus resplendir. La beauté de la ville m'a emplie d'admiration : elle était là, sous l'eau, ignorée de tous, belle et intemporelle. En même temps, tout cela m'attristait.

Yaksha m'a conduit dans ce qui avait sans doute été un temple : de grands vitraux, dont certains étaient parfaitement conservés, entouraient l'immense salle intérieure, dont le sol était tapissé de marbre. Ce temple était unique, car on n'y voyait aucun tableau, ni aucune statue. J'ai alors compris qu'on y adorait le Dieu immatériel, et je me suis demandé si cela pouvait expliquer que ce peuple se fût éteint un jour. Mais Yaksha, qui flottait à côté de moi, avait dans les yeux une expression de joie que je ne lui avais jamais vue. J'ai pensé qu'il était lui-même originaire de cet abysse, et qu'il avait peut-être enfin retrouvé la ville et le peuple de ses origines. Ces gens n'étaient sans doute pas des démons comme lui, mais ils semblaient venir d'un monde au-delà du nôtre. A ce moment-là, j'ai eu l'impression, moi aussi, d'appartenir à cette race disparue, et je me suis demandé quelles étaient mes véritables origines. Yaksha a dû lire dans mes pensées, parce qu'il a hoché la tête, comme si nous avions rempli une mission en plongeant jusqu'à cette cité, et nous sommes ensuite remontés à l'air libre. En sortant de l'eau, je me souviens d'avoir trouvé que les étoiles étaient particulièrement brillantes. Depuis ce jour, chaque fois que je me trouve près d'une grande étendue d'eau, les étoiles ont pour moi un éclat particulier.

Pour l'instant, tandis que j'allonge Yaksha au bord de l'eau, les nuages se sont dissipés, et les étoiles illuminent le ciel de leur clarté, malgré les lumières de Los Angeles qui rendent la Voie Lactée moins visible. Quand la civilisation moderne a cessé d'avoir conscience des milliards d'étoiles qui brillent au-dessus de nous, elle a perdu beaucoup... Malheureusement, ce soir, ma conscience personnelle a des préoccupations bien terrestres :

Eddie a cousu les bords du sac de jute dans lequel se trouve Yaksha dans sa chair. Sous le tissu, on voit bouger les aiguilles qui le transpercent, à moins qu'il ne s'agisse d'un réflexe de ses muscles sectionnés. En pensant aux tortures qu'il a endurées, je suis prise de nausée. Je pose la main sur son front glacé.

— Yaksha...

Sa tête roule sur le côté, et ses beaux yeux noirs fixent l'eau toute proche. Je sais qu'il pense, lui aussi, à la cité engloutie. Cet après-midi avait été notre dernier moment d'intimité, avant que Krishna ne décide il mette un terme à l'invasion des vampires en faisant jurer à Yaksha de les détruire tous, jusqu'au dernier, s'il voulait mourir dans la grâce de Krishna.

— Sita, dit soudain Yaksha d'une voix faible.

— Il doit y avoir de nombreuses cités cachées sous l'océan.

— Il y en a beaucoup, oui.

— Tu les as vues ?

— Oui. Sous cet océan, et sous les autres.

— Où sont allés tous les gens qui y vivaient ?

— Ils ne sont allés nulle part. Le temps est une dimension supérieure. Leur temps est venu, puis il s'est achevé, c'est ainsi.

Un long moment s'écoule en silence. Seul le clapotis des vagues sur le sable fait écho à ma propre respiration, et l'espace de quelques secondes, les deux ne font plus qu'un : chaque inspiration correspond à l'écume d'une vague venant mourir sur le sable, et chaque expiration coïncide avec son reflux. Depuis cinq mille ans, les vagues travaillent à sculpter la côte et la modifient sans cesse, mais même si ma respiration, elle, est le produit de l'activité de mes poumons, je n'ai pas changé. Ces cinq mille années ne m'ont pas changée, l'océan et la planète ont connu la paix plus souvent que moi. Ils ont eu droit aux changements auxquels moi, j'ai résisté. Mon temps est passé, mais je suis toujours là. C'est ce que Yaksha est en train de me dire.

— Cette nuit-là, dis-je, que s'est-il passé ?

Son soupir est éloquent.

— Quand tu es sortie en courant, j'ai éprouvé l'envie pressante d'aller à la fenêtre, pour regarder l'océan. L'océan m'a

toujours rappelé Krishna, tu le sais, et je voulais le contempler une dernière fois avant de quitter ce monde. La bombe a alors explosé, et j'ai été projeté hors de la maison. J'ai atterri dans les bois, coupé en deux, et j'étais en train de brûler. Je me suis dit que j'allais mourir.

Il s'interrompt.

— Mais tu n'es pas mort.

— Non, reprend-il. Je suis tombé dans un néant mystérieux, où j'avais l'impression de flotter sur une mer noire. La prochaine glaciation aurait pu commencer, tellement j'avais froid. Je me sentais comme un iceberg dérivant sans but. Mais j'ai fini par reprendre conscience de mon corps, parce que quelqu'un était en train de me secouer. Je n'y voyais toujours rien, mais j'entendais vaguement des sons, dont certains provenaient peut-être de mes propres pensées, ou de ma propre voix. Les autres bruits que je percevais me paraissaient tellement étranges...

— C'était Eddie qui était en train de te poser des questions.

— Eddie, c'est son nom ?

— Oui.

— Il ne m'a jamais dit comment il s'appelait.

— Il n'est pas particulièrement expansif.

Yaksha se renfroge.

— Je sais.

Je pose à nouveau ma main sur lui.

— Excuse-moi.

Il hoche lentement la tête.

— Je ne me souviens même pas de ce que je lui ai dit, mais j'ai dû lui raconter pas mal de choses. Quand j'ai enfin repris mes esprits, je me suis retrouvé dans le compartiment réfrigéré de la fourgonnette, et j'ai compris que j'étais prisonnier d'un fou qui savait tout de moi, et par conséquent, de toi.

— Il t'a prélevé du sang, et se l'est ensuite injecté ?

— Oui. Pendant mon séjour à la morgue, il a sans doute remarqué que ce qui restait de mon corps essayait de se régénérer, et il m'a gardé en vie afin de pouvoir récupérer le plus de sang possible. Avec tout ce qu'il a pris, il doit être extrêmement puissant, à l'heure qu'il est.

— C'est le moins qu'on puisse dire. A deux reprises, j'ai tenté de l'éliminer, en vain. Si j'échoue une troisième fois, c'est lui qui me tuera.

Yaksha hésite, mais je sais déjà ce qu'il va dire. Le serment qu'il a fait à Krishna, selon lequel il s'est engagé à éliminer tous les vampires, est sérieusement compromis.

— Il a créé d'autres vampires ?

— Oui. A ma connaissance, il y en avait vingt et un, mais j'ai réussi à les tuer, tous, ce matin. (Et j'ajoute) Un ami m'a aidée.

Yaksha observe longuement mon visage.

— Et cet ami est mort.

Je hoche la tête, et une larme roule sur ma joue, une larme de sang qui vient grossir le flot du temps et de l'espace. Tout finit dans cet océan spatio-temporel, qui semble bien indifférent à la douleur que ressentent nos âmes soi-disant immortelles.

— Il est mort pour me sauver la vie, dis-je.

— Ton visage a changé, Sita.

Mon regard se pose sur l'océan, cherchant à absorber un peu de la sérénité qui s'en dégage.

— Pour moi, c'est une perte inestimable.

— Au cours des siècles, nous avons perdu tant de choses, Sita. La perte de ton ami n'a fait que mettre en évidence le changement qui s'était déjà produit en toi.

Hochant la tête, je pose la main sur ma poitrine.

— La nuit de l'explosion, on m'a enfoncé un pieu dans le cœur. Cette blessure n'a jamais guéri, et elle me fait continuellement souffrir. En général, c'est supportable, mais il m'arrive de ne plus supporter la douleur. (Je me tourne vers Yaksha.) Pourquoi cette plaie ne cicatrise-t-elle pas ?

— Tu le sais. Ce pieu était destiné à te tuer, et nous devons mourir ensemble.

— Que s'est-il passé ?

— Je suis allé près de la fenêtre. Quand tu t'es évanouie, tu as sans doute prié Krishna de t'accorder plus de temps avec ton bien-aimé.

— C'est exactement ce que j'ai fait.

— Et il t'a justement offert ce temps supplémentaire. La grâce de Krishna est sur toi. Ce que tu désires, tu l'obtiens.

— Non, Yaksha, dis-je d'une voix pleine d'amertume. Tout ce que je voulais, c'était que Ray soit à mes côtés pour les cinq prochains millénaires, mais le lieu que tu vénères ne m'a même pas accordé une année avec lui. (Je baisse la tête.) Il m'a pris Ray.

— Mon dieu est également le tien, Sita.

Je ne peux pas être d'accord avec Yaksha.

— Je le hais.

— Les mortels exagèrent toujours la différence entre la haine et l'amour. Pourtant, les deux sentiments viennent du cœur : il n'est pas possible de haïr sans avoir profondément aimé, et réciproquement. Mais tu dis maintenant que tu as le cœur brisé, et je ne sais pas si cette blessure-là guérira. (Il prend ma main entre les siennes.) Je te l'ai déjà expliqué, Sita : le temps qui nous était imparti est arrivé à son terme. Nous n'avons plus rien à faire sur la Terre.

A mon tour, je serre sa main.

— Je commence à penser que tu as raison. (Mon rêve me revient alors à l'esprit.) A ton avis, si nous quittons cette Terre, reverrai-je Ray ?

— Tu verras Krishna, car il est dans tous les êtres, et si tu cherches Ray dans Krishna, tu le trouveras.

Mordant ma lèvre, j'absorbe quelques gouttes de mon propre sang, qui a un goût bien meilleur que celui du jeune flic.

— J'ai besoin de croire en ce que tu me dis, dis-je dans un murmure.

— Sita.

— Peux-tu m'aider à éliminer ce monstre ?

— Non. (Il regarde son corps mutilé.) Mes blessures sont trop graves. Il te faudra l'affronter seule.

Sa déclaration m'ôte les quelques forces qui me restaient.

— Je crois que je n'en suis pas capable.

— Je ne t'avais encore jamais entendu dire que tu ne peux pas faire quelque chose.

Je m'esclaffe.

— C'est parce que nous ne nous sommes pas vus depuis cinq mille ans ! (Puis, d'un ton plus sérieux, je reprends) Il n'a pas de point faible, et je ne sais pas où frapper.

— Il n'est pas invincible.

— Peut-être qu'il l'est. Aucune créature vivant sur cette planète ne pourrait le vaincre.

Et soudain, j'éprouve un immense besoin d'amour. J'ai besoin de Ray, j'ai besoin de Krishna.

— J'aimerais tant voir Krishna, maintenant. Lui pourrait arrêter Eddie Fender. Tu crois qu'il est possible que Krishna revienne bientôt ?

— Oui. D'ailleurs, il est peut-être déjà parmi nous, et nous l'ignorons encore. Quand il reviendra, bien peu le reconnaîtront. Sais-tu que je l'ai revu ?

— Tu l'as revu ? Avant qu'il ne quitte la Terre ?

— Oui.

— Mais tu ne m'en avais jamais parlé.

— Je n'en ai jamais eu l'occasion, puisque nous ne nous étions jamais revus.

— Je sais, c'est la première fois depuis cinq mille ans que nous sommes ensemble. Quand l'as-tu revu ? Où ?

— Peu de temps avant qu'il ne quitte la Terre et que Kali Yuga ne commence. J'étais en train de me promener, dans une forêt du nord de l'Inde, et je l'ai aperçu, assis au bord d'un étang. Il était seul, et il était en train de se laver les pieds. Je me suis approché, et il m'a souri, en me faisant signe de prendre place à côté de lui. Son attitude était complètement différente de celle qu'il avait la première fois que nous l'avons rencontré. Son pouvoir était inchangé, naturellement, mais en même temps, il semblait plus gentil. On aurait dit un ange plus qu'un dieu. Il était en train de manger une mangue, et il m'en a offert une. Il me regardait, et je me suis senti obligé de lui expliquer que je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour remplir ma mission, comme je lui en avais fait le serment. Nous étions tranquillement assis au soleil, les pieds dans l'eau, et tout allait bien. Tout était parfait. Notre affrontement d'antan était oublié, et je me sentais si heureux que j'aurais pu mourir sur-le-champ. J'avais envie de mourir, de quitter la Terre en sa compagnie, et je lui ai demandé s'il était d'accord. Après m'avoir dit que c'était impossible, il m'a raconté une histoire, et quand il a arrêté de parler, j'aurais été incapable de savoir pour quelles raisons il

venait de me raconter tout ça. (Yaksha réfléchit un instant.)
Mais ce soir, je viens enfin de comprendre.

— Explique-toi.

— Je crois qu'il m'a raconté cette histoire dans le seul but que je puisse te la répéter.

Voilà qui m'intéresse.

— Vas-y.

— Krishna m'a raconté qu'il y avait un démon, jadis, nommé Mahisha, qui avait accompli un long jeûne afin de gagner les faveurs de Shiva – comme tu le sais, ce dieu n'est pas différent de Krishna, parce qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu. Mahisha vénérât Shiva, qui était l'objet de ses méditations, et il répétait le mantra qui lui est consacré : Om Namah Shivaya. Au bout de cinq mille ans, Shiva ne lui étant pas encore apparu, Mahisha décida alors de sacrifier à Shiva, sur un grand bûcher, tout ce qu'il possédait, persuadé que ce sacrifice plairait au dieu. Mahisha jeta donc dans les flammes ses vêtements, ses bijoux, ses armes, et aussi ses cinquante épouses. Mais Shiva ne lui apparut pas. Mahisha se demandait ce qu'il pourrait bien offrir à Shiva, maintenant qu'il avait renoncé à tous ses biens terrestres. Il ne lui restait plus que son propre corps, et il résolut de le brûler également, morceau par morceau. Il se coupa d'abord les orteils, puis les oreilles, et enfin le nez, et jeta le tout dans le bûcher. Apercevant la scène du sommet de la montagne où il se tenait, dans le royaume sacré de Kailasha, Shiva fut horrifié. Il ne voulait pas que ses disciples, même les démons tels que Mahisha, se mutilent de cette façon. Et au moment où Mahisha s'apprêtait à s'arracher le cœur, Shiva apparut devant lui, et lui dit : Ton sacrifice est grand, et douloureux, et tu m'as prouvé que tu étais digne de me vénérer. Demande-moi d'exaucer n'importe lequel de tes souhaits, et je le ferai. Mahisha se réjouit, puisque c'était précisément dans ce but qu'il avait accompli tous ces sacrifices. Il dit à Shiva : Ô Seigneur, je ne te demanderai que deux faveurs. Fais en sorte que nul ne puisse me tuer, et que celui sur qui je poserai la main puisse être tué.

Ainsi que tu peux l'imaginer, la requête déplut à Shiva, et il tenta de persuader Mahisha de changer d'avis, et lui proposa de

lui donner un magnifique palais, ou quelques nymphes choisies dans son paradis personnel. Mais Mahisha s'entêta, et Shiva, lié par la parole donnée, finit par accepter, avant de s'en retourner à Kailasha sans tarder, craignant que Mahisha n'essaie de poser la main sur lui.

Comme tu peux t'en douter, Mahisha commença immédiatement à créer toutes sortes de problèmes. Rassemblant une horde de démons, il attaqua le royaume d'Indra, le roi du paradis. Les autres dieux ne pouvaient l'en empêcher, puisqu'il était devenu invincible, et que dès qu'ils s'approchaient de lui, il posait la main sur eux, ils mouraient – tu sais que même un dieu peut perdre sa forme divine. Tous les dieux furent finalement chassés du paradis, et contraints de se cacher pour rester en vie. Mahisha fut sacré roi du paradis, plongeant le cosmos dans le chaos, et les démons déchaînés renversèrent les montagnes et attisèrent le feu des volcans.

— Mais que faisaient les habitants de la Terre, pendant tout ce temps ? dis-je.

— Je ne sais pas, Krishna ne m'en a pas parlé. Je pense que les ruines de la civilisation que j'ai trouvées au fond du lac datent peut-être de cette époque reculée. A moins que dans les royaumes que nous évoquons en ce moment, le temps tel que nous le concevons n'existe pas, tout simplement. Peu importe. La situation était désespérée, et sans aucun espoir de salut, mais à la demande de son épouse, la belle Indrani, Indra entama un long jeûne et se livra à la méditation, récitant à l'intention de Krishna les douze syllabes de son mantra – Om Namoh Bhagavate Vasudevaya. Réfugié dans une grotte éloignée de tout, Indra passa cinq mille ans à méditer avant que Krishna, enfin, ne se décide à apparaître.

Krishna, naturellement, était au courant de ce qui se passait, mais il attendait.

— Pourquoi ?

— Krishna est ainsi, et il est inutile de se demander pourquoi. Je suis bien placé pour le savoir : j'ai moi-même essayé de comprendre, en vain. Ce serait comme demander à la nature pourquoi elle est naturelle. Pourquoi le feu brûle-t-il ? Pourquoi les yeux voient-ils ? Pourquoi naît-on, pourquoi

meurt-on ? La vie est ainsi, c'est tout. Mais Krishna ayant promis à Indra de satisfaire sa requête, Indra sauta sur l'occasion, et lui demanda de tuer l'invincible Mahisha.

Pour Krishna, c'était là un problème intéressant. Comme je te l'ai déjà dit, Krishna et Shiva ne faisant qu'un, le premier pouvait difficilement défaire ce que le second avait fait de son propre gré. Mais Krishna est au-delà de ces contingences, il transcende les paradoxes, et il décida donc d'apparaître à Mahisha sous les traits d'une ravissante déesse. La splendide créature qu'était devenu Krishna a tout de suite plu à Mahisha, et le démon a oublié les belles nymphes du paradis pour la poursuivre de ses assiduités. Elle, ou plutôt il, en admettant que Dieu puisse avoir un sexe déterminé, se mit à danser, évoluant gracieusement dans la forêt céleste en prenant soin de semer derrière elle quelques-uns de ses voiles, afin que Mahisha puisse la suivre. Bien que la divine créature ait pris soin de rester à bonne distance des mains du démon, celui-ci était sous le charme ; et tu sais, Sita, ce qui se passe quand on est obsédé par quelqu'un : on finit par ressembler à la personne en question. Krishna lui-même m'a confié que même les démons connaissent l'illumination et finissent par être touchés par la grâce divine : ils le haïssent si fort qu'il devient l'objet unique de leurs préoccupations.

Je me force à sourire.

— Ça tombe bien, puisque je le hais.

— Le contraire de l'amour, ce n'est pas la haine, c'est l'indifférence. Voilà la raison pour laquelle peu de gens trouvent Dieu. Ils vont à l'église, ils parlent de leur foi, certains vont même jusqu'à prêcher pour tenter de convertir les autres, mais au fond de leur cœur, s'ils sont honnêtes avec eux-mêmes, Dieu leur importe peu parce qu'ils ne le voient pas. Pour les gens, Dieu est un concept trop abstrait, c'est un mot vide de sens. Si Jésus-Christ revenait aujourd'hui, ce qu'il dirait ne signifierait rien pour ceux qui l'attendent, et ils seraient les premiers à le crucifier une fois de plus.

— Tu as déjà rencontré Jésus ?

— Non, réplique Yaksha. Et toi ?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui à l'époque où il vivait encore.

Malgré l'évidente douleur qu'il éprouve, Yaksha prend une profonde inspiration.

— Je crois que Jésus lui-même ne réussirait pas à guérir mes blessures.

— De toute façon, tu ne le lui demanderais pas.

— C'est vrai. Mais laisse-moi finir mon histoire. Ayant pris la forme d'une merveilleuse divinité, Dieu n'avait rien d'abstrait pour Mahisha. Comme elle était en train de danser, il s'est mis à danser à son tour, imitant tous ses gestes. Il agissait spontanément, de son plein gré, sans imaginer un seul instant qu'il était en danger. Se croyant invincible, il n'avait pas peur, mais les deux vœux qu'il avait exprimés portaient en eux le germe de sa propre perte. Des deux souhaits que Krishna avait exaucés, lequel était le plus fort ? Le premier, ou le second ? Ni l'un ni l'autre ? Les deux s'annulaient peut-être mutuellement...

Et tandis que Mahisha regardait danser la déesse, celle-ci commença à caresser ses cheveux, furtivement, sans s'attarder. Puis ses gestes se firent plus lents, et elle finit par poser la main sur sa tête. Et Mahisha, fasciné, l'imita.

— Et il mourut, dis-je, sans avoir vraiment compris la signification de l'histoire.

— Oui, reprit Yaksha. L'invincible démon fut détruit, et tout le monde fut sauvé, sur la Terre comme au Ciel.

— Je comprends la morale de l'histoire, mais j'avoue que quelque chose m'échappe. Je ne vois pas en quoi tout ça peut m'aider. La seule façon pour moi d'ensorceler Eddie, c'est de lui montrer un de ces films qu'il adore. Ce type n'est absolument pas intéressé par mon corps, sauf s'il est réduit à l'état de cadavre.

— Tu te trompes. Au contraire, il est très intéressé par ce qu'il y a à l'intérieur de ton corps.

Je hoche la tête.

— Ce qu'il veut, c'est mon sang.

— Evidemment. Le mien mis à part, ton sang est la substance la plus puissante qui existe sur cette planète. Il a probablement compris que nous avons évolué de façon

différente, et il veut pouvoir profiter de tes dons en ajoutant ton sang au sien. C'est pour cette raison que je le soupçonne de vouloir te garder en vie.

— Je reconnais qu'il avait l'occasion de me tuer, l'autre fois, et qu'il ne l'a pas fait.

— Ce qui prouve que j'ai raison.

Les paroles de Yaksha n'apaisent pas mes tourments. Ray est mort, mon vieux maître est en train d'agoniser, et il faut prier Dieu pendant au moins cinq mille ans avant qu'il ne daigne apparaître... Je sais qu'Eddie me tuera la prochaine fois qu'il me tiendra à sa merci, qu'il m'écorchera lentement, et que Krishna ne se manifestera pas, malgré mes hurlements de douleur. Combien de fois Yaksha a-t-il supplié Krishna de le sauver, quand Eddie enfonçait des aiguilles en acier dans sa chair mutilée ? Je lui pose la question, mais Yaksha s'est remis à contempler l'océan.

— La foi est une manifestation mystérieuse, dit-il. On peut même la juger totalement aberrante – on fait confiance à une chose dont on ne sait même pas si elle existe réellement. Mais je pense que pour la plupart des gens, cette confiance disparaît à l'approche de la mort. Parce que la mort annule les croyances des êtres humains. Quand on observe le cadavre d'un juif, celui d'un chrétien, ou celui d'un hindou, ils se ressemblent tous, et au bout de quelques heures, ils puent tous de la même façon. C'est pour ça qu'à mon avis, la foi authentique est un don, que nul ne peut décider de s'attribuer : Dieu te l'accorde, ou pas. Pendant les quelques semaines que je viens de passer enfermé dans cette fourgonnette, je n'ai pas demandé à Krishna de me sauver. Dans mes prières, je l'ai seulement imploré de me donner la foi. Et c'est alors que je me suis rendu compte que tout était déjà accompli. J'ai compris que cette foi, je l'avais déjà.

— Je ne comprends pas, dis-je.

Une fois de plus, Yaksha me regarde, et il tend la main vers moi, pour caresser du bout des doigts la joue où ma larme de sang a laissé une traînée tragique. Et soudain, cet être qui vient d'éprouver tant d'atroces souffrances me sourit. Mais comment peut-il encore sourire ? Malgré son corps mutilé, il rayonne, et

je me rends compte qu'il est exactement comme cet océan qu'il adore : il est en paix avec les vagues qui viennent successivement mourir devant lui. Oui, c'est vrai, nous devenons ce que nous aimons, ou ce que nous haïssons. J'aimerais bien le détester encore, pour pouvoir bénéficier à mon tour d'un peu de sa sérénité.

Mais je suis en train de me mentir à moi-même. J'aime Yaksha autant que Krishna, et il est toujours mon démon, mon amant, mon ensorceleur. Baissant la tête, je le laisse caresser mes cheveux. Ses mains, loin de me tuer, m'apportent un peu de réconfort.

— Ce que je veux dire, dit-il, c'est que je savais que tu viendrais me chercher, je savais que tu me délivrerais de mes tourments. Et tu vois, c'est ce que tu as fait. Même quand l'autre enfonçait dans ma chair ses longues aiguilles, quand il injectait mon propre sang dans ses veines, quand il riait en me disant qu'il était le maître du monde, je savais qu'après m'avoir sauvé, et après avoir entendu l'histoire de Krishna, tu irais le détruire. Tu vas achever la mission qui était la mienne, et tu vas sauver la planète. J'ai la foi, Sita. C'est Dieu qui me l'a donnée. Je t'en prie, aie confiance en cette foi comme j'ai confiance en toi.

L'émotion me submerge, moi, l'inaccessible vampire. Comme une enfant, je tremble devant Yaksha. Quand je l'ai rencontré, il y a très longtemps, j'étais jeune, et depuis cette époque, je n'ai pas mûri, du moins pas comme Krishna l'aurait voulu. Je suis sur le point de perdre Yaksha, et je sais qu'il va me demander de le tuer, et cette perspective m'est insupportable.

— Je ne sais pas ce que signifie cette histoire, dis-je à Yaksha dans un murmure. Tu peux m'expliquer ?

— Non. Moi non plus, je ne sais pas ce qu'elle veut dire. Je lève la tête.

— Alors, nous sommes damnés !

Tendrement, il passe les doigts dans mes cheveux.

— Nombreux sont ceux qui nous ont appelés ainsi, mais cette nuit, grâce à toi, ils vont s'en repentir, car tu seras leur sauveur. Trouve Eddie, Sita, jette-lui un sort. Quand j'ai fait de toi la vampire que tu es aujourd'hui, j'étais aussi puissant que

lui, mais c'est toi qui m'avais attiré. Je suis venu à toi seulement parce que tu m'avais ensorcelé – oui, déjà – alors que j'étais un monstre tout aussi pourri que cet Eddie.

Je prends la main de Yaksha.

— Mais je n'ai pas voulu te détruire, sincèrement. (Il veut parler, mais je me hâte de lui couper la parole :) Non, je t'en prie, ne dis rien.

— Il le faut. Tu vas avoir besoin de la force que peut te transmettre mon sang. Ce sang que je te donne, c'est le moins que je puisse faire.

Tremblante, je porte sa main à ma bouche, mais je prends soin de ne pas mordre ses doigts. Je n'ai pas l'intention de le mordre, ni même de l'égratigner.

Dans ces conditions, comment pourrais-je le vider de son sang ?

— Non, dis-je d'une voix ferme.

Le regard de Yaksha se porte à nouveau sur l'océan.

— Sita, nous n'avons pas le choix, c'est la seule solution. Ma fin est proche, je le sens. (Il ferme les yeux.) Je me souviens de lui comme si notre dernière rencontre datait d'hier. Comme si je le voyais aujourd'hui. (Et il ajoute :) Ce n'est pas la pire façon de mourir.

J'avais eu la même pensée, mais j'avais pourtant continué à vivre. Pourtant, il est hors de question pour moi de refuser d'exécuter sa dernière volonté : il a beaucoup souffert, et le laisser continuer à vivre dans cet état serait trop cruel. Je me penche sur lui, et après avoir tranché sa carotide, j'appuie mes lèvres sur la chair de cet être qui a fait de moi une vampire, et j'accomplis cet acte mystérieux. Un geste qui est tristement devenu un paradoxe mêlant puissance et faiblesse, et qui unit deux personnages désespérés, perdus dans l'espace et le temps, sous des étoiles dont l'éclat évoque les bénédictions divines et sacrées, mais aussi les sorts maléfaisants d'un univers indifférent. Le goût du sang de Yaksha redonne pourtant de la force à mon âme, et tout en le buvant, je sens renaître en moi une surprenante étincelle d'espoir. La lueur inattendue de la foi. Et tandis qu'il rend son dernier souffle, je murmure à l'oreille de Yaksha que je ne périrai pas avant d'avoir tué notre ennemi.

C'est un serment que je fais à Yaksha, et aussi à Krishna.

CHAPITRE XIII

Une fois de plus, je me retrouve devant la maison de la mère d'Edward Fender. Il est onze heures et demi, il fait nuit, et dans dix jours, c'est Noël. Tout le long de la rue, des guirlandes électriques d'ampoules multicolores, tels de précoces œufs de Pâques trempés dans de la peinture fluorescente, ajoutent une note de fausse gaieté à un quartier qui mériterait de figurer en tête de la liste des cibles prioritaires des missiles nucléaires de l'ex-URSS. Assise dans la voiture de police de Bill et Gary, je concentre tous mes sens sur la maison des Fender, l'intérieur comme l'extérieur. Ma meilleure alliée, c'est mon ouïe. Même un lombric creusant sa galerie dans un jardin à cinq cents mètres n'échapperait pas à mes tympans. Installée dans son rocking-chair, un magazine entre les mains, Mme Fender regarde une émission religieuse à la télévision, censée sauver son âme d'une imminente apocalypse. Elle est seule, j'en suis certaine, et je sens aussi qu'Eddie n'est pas dans le coin.

Voilà qui m'étonne. Considérant le nombre de policiers qui fouillent l'entrepôt, et le fait qu'Eddie croie Yaksha introuvable, je peux comprendre qu'il ait laissé la fourgonnette sans surveillance. Mais ce qui m'échappe, c'est la raison pour laquelle il a laissé sa mère toute seule, l'exposant ainsi à devenir mon otage. A présent, il a dû se rendre compte que c'est par elle que j'ai pu localiser l'entrepôt. M'aurait-il tendu un nouveau piège ?

Avec le sang de Yaksha dans mes veines, j'ai récupéré toute ma puissance, et même davantage, bien que je ne sois pas encore prête à me mesurer à Eddie, qui s'est injecté le sang de mon défunt ami à de nombreuses reprises, pendant plusieurs semaines. Malheureusement, je ne suis pas au mieux de mes capacités mentales. Après la mort de Yaksha, j'ai lesté de pierres le sac de jute qui recouvrait le bas de son corps et j'ai jeté le tout dans l'eau, en m'assurant que sa dépouille était dorénavant à l'abri de toute malveillance. On ne le retrouvera jamais, mais il

m'a légué une énigme que je n'arrive pas à résoudre. Krishna lui a raconté cette histoire il y a cinq mille ans. Pourquoi Yaksha était-il si sûr qu'elle était destinée à m'aider à affronter la situation actuelle ? J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas comment je pourrais éliminer définitivement Eddie en dansant devant lui. Pour moi, le mot foi est aussi abstrait que le mot Dieu.

Qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai pas vraiment de stratégie, à part prendre Mme Fender en otage, forcer ainsi Eddie à accourir, et lui coller une balle dans la tête à la première occasion. J'ai toujours avec moi l'arme du jeune Gary, à moins que ce ne soit celle du vieux Bill... Peu importe, j'ai trouvé le flingue dans leur voiture, et je dispose de six balles. Après l'avoir planqué sous mon T-shirt, je sors de la voiture et je me dirige vers la maison.

Je ne frappe même pas à la porte, puisque je sais qu'elle ne m'ouvrira pas. Je force la serrure et je fais irruption dans la pièce, me jetant sur elle avant qu'elle n'ait le temps de se saisir de la télécommande. L'Américain contemporain adore se servir d'une télécommande, comme s'il s'agissait d'un laser futuriste capable d'aplanir n'importe quel obstacle. La peur et le mépris déforment les traits de la vieille femme, pourtant déjà bien marqués, ce qui signifie qu'elle a retrouvé ses esprits. Vraiment, ça me fait plaisir. L'agrippant par la gorge, je la plaque contre le mur, et je lui souffle mon haleine glacée de vampire sous le nez. Avant de jeter Yaksha au fond de l'océan, je m'étais déshabillée, mais j'étais encore mouillée quand j'ai remis mes vêtements, et le jeans que Joël m'a acheté dégouline sur le parquet. Je serre plus fort le cou de la vieille dame, et ses étranges yeux gris fixent les miens, changeant rapidement d'expression. Elle est terrifiée, mais la situation semble l'exciter au plus haut point. Quelle famille !

— Où est votre fils ?

Elle se met à tousser.

— Qui êtes-vous ?

— Je fais partie des gentils. Votre fils, par contre, c'est un méchant. (Je serre encore plus fort.) Vous savez où il est ?

Lentement, elle secoue la tête, tandis que son teint vire au bleu.

— Non.

Elle ne ment pas.

— Et ce soir, vous l'avez vu ?

— Non.

Elle continue à dire la vérité. Bizarre. Je m'autorise à lui sourire.

— Quand il était enfant, à quoi jouait Eddie ? Il enfilait des pétards dans la gueule des crapauds pour les faire exploser ? Il arrosait d'essence de malheureux chats à qui il mettait le feu ? Et c'est vous qui lui achetiez l'essence ? Vous lui achetiez peut-être les chats ? Franchement, madame Fender, je veux savoir quel genre de mère peut produire ce genre de fils.

Maîtrisant momentanément sa peur, elle ricane.

— Mon Eddie est un bon fils, et il sait comment il faut traiter les filles comme vous.

— Avant de me rencontrer, votre fils n'a jamais vu de fille comme moi. (Je la pousse sur sa chaise.) Asseyez-vous ici, et fermez-la. (Plaçant un siège en face d'elle, je m'assois à mon tour.) Eh bien, nous allons attendre Eddie ensemble.

— Qu'allez-vous lui faire ?

Je sors mon arme.

— Je vais l'abattre.

Elle ne réagit pas. Dans l'ensemble, elle paraît accepter sans broncher que je la domine. Son fiston a dû la mettre au courant de l'émergence d'une nouvelle délinquance, et bien qu'elle continue à avoir peur de moi, elle manifeste aussi une certaine arrogance. Dans un sinistre craquement de vertèbres, elle hoche la tête, comme pour se convaincre de la justesse de ses paroles.

— Mon fils est plus malin que vous, et je crois que c'est vous qui allez mourir.

Eteignant la télé à l'aide de la télécommande, je croise les jambes.

— S'il est aussi malin que vous le dites, pourquoi ne s'est-il pas enfui de chez lui dès qu'il a été en âge de marcher ?

Ma question lui déplait fortement.

— Vous allez me le payer.

Mais elle m'ennuie déjà.

— On verra...

Une heure plus tard, le téléphone sonne. Etant donné que j'espère qu'Eddie va se précipiter chez sa mère quand il apprendra que je suis avec elle, il est inutile que sa mère décroche et prétende que je ne suis pas là. C'est le genre de piège dans lequel Eddie ne tombera pas. Je décide donc de répondre moi-même.

— Allô ?

— Sita.

C'est Joël Drake, et il a de sérieux ennuis. En un éclair, je comprends qu'après m'avoir quittée, il est venu ici, pour se faire aussitôt kidnapper par Eddie. Pendant que je m'occupais de Yaksha, Eddie attendait devant chez lui, sans doute caché quelque part dans le jardin, certain que je reviendrais voir sa mère dès que possible. Constatant que je ne me montrais pas, il s'est emparé de l'homme qui m'avait sauvée de l'incendie, pensant qu'il pouvait s'en servir pour faire pression sur moi. Joël n'a que très peu de chance d'être encore en vie demain matin.

— Il est à côté de toi, dis-je.

Bien qu'il soit probablement terrifié, Joël se contrôle parfaitement.

— Correct.

— En ce qui te concerne, je vois où il veut en venir. Passe-le-moi.

— Tu peux te passer de moi, Sita. Je ne suis pas indispensable, déclare Joël.

— Moi non plus.

Un instant plus tard, la voix d'Eddie résonne dans mon oreille. Une voix visqueuse, gluante, et pleine d'assurance.

— Salut, Sita. Comment va ma mère ?

— Très bien. Elle n'arrête pas de vanter les mérites de son fiston.

— Tu lui as fait du mal ?

— Disons que c'est encore à l'état de projet. Et toi, tu t'en es pris à Joël ?

— Il a le bras cassé, c'est tout. Encore un de tes fiancés ? Celui-là n'aura pas duré aussi longtemps que l'autre.

Je m'efforce de prendre un ton détaché.

— Un de perdu, dix de retrouvés. A mon âge, ils se valent tous.

Eddie s'esclaffe.

— C'est ton problème. Pour l'instant, je ne crois pas que tu puisses faire mieux que moi.

J'ai envie de l'agresser verbalement, et de le pousser à bout.

— Serais-tu en train de me faire des avances, Eddie ? Tu veux devenir le maître du monde histoire d'être sûr que tu auras un rencard le vendredi soir ? Tu sais, j'ai discuté avec ton ancien employeur, et il m'a raconté à quoi tu passes tes soirées. Si c'est comme ça que tu t'éclates, je ne serais pas étonnée d'apprendre que tu es encore puceau.

Eddie n'apprécie pas du tout ma petite plaisanterie. J'ai tout intérêt à l'énervier avant de l'affronter à nouveau. En dépit de son indéniable intelligence, Eddie semble fondamentalement manquer de maturité, surtout en matière de rapports humains, et je ne parle pas seulement de ses psychoses. J'ai connu de nombreux psychotiques qui avaient d'excellentes relations avec les autres – quand ils n'étaient pas en train de massacrer un individu en particulier. Eddie, lui, est encore pire que ceux-là : il correspond tout à fait à l'archétype du lycéen complexé qui passe son temps à la bibliothèque, à fantasmer sur toutes les jolies filles qu'il rêve de violer. Il prend soudain un ton nettement plus agressif.

— Abrégeons, déclare-t-il. Je veux qu'on se retrouve à Santa Monica, sur le quai, dans trente minutes. Si tu es en retard, je commencerai à torturer ton ami. Au cas où tu aurais une crevaillon ou un truc dans ce genre, je procéderai lentement, et si tu n'as que vingt minutes de retard, il est possible que tu puisses encore le reconnaître. Ma mère, bien sûr, reste chez elle, et tu ne lui feras aucun mal. (Il marque une pause, ménageant son effet.) Tu as bien compris mes instructions ?

Je renifle bruyamment.

— Hé, lâche-moi, Eddie. Je n'ai pas l'intention de t'obéir au doigt et à l'œil, d'autant que tu ne disposes d'aucun moyen de

pression sur moi. Sur cette planète, rien ne peut me menacer. Si tu veux me parler, c'est à toi de venir ici. Et si tu n'es pas arrivé dans trente minutes, je fracasse la tête de ta mère contre la porte d'entrée, ça fera une jolie décoration de Noël. Le rouge, c'est une couleur très festive. Tu as bien compris mes instructions, espèce de pervers ?

Au son de sa voix, je devine qu'il est en colère.

— Tu essaies encore de bluffer !

— Eddie, tu devrais pourtant me connaître, maintenant...

Et je raccroche sans lui laisser le temps d'en placer une. Il va venir, j'en suis certaine, mais ai-je vraiment envie qu'il emmène Joël avec lui ? Que la vie d'une personne chère à mon cœur dépende de cette rencontre, voilà qui risque fort de me déstabiliser encore une fois. J'en viens presque à prier pour qu'Eddie liquide Joël avant que je ne le tue enfin.

CHAPITRE XIV

Il y a mille ans, dans le nord de l'Ecosse, j'ai été confrontée à une situation similaire à celle qui me préoccupe actuellement. En ce temps-là, j'avais pour amant un aristocrate, le baron de Welson, mon Harold, et nous vivions dans un petit château au bord de l'Atlantique. En hiver, les vents glacés soufflaient sur l'écume des vagues, qu'on aurait crues sculptées par les sirènes. Le spectacle me donnait des envies de vacances à Hawaï, bien que cette île n'ait pas encore été découverte à l'époque. J'aimais Harold. Plus qu'aucun des mortels que j'ai rencontrés, il me rappelait Cleo, un vieil ami grec : tous deux partageaient le même sens de l'humour, et le même amour des femmes. J'aime les hommes sensuels, et authentiquement virils.

A la différence de Cleo, Harold n'était pas médecin, mais artiste. C'était même un grand peintre, pour qui j'ai fréquemment posé, et souvent nue. L'un de ses tableaux se trouve actuellement au Louvre, à Paris, et on l'attribue à un artiste qui n'a jamais existé. Une fois, tandis que je visitais le musée, j'ai aperçu un étudiant des Beaux-arts en train d'exécuter une copie de ce tableau. Je me suis approchée, et je suis restée un long, très long moment à côté de lui. Le jeune homme, intrigué, ne cessait de me regarder à la dérobée, et j'ai même eu l'impression que je lui faisais peur. Il avait visiblement envie de me parler, mais il ne savait pas quoi dire. Avant de partir, je lui ai souri d'un air complice. Il faut dire qu'Harold avait peint de moi un portrait parfaitement ressemblant.

A cette époque, un certain Lord Tensley faisait régner l'ordre dans cette région du nord de l'Ecosse. Son château et son ego étaient bien plus grands que ceux d'Harold, mais l'unique objet de son désir, c'était moi. Lord Tensley me désirait violemment, et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour m'éloigner d'Harold. Il m'offrit des fleurs, des chevaux, des attelages, des bijoux – tout ce qu'un homme pouvait offrir à une

femme au Moyen Age. Mais je préférais déjà l'humour et l'esprit au pouvoir et à l'argent. De plus, Lord Tensley était cruel, et bien qu'ayant déjà planté mes dents dans plusieurs cous – et fracassé quelques crânes – je n'étais pas du genre à jouir de la souffrance d'autrui. On racontait que Lord Tensley avait décapité sa première épouse parce qu'elle avait refusé de faire disparaître leur premier enfant, une petite fille atteinte d'un léger handicap mental. Toutes les maîtresses de Lord Tensley avaient pris l'habitude de se tenir très droites, comme pour vérifier que leur tête était toujours sur leurs épaules.

Pendant les quelques années que j'ai passées avec Harold, j'étais particulièrement téméraire. En général, je prends soin de dissimuler ma véritable nature, et en ce temps-là, je me gardais bien de choisir mes victimes parmi les paysans et les fermiers qui peuplaient cette région d'Ecosse. Mais, peut-être parce que j'étais paresseuse, et lasse de me disputer avec mon entourage, j'avais pris l'habitude de me servir du pouvoir de mes yeux et de ma voix pour obtenir tout ce que je désirais. Et naturellement, les gens du coin ont fini par me prendre pour une sorcière, ce qui ne gênait nullement Harold, tout comme Cleo n'avait pas été dérangé par la réputation qui avait été la mienne dans l'Antiquité. Ces deux-là étaient des libres penseurs. Mais contrairement à Cleo, Harold savait que j'étais une vampire, et qu'il m'arrivait souvent de boire du sang humain. Quand il me peignait, il me représentait souvent avec des traces de sang sur le visage. De temps en temps, Harold me demandait de faire de lui un vampire, ce qui lui aurait épargné de vieillir et de mourir, mais je lui avais parlé de Krishna et du serment qui me liait à lui, et il n'insistait pas. Une fois, Harold a peint pour moi un tableau représentant Krishna tel que je le lui avais décrit. Ce portrait était celui que je préférais, mais il a été détruit à Londres pendant la Seconde Guerre mondiale, lors d'un bombardement allemand.

Comme j'avais éconduit Lord Tensley, et parce que j'avais la réputation d'être une sorcière, ce bon chrétien a pensé qu'il était de son devoir de me faire condamner à être brûlée vive, une pratique que l'Inquisition devait remettre à l'honneur plus tard. Dans un certain sens, Lord Tensley était en avance sur son

temps. Il a donc envoyé douze hommes en armes m'arrêter, et comme la garde d'Harold consistait essentiellement en servantes, valets et palefreniers, je me suis portée à la rencontre de la petite troupe avant qu'elle n'arrive au château. Puis j'ai renvoyé à Lord Tensley les douze têtes de ses hommes, avec un mot de ma main qui disait : Ma réponse est toujours non. J'avais cru que cet incident l'intimiderait, pendant un certain temps du moins, mais Lord Tensley était plus résolu que je ne l'avais imaginé. Une semaine plus tard, il enleva mon Harold, et m'envoya un message m'avertissant que je recevrai la tête de mon amant si je ne me décidai pas à lui céder promptement. Attaquer le château fortifié de Lord Tensley aurait été une entreprise vouée à l'échec, même pour moi, et je me suis dit que feindre de coopérer serait encore le meilleur moyen de retrouver Harold dans les plus brefs délais. J'ai donc écrit une lettre à Lord Tensley : J'accepte, mais il faut que vous veniez me chercher. Amenez Harold avec vous.

Lord Tensley est effectivement venu avec Harold, et avec vingt de ses meilleurs chevaliers. Quant à moi, j'avais éloigné tous mes gens. Aucun d'entre eux ne savait se battre, et je ne voulais pas qu'ils se fassent tuer. Seule à l'entrée du château, mon arc à la main, je me préparais à attendre la troupe chargée d'arrêter la sorcière. Hommes et chevaux approchaient, et dans le froid leur souffle, rougi par la flamme des torches, ressemblait à celui d'un dragon. Lord Tensley avait jeté Harold en travers de sa selle, et il pressait la lame de son poignard sur la gorge de mon amant. Prenant soin de rester à distance respectable, il me cria de me rendre sans tarder, si je ne voulais pas qu'il tranche la gorge d'Harold sous mes yeux. Ce qui était intéressant avec Lord Tensley, c'était qu'il ne me sous-estimait pas. A dire vrai, les douze têtes que je lui avais expédiées auraient rendu n'importe qui prudent. Mais la façon qu'il avait de garder une distance respectable entre lui et moi, de se protéger derrière Harold, et d'éviter de me regarder en face, semblait prouver qu'il était sincèrement convaincu que j'étais une authentique sorcière.

J'avais donc un problème. Jadis, avant l'invention de l'armement moderne, j'étais généralement capable de me tirer

des situations les plus compliquées en me servant simplement de ma force physique et de ma rapidité. Une flèche ou un javelot tirés dans ma direction ne me gênaient nullement : soit je les esquivais, soit je les attrapais en plein vol. Aucun adversaire armé d'une épée n'aurait pu me vaincre, même si je combattais à mains nues. Ce n'est qu'après l'invention des armes à feu qu'il m'a fallu faire preuve de davantage de prudence, et réfléchir avant de me jeter dans la bataille.

Suçotant le bout de la flèche que j'avais à la main, je me demandais quelle était la meilleure façon d'abattre Lord Tensley. J'avais de grandes chances de le tuer sans faire le moindre mal à Harold, mais il était peu probable que je réussisse à empêcher ses hommes d'étriper aussitôt mon amant.

— Je vais me rendre, annonçai-je d'une voix forte. Mais d'abord, il faut que vous libériez Harold.

Lord Tensley se mit à rire. C'était un homme extrêmement séduisant, mais son visage me donnait toujours l'impression de me trouver face à un renard frustré de ne pas être un loup : il était à la fois sournois et arrogant, et ne dédaignait pas de tremper ses mains dans le sang, si cela servait ses intérêts. Harold, lui, était très laid, sans pour autant être difforme. A trois reprises, lors de beuveries, il avait eu le nez cassé, mais curieusement ces déformations successives du cartilage avaient contribué à améliorer son apparence. De plus, Harold était drôle, il savait me faire rire, et c'était un amant passionné. Tout autre considération m'importait peu. J'aurais fait n'importe quoi, y compris mettre ma vie en danger, pour le sauver. Les trouillards m'ont toujours dégoûtée.

— Rends-toi d'abord, cria Lord Tensley, et après, nous le relâcherons.

— Je ne suis qu'une femme, faible et sans défense. Pourquoi vos cavaliers ne viennent-ils pas me chercher ?

— Nous n'avons pas l'intention de discuter avec toi, sorcière, répliqua Lord Tensley.

Tout en parlant, il planta son poignard dans le bras d'Harold. A cette époque, dans laquelle il n'y avait ni médicaments ni chirurgie, ce genre de blessure était très grave. Malgré le vent qui soufflait dans la direction opposée, je pouvais

humer l'odeur du flot de sang qui s'échappait de la veine d'Harold. En essayant de marchander, je venais de commettre une erreur. Il fallait réparer, et vite.

Posant mon arc et ma flèche, je criai : « J'arrive ! »

Mais tandis que je m'entretenais avec Lord Tensley, j'avais pris soin de rester à proximité de l'entrée du château. Sachant que la petite troupe approchait, j'avais pris soin de dissimuler un cheval et quelques provisions derrière un taillis. Si Harold parvenait à courir jusqu'au cheval, je savais qu'il pourrait alors foncer jusqu'à une grotte, à trois kilomètres du château, dont nous étions les seuls à connaître l'existence. Une fois à l'abri, il m'attendrait dans sa cachette jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de me débarrasser de nos ennemis.

Harold avait en moi une confiance totale. Perché sur la monture de Lord Tensley, pieds et poings liés, perdant son sang, il trouvait encore le courage de me sourire, comme pour me dire : Qu'ils aillent tous au diable !

Je me faisais forte de les expédier en enfer, mais ce qui m'inquiétait, c'était de garder Harold en vie. Cachée derrière le grand portail, j'avais beau m'efforcer de fixer Lord Tensley, ce dernier persistait à éviter de me regarder en face.

— Rendez-moi Harold !

Utilisant mon pouvoir vocal, j'avais crié le plus fort possible, sachant que si j'en avais l'occasion, le moindre contact visuel avec les yeux de Lord Tensley serait dix fois plus puissant, et qu'ainsi, je réussirais peut-être à l'hypnotiser.

— Montre-toi, sorcière, ou je poignarde ton amant dans l'autre bras ! menaça Lord Tensley. Bientôt, ton Harold sera bien incapable de continuer à peindre ces horribles portraits, et tu n'exhiberas plus la chair corrompue de ton corps !

En fait, Harold était gaucher, et de toute façon, si on me brûlait comme sorcière, il n'aurait plus jamais l'occasion de peindre sa maîtresse. Quant à la chair corrompue de mon corps, elle n'avait pas toujours déplu à Lord Tensley... Mais m'abstenant de tout commentaire, je me plantai devant le portail du château.

— Maintenant, c'est à vous de tenir votre promesse. Relâchez Harold.

Lord Tensley s'exécuta, mais c'était une feinte. A l'instant même où il m'avait enlevée, j'avais compris qu'il n'aurait de cesse qu'il ne tue Harold, ou qu'il ne le capture afin de le faire juger à mes côtés comme hérétique. Mais Lord Tensley ignorait tout du cheval qui piaffait non loin de moi, et tandis qu'on le détachait, j'échangeai un long regard avec lui.

Harold et moi avions l'habitude de communiquer par télépathie, et malgré la douleur causée par sa blessure et la tension nerveuse due à la situation, il comprit parfaitement mon message mental, et aidé par son bon sens habituel, il sut aussitôt qu'il lui fallait m'attendre dans la grotte. Après m'avoir discrètement fait signe qu'il avait compris, il s'enfuit dans la nuit, laissant derrière lui un parfum de sang qui n'échappa pas à mon odorat exercé.

Dès qu'il fut hors de ma vue, je reportai mon attention sur le fils de Lord Tensley, qui me dévorait des yeux. Agé d'à peine seize ans, et fort comme un taureau, l'adolescent arborait l'air jovial de ceux dont le karma est constant, et qui se réincarnent en footballeur professionnel à 200.000 dollars par an. A l'époque dont je parle, il n'y avait ni football ni dollars, évidemment, mais certains visages ne trompent pas. Mon plan était de l'expédier vers son destin le plus vite possible, mais je sentais que mes pouvoirs hypnotiques n'auraient aucune influence sur son cerveau primitif. Avancant de quelques pas, je lui dis d'une voix calme, tout en me concentrant sur son esprit :

— Le sorcier, c'est ton père, et tu dois t'en débarrasser pendant qu'il en est encore temps.

Le jeune homme se retourna et enfonça son épée dans le ventre de son père. Le visage de Lord Tensley exprima une immense surprise, et juste avant de tomber de cheval, il me lança un regard incrédule. J'exultais.

— Je sais que vous conservez dans votre chambre l'un des portraits de moi peint par Harold, déclarai-je en souriant. Je suis plutôt jolie, pour une sorcière, vous ne trouvez pas ?

Il tenta de répondre, mais un caillot de sang jaillit de sa bouche. Lord Tensley bascula en avant et mourut avant même d'avoir touché terre. La moitié de ses cavaliers, y compris son fils, s'enfuirent sans demander leur reste, et les autres restèrent,

prêts à se battre. Je me hâtai de leur régler leur compte, sans en épargner un seul, puis je fonçai retrouver Harold.

Mais je suis arrivée trop tard. Harold était étendu sur le sol, à côté du cheval qui aurait dû faciliter sa fuite. Le poignard de Lord Tensley avait sectionné une artère, et l'hémorragie avait été fatale. Mon Harold – il m'a longtemps manqué. Jamais je ne suis retournée en Ecosse.

La morale de cette histoire ? Elle est douloureusement simple : il ne faut jamais faire confiance aux gens méchants. Ils sont trop imprévisibles. Je suis en train d'attendre Eddie, sa mère ne risque pas de m'échapper, mais je sens qu'il va essayer de m'embrouiller.

Quant à la morale de l'histoire de Krishna, je ne sais toujours pas ce que c'est.

CHAPITRE XV

L'odeur d'Eddie. Il est encore loin, mais je la sens. De toute façon, il n'essaie même pas de passer inaperçu, sans doute parce qu'il tient à la vie de sa mère autant qu'il tient à la sienne. Sa voiture ne dépasse pas la limite de vitesse autorisée, il se gare devant la maison, et j'entends le bruit des pas de deux personnes approchant de la porte d'entrée. Difficile à croire, mais Eddie me fait l'honneur de frapper. Postée au fond du salon avec la vieille, le canon de mon arme sur sa tempe, je crie : « Entrez ! »

La porte s'ouvre.

Eddie a brisé les deux bras de Joël, et ceux-ci pendent lamentablement le long de son corps. Malgré la douleur, Joël semble calme, ce qui accroît mon admiration pour lui. Il a beaucoup de qualités – et j'éprouve une réelle affection à son égard. Mais je me dis encore une fois qu'il n'est pas question de mettre en danger l'humanité tout entière pour épargner la vie d'un seul homme. Tandis qu'Eddie le pousse sans ménagements devant lui, Joël me sourit discrètement, comme pour s'excuser. Bien qu'il n'ait pas suivi exactement les instructions que je lui avais données, il n'a pas besoin de s'en excuser. Face à une mort presque certaine, le courage est une qualité dont bien peu savent faire preuve sur cette planète.

Eddie s'est dégoté un flingue – l'arme officielle des agents du FBI – dont le canon est pointé sur la tête de Joël, qui sert de bouclier à Eddie. Je remarque qu'Eddie a un gros problème de peau : adolescent, il a dû soigner ses boutons d'acné à la lame de rasoir. Visiblement, le traitement a échoué. Mais dans le visage d'Eddie, ce sont ses yeux qui sont les plus terrifiants. L'iris ressemble à une émeraude synthétique rongée par de l'acide sulfurique, et le reste est injecté de sang. C'est peut-être à cause d'une allergie au pollen, ou à cause du soleil auquel je l'ai exposé un peu plus tôt. En tout cas, il a l'air content de nous voir, sa

mère et moi, et il se fend d'un grand sourire. Sa mère ne réagit pas, d'autant que ma main lui serre toujours le cou, mais elle paraît soulagée de voir son fiston chéri.

— Salut, m'man, s'écrit Eddie. Salut, Sita.

D'un coup de pied, il referme la porte.

— Je suis ravie que tu sois à l'heure, dis-je. Mais je t'aurais attendu avec plaisir, c'est tellement agréable de discuter avec ta mère, et d'apprendre à quoi ressemblait ton enfance.

Eddie se rebiffe.

— Toi, tu es une vraie garce. J'essaie d'être sympa, et voilà comment tu me traites.

— Je ne trouve pas que le fait de vouloir tuer mon fiancé et moi-même constituait une preuve d'amitié.

— C'est toi qui as commencé, proteste Eddie.

— Disons que j'ai été plus rapide que tes copains. S'il te plaît, Eddie, arrêtons de plaisanter, tu sais parfaitement que nous ne sommes pas ici pour nous réconcilier.

— On est ici pourquoi, alors ? me demande Eddie. Pour faire sauter des camions-citernes ? Ça ne t'a pas trop réussi, la dernière fois.

— J'ai quand même liquidé ton équipe de minables.

Eddie ricane.

— A ta place, je n'en serais pas aussi sûr.

Je lui souris.

— Je l'affirme. Tu sais, quand quelqu'un ment, je le sens tout de suite, c'est d'ailleurs l'un des dons que je possède et que tu rêves d'avoir. Les autres sont morts, il n'y a plus que toi, et nous le savons tous les deux.

— Et alors ? Si j'ai besoin de compagnons, je peux en créer d'autres.

— Pourquoi en as-tu besoin ? Pour pouvoir donner des ordres à des subalternes ? Et puisqu'on aborde le sujet, dis-moi un peu quel est l'objectif que tu veux atteindre ? Remplacer les êtres humains par des vampires ? Si tu étudies le problème, logiquement, ça ne marchera jamais. Tu ne peux pas peupler la planète de chasseurs : ils n'auront plus personne à chasser.

Un instant, Eddie semble troublé. Il est intelligent, mais la sagesse n'est pas son fort. Il a des choses une vision déformée,

et il est incapable de penser à long terme. Soudain, sans raison apparente, il se met en colère. Ses sautes d'humeur sont imprévisibles, et je crains qu'une argumentation logique n'ait aucune prise sur lui.

— Tu essaies de m'embrouiller avec ta voix de sorcière, dit-il. Moi, je m'amuse bien, et c'est tout ce qui m'intéresse.

Je lève les yeux au ciel.

— Bon, on comprend mieux quelles sont tes priorités.

Eddie s'impatiente. Plaquant Joël contre lui, il lui enfonce l'ongle de son pouce dans le cou, mais sans entailler la chair.

— Lâche ma mère, m'ordonne-t-il.

Tout en enfonçant à mon tour mon ongle dans le cou de la vieille femme, je prends un air détaché.

— Eddie, tu t'es planté. Ce type, je le connais à peine, et tu peux le tuer, je m'en fiche. Tu vois, tu n'es pas en position de me donner des ordres.

Il essaie de m'en imposer en me foudroyant du regard, et bien qu'il possède une certaine puissance, il est loin de pouvoir me contrôler.

— Je refuse de croire que tu serais capable de tuer une femme innocente, dit-il.

— Elle t'a donné la vie, elle est donc coupable.

En guise de réponse, Eddie enfonce son ongle dans le cou de Joël. L'ex-vendeur de glaces a un don pour localiser les artères : un flot de sang épais jaillit immédiatement. Joël n'essaie pas de se débattre, sachant probablement que ce serait inutile. Jusqu'à maintenant, il m'a laissée mener le jeu à ma guise, comptant sans doute sur un atout que je sortirai au moment opportun, mais tout ce dont je dispose, c'est une légende racontée par Krishna. Mais au fur et à mesure que Joël sent sa vie lui échapper, son besoin de parler se fait plus fort. Il a enfin saisi l'enjeu de la partie, et il ne craint plus de mourir.

— Sita, il n'a pas l'intention de m'épargner, dit Joël, et tu le sais. Vise avec soin, et tire.

Le conseil est bon. Planquée derrière la mère, je pourrais tout simplement ouvrir le feu. Le problème, c'est que Joël n'est pas Ray, et ses blessures ne guériront pas en quelques minutes. Il mourra certainement, et rien ne me garantit qu'Eddie sera

touché. C'est un problème vieux comme le monde. Faire le bien et sauver l'humanité, sans pour autant détruire l'un des représentants de cette humanité. J'hésite un instant, puis j'enfonce profondément mon ongle dans la chair du cou de m'man, qui se met aussitôt à hurler. Du sang chaud coule sur mes doigts. Des deux appareils cardiaques, lequel cédera le premier ? Franchement, je n'en sais rien. Mme Fender tremble de tous ses membres, et le visage d'Eddie s'assombrit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Libère Joël, et je relâcherai ta mère. Il n'y aura plus que toi et moi.

— Je vais te massacrer, déclare Eddie.

Cette perspective ne me réjouit pas du tout.

— Peut-être.

— C'est sûr, et tu le sais. Tu n'as pas l'intention de relâcher ma mère, et tu n'es pas venue ici pour négocier. Ce que tu veux, c'est que je crève.

— Eh bien...

— Qu'est-ce que tu attends pour tirer ? s'écrie soudain Joël.

Sa chemise est trempée de sang, son pantalon aussi. Eddie lui a tranché la carotide, et j'évalue à trois minutes le temps qu'il lui reste à vivre, sans compter qu'il ne va plus tarder à perdre connaissance.

S'affaissant légèrement, Joël prend appui sur Eddie, qui le soutient d'une main ferme. Bien que Joël s'efforce de rester calme, il est livide, comme toute personne se vidant de son sang le serait à sa place. De plus, ayant les deux bras fracturés, il ne peut même pas essayer de stopper l'hémorragie. La mère d'Eddie, elle, se débat énergiquement, griffant mes mains avec ses ongles de rapace, mais je fais en sorte qu'elle continue à saigner abondamment. Elle et Joël vont mourir en même temps, si Eddie et moi persistons à camper sur nos positions.

Le problème, c'est que je ne sais vraiment pas quoi faire.

— Lâche-le.

— Non, rétorque Eddie. Lâche ma mère d'abord.

Je préfère ne pas répondre. Une certaine panique commence à m'envahir. Je ne peux quand même pas assister à la mort de Joël sans bouger le petit doigt. Moi, Sita

l'immémoriale, le fléau de Krishna, qui ai tué des milliers de personnes, voilà que je suis impuissante... Peut-être qu'un changement a fini par se produire en moi, bouleversant une nature que je croyais immuable. Je ne suis plus celle que j'étais il y a deux jours. Il se peut que ce soit à cause de la perte de Ray et de Yaksha, mais l'idée que je pourrais causer une autre mort me glace jusqu'au plus profond de mon être. Prise d'une nausée incoercible, j'ai dans les yeux une nuance de rouge qui n'existe pas, un rouge plus éclatant que la couleur du sang. Au bout du monde, un soleil démesuré bascule derrière l'horizon. Si je cède à ce maniaque, ce sera la fin de la race humaine, je le sais, mais j'ai l'impression, soudain, que tous mes calculs sont faux : je ne peux pas sacrifier une vie humaine pour sauver celle de cinq milliards d'individus. Pas quand cette vie est en train de faiblir sous mes yeux. Le sang de Joël dégouline le long de son pantalon, et celui de Mme Fender, le long de sa chemise de nuit froissée. Eddie est vraiment détraqué. Il ne voit donc pas que chaque seconde compte ? Sa mère sanglote dans mes bras, et ce spectacle pitoyable me désole. Oui, je sais, je n'ai pas vraiment choisi le meilleur moment pour découvrir que j'ai une âme de midinette.

— Dans trente secondes, il sera trop tard pour secourir ta mère, mais si tu te décides à agir, je la soignerai et elle sera libre.

Eddie ricane.

— Tu es incapable de soigner qui que ce soit. Tout ce que tu sais faire, c'est tuer.

Ma voix se fait plus dure.

— Je tue et je guéris, je peux t'en faire la démonstration tout de suite. Lâche ce type, et j'en ferai autant avec ta mère. Libérons-les ensemble, simultanément.

Eddie refuse de me croire.

— Tu mens.

— Peut-être, mais peut-être pas. En tout cas, ta mère est en train de mourir, et ça, c'est vrai.

Un tic nerveux déforme la joue d'Eddie, mais il reste inébranlable.

— Non, c'est faux.

Incapable de tenir debout, Joël penche dangereusement sur le côté, et Eddie est obligé de le soutenir. Il y a au moins un litre de sang répandu sur ses vêtements, et un autre sur le sol. Les yeux de Joël n'ont plus de couleur, mais il essaie quand même de m'exhorter au courage.

— Vas-y... Tire... bredouille-t-il.

Comme j'aimerais tirer ! Une balle dans la tête de Joël, histoire d'abrèger ses souffrances, et cinq autres pour Eddie. Et cette fois, contrairement à ce qui s'était passé au Coliseum, je viserai des points vitaux. La vie de sa mère étant encore entre mes mains, littéralement, je sais que je pourrais tirer les six balles sans en prendre une seule en retour. Mais l'équilibre est sur le point de se rompre : Mme Fender s'effondre. Il n'y a plus assez de sang dans ses veines pour faire battre son cœur, mais elle a encore suffisamment de larmes pour sangloter. Mais pourquoi ses larmes m'affectent-elles autant ? Cette femme est mauvaise, et Krishna ne se réjouira pas de la voir arriver dans l'au-delà, en admettant qu'il y ait un au-delà. Pourtant, paradoxalement, c'est justement parce qu'elle est malfaisante que je la prends en pitié. Décidément, je ne sais pas ce que j'ai, aujourd'hui, mais ça ne va pas du tout.

Et en plus, je ne sais pas quoi faire !

— Joël, dis-je d'une voix mal assurée, de façon à persuader Eddie que je suis en mauvaise posture. Joël, tout ça me désole, je ne voulais pas que ça se passe comme ça.

— Je sais... (Il tente de sourire, en vain.) Tu m'avais prévenu.

— Eddie, dis-je.

Eddie se délecte d'entendre la détresse qui fait trembler ma voix.

— Oui, Sita ?

— Tu es cinglé.

— Et toi, tu es une garce.

Je soupire.

— Qu'est-ce que tu veux, exactement ? Tu peux au moins me dire ça.

Il réfléchit un instant.

— Ce que je veux ? Accomplir le destin qui me tend les bras.

— Seigneur... (Il me donne envie de vomir.) Ils te tueront, Eddie. Cette planète est toute petite, et il n'y a pas beaucoup d'endroits où se cacher. Les humains te pourchasseront, et ils te tueront.

Eddie se rengorge.

— Avant qu'ils aient le temps de piger ce qui leur arrive, il n'en restera pas beaucoup encore en état de chasser.

Joël perd tant de sang, à présent, que sa carotide tranchée ressemble à une cascade écarlate, dont je n'arrive pas à détacher le regard, malgré tous mes efforts. Jadis, j'adorais voir le sang couler, mais je croyais à l'époque que ces flots d'hémoglobine se jetaient dans un océan, l'océan infini de la mansuétude de Krishna. Mais où est Krishna ? Où est ce dieu qui m'avait promis de me protéger en échange de mon obéissance ? Krishna n'est plus, il s'est noyé, comme nous tous, dans l'indifférence de l'espace et du temps.

— Krishna... dis-je dans un murmure.

Je n'ai pas subitement une vision, et Krishna n'apparaît pas soudain devant moi pour m'expliquer que je dois relâcher la mère d'Eddie. Ce n'est pas un acte de foi, mais je libère pourtant Mme Fender : le désespoir que je ressens m'empêche d'agir différemment, et je n'ai pas d'autre choix. Bien qu'agonisante, la vieille femme réussit à tituber jusqu'à son fils, un sourire de triomphe aux lèvres. Elle croit que son fils chéri vient de remporter la partie. Derrière elle, elle a laissé sur le plancher une trace sanglante. Quant à moi, privée de mon bouclier humain, j'attends en vain qu'Eddie me tire dessus. Le temps jouant en sa faveur, il me réserve sans doute un traitement spécial. Pour l'instant, il attend que sa mère le rejoigne.

— Mon petit papillon, s'écrie-t-elle, tendant ses bras ensanglantés vers son fils.

Tout en soutenant Joël d'une main, Eddie fait mine de vouloir l'embrasser.

— Mon rayon de soleil, dit-il en attrapant sa mère par le cou.

Et violemment, il l'attire contre lui.

Et lui tord le cou. A 180 degrés.

Le démon caché au fond d'Eddie vient de s'exprimer. Les vertèbres de la vieille femme cèdent avec un craquement sinistre.

Mme Fender s'écroule, morte. Sur ses lèvres, un sourire radieux.

J'imagine qu'il n'aimait pas beaucoup sa maman, finalement.

— Elle était toujours en train de me donner des ordres, explique Eddie.

La suite est très confuse. Je jette mon arme, Joël se retrouve allongé sur le canapé, d'où il nous observe, Eddie et moi. Joël est encore en vie, il se rend parfaitement compte de la situation, mais il est incapable d'intervenir. Eddie m'autorise à arrêter l'hémorragie de Joël, ce que je fais à l'aide d'une goutte de mon propre sang – Eddie voulait sans doute voir comment j'allais m'y prendre. Comme Yaksha l'avait prédit, il semble qu'il soit extrêmement intéressé par mon sang. Par une étrange coïncidence, il se trouve qu'il a dans sa poche une seringue et une aiguille – ça peut toujours servir. Ce petit matériel médical moderne a dû grandement l'aider à créer en série d'autres vampires. Pointant son arme sur moi, Eddie me fait asseoir à la table de la salle à manger, puis il sort de sa poche un garrot, qu'il m'ordonne de nouer autour de mon bras. J'obéis docilement. Sous ma peau claire, mes veines gonflent. Je remarque alors que j'ai un grain de beauté à la hauteur du coude, ce que j'ignorais, bien qu'il ait toujours été là depuis cinq mille ans.

Je n'arrive pas à croire que je vais mourir.

Tout en prenant soin de ne pas me quitter des yeux, et gardant le canon de son arme pointé sur moi, Eddie va dans la cuisine et en remporte deux verres et des glaçons. De toute évidence, il a l'intention de célébrer dignement sa victoire. Sans ciller, je regarde Eddie qui plante l'aiguille dans la plus visible des veines de mon avant-bras, et mon sang qui passe dans un tuyau transparent jusque dans l'un des verres, qui s'emplit lentement. Assis chacun d'un côté de la table, nous échangeons un regard. Allongé sur le canapé à trois mètres de moi, à moitié inconscient, Joël a de plus en plus de mal à respirer. Ayant pas

mal d'expérience en la matière, je sais que perdre une grande quantité de sang peut provoquer un coma. Dans quelques minutes, je risque d'être dans le même état. Le sourire qu'arbore Eddie n'en est que plus irritant.

— J'ai gagné, dit-il.

— Tu as gagné quoi ? Tu n'es qu'un minable, et quand tu te seras débarrassé de moi, tu seras toujours aussi minable. Le pouvoir, la richesse, et même l'immortalité – rien de tout ça ne fait le bonheur d'un individu. Et toi, tu ne connaîtras jamais la signification de ce mot.

Eddie s'esclaffe.

— On ne peut pas dire que tu aies l'air très heureuse.

Je hoche la tête.

— C'est vrai, mais je n'essaie pas de prétendre le contraire. Je suis ce que je suis. Toi, tu es seulement une caricature de héros, tu vis dans un monde de fantasmes pervers. Un jour, ou plutôt une nuit, tu te réveilleras, tu te regarderas dans un miroir, et tu regretteras amèrement que ton reflet te renvoie l'image d'une personne aussi horrible.

— Ferme-la, tu es une ratée, c'est tout.

Je secoue la tête.

— Et je ne parle pas seulement de ta sale gueule. Si ta vie est assez longue, tu finiras par te rendre compte de ce que tu es devenu, c'est inévitable. Si je ne parviens pas à te tuer cette nuit, je te prédis que tu te suicideras, parce que tu te dégoûteras. Le mépris que tu éprouveras envers toi-même sera insupportable. Une chose est certaine : tu ne changeras plus jamais. Tu resteras pour toujours une bête malfaisante, une erreur de la nature, qui ne doit son existence qu'à un moment d'inattention du Créateur.

Il renifle bruyamment.

— Je ne crois pas en Dieu.

Tristement, je hoche la tête.

— Moi non plus, j'en ai peur.

Soudain, je sens que tout mon corps s'engourdit.

Mon sang, ce sang immortel, est en train de quitter définitivement mes veines.

Pourtant, je ne cesse de penser à Krishna, même quand Eddie porte à sa bouche le verre plein de sang, mon sang, et qu'il en boit bruyamment une longue gorgée, non sans avoir porté un toast à ma santé. C'est comme si le Krishna de mon rêve et l'histoire qu'il a racontée à Yaksha étaient, l'un sur l'autre, en train de se superposer dans mon esprit. En fait, j'ai même l'impression d'avoir deux esprits, le premier dans cet enfer que je ne peux occulter, le second dans un paradis dont je ne me souviens pas vraiment. Mais la dualité de ma conscience ne me reconforte pas du tout, au contraire : le souvenir de ma merveilleuse conversation avec Krishna, sur cette colline enchantée, rend l'échec de mon entreprise encore plus amer, et plus difficile à accepter. D'ailleurs, je refuse d'admettre que j'ai échoué. Même si j'ai cédé à Eddie, j'ai vécu trop longtemps pour être vidée de mon sang de cette façon. Transformée en ravissante danseuse, Krishna a vaincu le démon en feignant de le séduire, certes, mais comment jouer le même rôle ? Par où dois-je commencer ? Si seulement Krishna daignait m'indiquer la marche à suivre... Le verre s'étant empli à nouveau, Eddie le vide en quelques gorgées.

— Maintenant je vais jouer pour toi une musique composée des sept notes de l'humanité. Toutes les émotions que tu ressentiras en tant qu'être humain et en tant que vampire. Pour te souvenir de moi, souviens-toi de cet air. Quand tu le chanteras, je serai avec toi.

Pourquoi a-t-il prononcé ces mots ? M'a-t-il réellement parlé ? Ai-je seulement rêvé, et inventé ces paroles ? Je venais de perdre Ray, j'avais inconsciemment un terrible besoin d'être consolée, et j'ai sans doute inventé toute cette histoire. Quoi qu'il en soit, en admettant que j'aie moi-même créé ce dialogue entre Krishna et moi, la joie que j'ai alors éprouvée m'a procuré plus de bonheur que je n'en avais jamais ressenti. Impossible d'oublier la beauté des yeux de Krishna – ces étoiles bleutées qui brillent de l'éclat incomparable de la création tout entière. J'ai le sentiment de faire davantage confiance à sa beauté, qu'à ses paroles. L'amour de Krishna, nul n'a besoin de le comprendre. Le jour où je l'ai rencontré, il était simplement là, comme un ciel infini.

Le jour où je l'ai rencontré.

Qu'avait-il fait, ce jour-là ?

Il avait joué de la flûte. Yaksha l'ayant défié, ils étaient descendus tous les deux dans une grande fosse, au fond de laquelle grouillaient des cobras. Le vainqueur devait être celui qui en ressortirait vivant. Krishna et Yaksha jouèrent de leur flûte, charmant les serpents, et les empêchant ainsi de les mordre. Parce qu'il connaissait les notes secrètes déterminant les différentes émotions qu'éprouvaient toutes les personnes présentes, Krishna remporta la victoire. Avec la musique qu'il avait jouée sur sa flûte, il avait touché le cœur de Yaksha, et avait provoqué en lui l'amour, la haine, et la peur – dans cet ordre. Et c'était la peur qui avait causé la défaite de Yaksha : un serpent ne mord que s'il sent que la personne a peur. Lorsque Krishna fit hisser Yaksha hors de la fosse, les serpents s'étaient tellement acharnés sur lui que son corps suait du venin.

Pour jouer cet air, il me faudrait une flûte.

Mais je me souviens très bien des notes. Oui.

— Quand tu le chanteras, je serai avec toi.

Depuis ce jour, depuis ce morceau de temps en dehors du temps, depuis ce jour d'avant les jours, je m'en souviens. Mon rêve était bien plus qu'un rêve : c'était une clé.

Fixant Eddie droit dans les yeux, je commence à siffloter.

Au début, il n'y prête aucune attention.

Et il s'envoie un troisième verre de sang. Mon sang.

Ma force s'amenuise. Je n'ai plus le temps ni d'aimer ni de haïr, et je chante la dernière chanson que Krishna nous avait chantée, la chanson de la peur. Les notes, le ton, le rythme – tout est gravé dans mon âme. Mes lèvres s'arrondissent, imitant la forme parfaite de la flûte de Krishna. Bien sûr, je ne le vois pas, et je doute que je sois même capable de sentir sa divine présence, mais ce que je ressens est extraordinaire. J'ai peur, c'est vrai, et cette émotion s'infiltré jusque dans mes veines, jusque dans le sang qu'Eddie continue à boire. Et tandis qu'il déglutit, une certaine inquiétude apparaît sur son visage, et je m'en félicite. Mais au-delà de ça, je perçois la véritable signification de mon corps, cet instrument qui joue en permanence la musique de la vie et de la mort. Et j'en viens

même à percevoir le musicien, mon vrai moi, le je qui existait avant que je n'endosse le costume du vampire sur cette méchante scène qu'est le monde.

Une fois de plus, je me souviens que je voulais être différente.

Son verre plein de sang à la main, Eddie s'immobilise, et me lance un regard étrange.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète-t-il.

Ma réponse se passe de mots. Mes lèvres déversent leur musique, ces notes empoisonnées avec lesquelles j'espère sauver la planète. Leur influence se fait sentir dans toute la pièce, et la respiration de Joël devient plus haletante – la musique est en train de le tuer lui aussi. Eddie, lui, est de plus en plus énervé. Soudain, il pose son verre sur la table et agite son arme sous mon nez.

— Arrête tout de suite ! s'écrie-t-il.

Il faut que j'arrête, ou que je chante un autre air, sinon il va tirer, et je serai morte. Une autre note me vient à l'esprit, mais ce n'est pas une de celles qu'avait jouée Krishna pendant son duel musical avec Yaksha. Pourtant, je la connais, ce qui renforce ma certitude : ce que j'ai pris pour un rêve était bel et bien une vision. Avant d'arriver dans ce monde, Krishna m'avait donné toutes les notes de la vie, et autant de clés permettant d'accéder à toutes les émotions qu'un être humain, et un monstre, peuvent ressentir.

Et je chante la note du deuxième centre du corps – celui du sexe. Quand l'énergie vitale se libère, c'est là qu'on expérimente deux états d'esprit différents : une créativité intense suivie d'un désir tout aussi intense. Penchée vers Eddie, fixant ses yeux comme s'ils étaient les commandes de son plaisir, je pousse cette note secrète, et elle pénètre par ses tympans jusque dans son système nerveux, provoquant son désir. Peu importe que je n'éprouve moi-même aucun désir pour Eddie. Ce qui compte, c'est que j'aie compris, enfin, ce que signifie la fable de Krishna. L'enchanteresse, c'est moi. L'arme qu'Eddie tient dans sa main se met à trembler, et le regard qu'il porte sur moi change soudain. Il ne veut plus seulement mon sang, mais aussi ma chair. Comme je me tais, il me sourit. Parce qu'Eddie a résisté à

mes suggestions, mon amant est mort. Dorénavant, il ne me résistera plus, et c'est lui qui va mourir.

Je suis cette jolie fille qu'il n'a jamais pu draguer quand il était au lycée.

— Tu n'as jamais connu de fille comme moi, dis-je d'une voix très douce.

Une nouvelle note. Une autre caresse, inhumaine, celle-là.

Eddie se passe la langue sur les lèvres.

Je murmure :

— Des filles comme moi, tu n'en auras jamais.

Je n'ai même pas besoin de chanter cette note, elle parle d'elle-même.

Fou de désir, Eddie se tortille sur sa chaise. « Jamais ». Mes lèvres humides détachent les syllabes.

Encore une note.

Sans me laisser le temps de finir, Eddie pose son arme sur la table et se jette sur moi. Nous nous embrassons.

Hmmm. Beurk.

Je le repousse gentiment, pour qu'il puisse m'admirer.

— Je préfère qu'il fasse froid...

Eddie comprend tout de suite. C'est un spécialiste des glaces, un amateur de cadavres congelés. Mais c'est son truc, après tout, et ne le jugeons pas trop durement. D'autant que ma suggestion lui convient et qu'il m'entraîne dans une autre pièce, vers l'énorme congélateur dans lequel il allait chercher ses bâtonnets de crème glacée au milieu de la nuit. Je suis si faible qu'Eddie est obligé de me traîner par les cheveux. Ouvrant la lourde porte blanche, il me jette à l'intérieur du congélateur, dans l'obscur compartiment couvert de givre, là où ses yeux voient moins bien que les miens, et où notre aversion commune pour le froid devrait finir par nous départager. Atterrissant sur les fesses au fond du congélateur, je me hâte de me relever, et me retrouve face à face avec Eddie, qui me regarde d'une drôle de façon. A mon avis, il ne va même pas me laisser le temps de me déshabiller. Penchant la tête sur le côté, je place ma main droite sur mon sein gauche, et juste avant de parler, je siffle la note une dernière fois.

— Je préfère l'obscurité, dis-je à Eddie. Je trouve que c'est tellement plus excitant...

Décidément, Eddie est prêt à tout. D'un coup de pied, il referme sur nous la porte du congélateur. A l'intérieur, la veilleuse ne fonctionnant pas, tout est sombre, tout est glacé.

Je l'entends qui s'approche.

Mieux, je discerne vaguement les contours de sa silhouette, malgré l'absence totale de lumière. Et je déduis de la gaucherie de ses mouvements qu'il ne me voit pas du tout. Déjà, le froid semble affecter son sang de vampire, ce qui est à la fois bon et mauvais. Engourdi, il est plus facile à manœuvrer, mais je cours le même risque. Mon unique avantage, c'est que j'en suis consciente. Malheureusement, les serpents ne se reproduisant jamais en hiver, le congélateur réfrigère ses avances passionnées au moment où j'en ai besoin. Avant que j'aie le temps de chanter une autre note, Eddie s'immobilise, et je me rends compte qu'il vient de comprendre qu'il est piégé. En un éclair, il se tourne vers la porte.

Je le pousse de toutes mes forces, et il s'écroule.

Au cas où une personne se trouve malencontreusement coincée dans un congélateur de cette taille, la loi oblige son propriétaire à installer une hache près de la porte, afin que la personne en question puisse sortir en défonçant la porte de l'intérieur. Dans le congélateur d'Eddie Fender, la hache est fixée contre le battant. Sans laisser à Eddie le temps de se redresser, je bondis sur la hache. Elle est plus lourde que je ne le pensais, mais je réussis à la brandir au-dessus de ma tête. Un moment de pur bonheur.

— Alors, mon petit, on aime les glaces ? dis-je, radieuse.

A genoux, les bras tendus, Eddie me cherche dans le noir. Il sent que je suis tout près de lui, mais il n'a pas encore compris que j'ai trouvé la hache.

— Qu... Hein ? bredouille-t-il.

Je hurle :

— Les glaces à la fraise ?

Et la hache s'abat sur Eddie Fender, le décapitant net. Un sang noir gicle de sa carotide, et je donne un coup de pied dans l'espèce de noix de coco que fut sa tête. Lâchant la hache, je

secoue la porte, qui finit par s'ouvrir. Heureusement, car je suis à bout de forces, et même à grands coups de hache, la vampire que je suis n'aurait pas eu assez d'énergie pour défoncer le battant.

Joël, lui, est en train d'agoniser sur le canapé. Il ne lui reste qu'une minute à vivre, peut-être deux. Agenouillée à côté de lui, je soulève doucement sa tête. Ouvrant les yeux, il tente courageusement de me sourire.

— C'est fini ? murmure-t-il.

— Oui. Il est mort.

J'aperçois alors l'aiguille plantée dans mon bras, le garrot et le tube en plastique, et je fais un nœud à l'extrémité de ce dernier, pour éviter de répandre mon sang sur le plancher. Puis, dévastée par la culpabilité, je me tourne à nouveau vers Joël.

— Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ?

La réponse fuse, brutale.

— Oui.

— Tu veux devenir comme moi ?

Joël ferme les yeux.

— Non.

Le saisissant par les épaules, je le secoue.

— Mais tu vas mourir, Joël, tu le sais ?

— Oui.

Sa tête retombe sur sa poitrine. Sa respiration semble indiquer qu'il s'est résigné à son sort. Mais il veut encore dire quelque chose, d'une voix tendre qui me brise le cœur, et me fait comprendre que je suis responsable de ce qui lui arrive.

— Sita...

Les secondes succèdent aux secondes. C'est ce qu'elles font toujours. La puissance du soleil ne suffirait pas à arrêter cette succession, même pour un instant, et la mort se faufile entre les secondes, comme un voleur dérobant la lumière au cœur de la nuit. Eddie avait apporté une deuxième seringue, et elle est posée là, sur la table, comme une épingle attendant que je crève l'œil de Dieu. Krishna m'a fait promettre de ne plus créer d'autres vampires, en échange de quoi il m'assurait de sa protection et de sa grâce. Et bien que j'aie manqué à mon serment en transformant Ray, Yaksha pensait que je bénéficiais

encore de la grâce de Krishna, puisque j'avais donné mon sang à Ray pour lui sauver la vie, et parce que je l'aimais.

— Là où il y a l'amour, là est ma grâce.

Je sais que je peux sauver la vie de Joël, et je sens que je dois le faire. C'est mon devoir.

Mais est-ce que je l'aime ?

Seigneur, venez-moi en aide, car je ne sais pas.

Titubant jusqu'à la table, j'attrape la seringue, et j'y adapte le tube en plastique. Comme je n'ai pas ôté le garrot, la pression dans mes veines suffira à faire passer mon sang dans celui de Joël. A l'instar de Ray, six semaines auparavant, Joël ne sera plus le même. Mais tandis que je contemple son visage immobile, je me demande si un être, mortel ou immortel, a le droit de prendre des décisions dont les effets sont éternels.

Tout ce que je sais, c'est que Joël, s'il meurt, va terriblement me manquer.

Assise à côté de lui, je le prends dans mes bras, puis j'enfonce l'aiguille dans son bras. Mon sang – mon sang pénètre dans son organisme. Jusqu'où ? Et alors que je m'allonge sur le canapé et que je commence à perdre conscience, je me dis que Joël risque de me haïr demain matin – pour lui, dorénavant, les matins commenceront à la tombée de la nuit. Il m'avait dit de ne pas le faire. Peut-être qu'il va vouloir me tuer... Mais je suis si fatiguée que je crois même que je m'en fiche. Il fera comme bon lui semblera...

Ce sera lui, le dernier vampire.

A SUIVRE.